



Bibliothèque Religieuse, Morale, Littéraire,

POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,

DIRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ ROUSIER,

Directeur de l'œuvre des Bons Livres, Aumônier du Lycée de Limoges.

L'HISTOIRE DE TOUS LES PAYS,

RACONTÉE A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

à l'usage des Séminaires, Colléges, Maisons d'Éducation.

EN VENTE :

L'histoire d'Allemagne, racontée à la Jeunesse, 2 v. in-12.
— d'Autriche, Bohême, Hongrie, Prusse, 2 v. in-12.
— de Charlemagne, 2 v. in-12.
— de Chine, 2 v. in-12.
— de Carthage, 2 v. in-12.
— de Danemarck et Norwége, 1 v. in-12.
— d'Espagne, 2 v. in-12.
— d Ecosse et d'Irlande, 1 v. in-12.
— d'Egypte, 1 v. in-12.
— des États-Unis, 1 v. in-12.
— de France, 2 v. in-12.
— d'Italie, 2 v. in-12.

L'histoire de Savoie, Sardaigne, Corse, Sicile, 1 v. in-12.
— de Portugal, 1 v. in-12.
— de Russie, 1 v. in-12.
— de Pologne et des villes Anséatiques, 1 v. in-12.
— de Suède, 1 v. in-12.
— de Suisse, 1 v. in-12.
— de Turquie, ou empire Ottoman, 2 v. in-12.

L'HISTOIRE UNIVERSELLE, OU
— histoire Ancienne, 1 v. in-12.
— histoire Romaine, 1 v. in-12.
— histoire du Moyen-Age, 2 v. in-12.
— histoire Moderne, 2 v. in-12.

Frontispiece.



L'HISTOIRE

rue des Taules | quai des Augustins, 25

1851.

L'HISTOIRE

D'ALLEMAGNE,

D'APRÈS

LE GRAND OUVRAGE DE LUDEN,

RACONTÉE A LA JEUNESSE,

PAR A. SAVAGNER,

Ancien Elève de l'école des Chartes, et Professeur d'histoire.



TOME Ier.



LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

LIMOGES

MARTIAL ARDANT FRÈRES

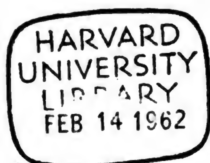
rue des Taules.

PARIS

MARTIAL ARDANT FRÈRES

quai des Augustins, 25.

1851.



LIMOGES ET ISLE..... Imp. de MARTIAL ARDANT FRÈRES.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

L'Abrégé de l'histoire d'Allemagne que nous livrons au public est entièrement nouveau. Les faits y sont présentés avec une clarté convenable, et l'auteur s'est montré sobre de réflexions, persuadé que les choses parleront assez d'elles-mêmes à l'esprit de la jeunesse, à laquelle cet ouvrage est plus spécialement destiné. Il y a en effet une sorte de crime à jeter dans de jeunes intelligences, par des déclamations dangereuses et trop souvent mensongères, des préjugés et des préventions qui les entraînent quelquefois à mépriser les choses les plus saintes et les plus respectables.

Cet Abrégé est donc écrit avec modéra-

tion ; il est de plus à la hauteur de la science actuelle, et ne ressemble pas à ces compilations sans portée dont la librairie est malheureusement encombrée. Il est, en effet, rédigé d'après les travaux de Luden, Schmidt, Pfister, Pfeffel, Mentzel, etc. Ces noms seuls sont déjà une garantie.

Pour faciliter, autant qu'il est en nous, l'étude de l'histoire, qui prend chaque jour de si grands développements, nous engageons nos lecteurs à joindre à cet Abrégé des cartes historiques, géographiques et généalogiques relatives à l'histoire d'Allemagne. Les cartes que nous recommandons ne sont ni faites ni choisies au hasard ; elles appartiennent à l'Atlas de Lesage (comte de Las-Cases), magnifique travail dont la réputation est depuis si longtemps répandue dans tout le monde civilisé. Pour ne pas augmenter outre mesure le prix de notre Abrégé, nous laissons les acquéreurs entié-

rement libres d'y joindre ou de ne pas y joindre ces cartes si utiles.

Nous remercions sincèrement M. le comte de Las-Cases de la bonté et du désintéressement qu'il a mis à nous permettre l'emploi des diverses parties de son travail. Son seul désir est de contribuer efficacement encore à la propagation des études historiques : ce désir est aussi le nôtre, et nous ne négligerons rien pour le réaliser.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

TEMPS ANCIENS JUSQU'A LA MORT DE CHARLEMAGNE.

LIVRE PREMIER.

Origine et moeurs des anciens Germains.

ASPECT PRIMITIF DE LA GERMANIE.

Selon quelques auteurs, la Germanie, avant d'être peuplée, était couverte de forêts qui n'étaient pas défrichées, lorsque, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ, les Romains arrivèrent dans cette contrée. Ces conquérants du monde furent effrayés de l'aspect terrible que présentaient ces pays couverts de bois. Ils racontent que certains arbres, creusés en canots, pouvaient contenir trente hommes, et que sous l'arc que formaient des racines sorties de terre, de

nouveau élancées et recourbées, un homme pouvait passer à cheval. Dans les parties les plus profondes, vivaient des animaux sauvages, l'aurochs, le bison et l'élan, dont on ne trouve plus aujourd'hui de trace dans le pays; des ours, des loups, des sangliers, et d'innombrables bêtes fauves. Nulle part il n'y avait de villes; il n'y avait même ni chemins frayés, ni ponts.

ORIGINE DES GERMAINS.

Les plus anciennes données sur les Germains sont extrêmement obscures. Depuis bien longtemps des peuples civilisés occupaient les bords de la Méditerranée, tandis que le nord de l'Europe était encore inconnu. Ce fut un siècle à peine avant Jésus-Christ, que les Romains, en entrant en lutte avec les Germains, donnèrent sur eux les premiers renseignements qui présentent quelque certitude. Un grand nombre de savants prétendent que ces peuples sont originaires de l'Inde, et ils s'appuient surtout sur les ressemblances qu'ils ont trouvées entre la langue indienne et la langue tudesque. Tacite rapporte, d'après les Germains des bords du Rhin, que le père commun des peuples teutoniques était Thuisco ou Thuisto, né de la Terre. Son fils Mannus eut trois fils, desquels vinrent les Ingævons, les Hermions et les Istævons, principaux peuples germaniques. Nous négligeons les traditions évi-

demment fabuleuses, telles que les voyages d'Ulysse, d'Énée et d'Hercule dans la Germanie.

OBSCURITÉ DES TEMPS PRIMITIFS.

Les peuples qui plus tard furent désignés sous le nom commun de Germains, portèrent d'abord d'autres noms, et il n'est pas possible de les distinguer d'une manière précise de leurs voisins. Ainsi, on les a quelquefois confondus avec les Scythes, les Hyperboréens, les Celtes, les Cimmériens. Dans les récits des Grecs, le peuple teutonique, comme tel, n'est jamais distingué de ses voisins par un nom commun. Après la naissance de Jésus-Christ seulement, les Romains le distinguèrent expressément sous le nom de Germains. Le mot latin *germanus* signifie *frère*. Mais il est plus certain que l'étymologie de ce nom est tudesque, et qu'il signifie *homme d'armes, homme de guerre*. Ce mot latin disparut lors de la migration des peuples, à l'époque de la destruction de l'empire romain. Alors on vit naître une multitude de nouveaux noms de peuples, mais cette fois encore il n'y eut pas de nom commun. Après ce grand mouvement des peuples, tous ces noms de petites peuplades se confondirent dans les noms plus généraux de Goths, de Franks, de Bavarois, d'Alemanni, de Thuringiens, de Bourguignons, de Lombards, d'Angles, de Saxons, de Danois, de Suédois et de Norwégiens.

Mais ce ne fut que sous Charlemagne que tous ces noms se rangèrent de nouveau sous un nom commun, sous celui de *Deutschs*. En général, dans l'ancienne langue tudesque, *thiot*, *diet* signifie *peuple*. Avant Charlemagne, les Deutschs n'étaient pas un peuple; ils formaient seulement une multitude de communautés ayant, il est vrai, la même origine, mais séparées sous le rapport politique. En conséquence, ils ne purent s'appeler Deutschs que lorsqu'ils se réunirent en un seul grand peuple. Les Français leur donnent à tort le nom d'*Allemands*, que cette nation n'a jamais pris, mais que nous conserverons pour nous conformer à l'usage.

DIVISION DU PEUPLE TEUTONIQUE EN DIFFÉRENTES RACES.

Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, deux Romains, Tacite et Pline le naturaliste, ont établi la généalogie des peuples teutoniques. Tacite leur donne pour premier père Thuisco, dont le fils, Mann, fut l'auteur des trois principaux peuples germaniques, les Ingævons, les Hermions et les Istævons. Pline place les premiers sur les rivages de la mer du Nord, les seconds au centre de la Germanie, les derniers sur les bords du Rhin; mais il signale de plus deux grands peuples principaux, les Vindiles sur les bords de la Baltique, et les Peucènes dans

la Hongrie actuelle. Le nom de Thuisco est vraisemblablement un adjectif dérivé de *thuit*, *thiot* (peuple), comme Mannisco est dérivé de *mann* (homme); et cette généalogie signifie seulement que des races particulières sont sorties de la souche commune. Ces anciens noms disparurent dans la migration des peuples. Au nord, les Saxons prirent la place des Ingævons; à l'ouest, les Francs prirent celle des Istævons; à l'est et au sud, les Goths prirent celle des Hermions. Parmi les Hermions, Tacite nomme les Suèves en première ligne.

TRIBUS SUÈVES.

On ne peut décider si le nom de Suèves vient de *see* (mer), de *schweifen* (errer), parce que les Suèves étaient originairement un peuple nomade et guerrier, ou enfin de *haarschweif*, parce qu'ils portaient les cheveux très-longs, les réunissaient en touffe sur le derrière de la tête, et les laissaient ainsi tomber le long du dos. Lorsque, l'an 50 avant J.-C., César parut pour la première fois sur le Rhin avec une armée romaine, il trouva les Germains occidentaux dans une grande inquiétude : ils redoutaient les Suèves de l'est, qui leur étaient de beaucoup supérieurs. César apprit que les Suèves étaient divisés en cent cantons; que chaque canton fournissait tous les ans mille guerriers qui allaient au dehors

chercher des aventures. Un siècle plus tard, Tacite fait de nouveau mention de ces cantons; mais il dit que les Semnones seuls, le peuple le plus ancien et le plus considéré parmi les Suèves, étaient ainsi divisés, sans compter les autres nations suèves, qui étaient nombreuses. Tacite donne à toutes les tribus suèves le nom commun d'Hermions. On compte expressément parmi eux les Hermundures, qui habitaient la Thuringe actuelle, les Chérusques du Hartz, les Cattes de la Hesse, les Lombards du moyen Elbe, et les Marcomans et les Quades du Danube, indépendamment d'une infinité de petites peuplades perdues vers l'Oder et vers la Baltique. Pline a cru devoir distinguer des Hermions plus occidentaux les nombreuses tribus gothiques, sous le nom de Vindiles pour celles qui habitaient les bords de la mer Baltique, et sous celui de Peucènes pour celles qui demeuraient sur les rives du Danube. Les Peucènes tiraient leur nom d'une île de ce fleuve. Ils se divisaient en Gètes, Daces, Bastarnes, et combattirent, tout le long du Danube, les Romains, avec les Marcomans, les Quades et les Cennes. Ce ne fut que lors de la grande migration des peuples que les Vindiles du Nord, les Goths, les Bourguignons, les Vandales, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Rugiens, etc., s'avancèrent aussi vers le sud, envahirent l'empire romain, et donnèrent de nouveaux habitants à l'Italie, à la

France, à l'Espagne, et même à l'Afrique septentrionale. Les Suèves qui restèrent dans la Germanie supérieure prirent le nom d'Alemanni, qui probablement signifie *toute espèce d'hommes*. Les Bavarois, les Hessois et une partie des Thuringiens appartiennent également aux restes des Suèves. L'Autriche fut reprise par eux sur les colons slaves. Ainsi toute l'Allemagne méridionale actuelle est suévique.

TRIBUS DE LA BASSE GERMANIE.

Les Francs établis sur les bords du Rhin étaient Istævons; les Saxons qui habitaient les côtes de la mer du Nord étaient Ingævons. Ils restèrent toujours dans leurs anciennes demeures, bien qu'ils envoyassent aussi au dehors de grandes troupes d'émigrants, qui, un siècle avant J.-C., épouvantèrent l'Italie sous le nom de Cimbres et de Teutons, et qui plus tard repeuplèrent la France et l'Angleterre. Aux Istævons, qui parurent plus tard sous le nom de Francs, appartenaient principalement les Sicambres du bas Rhin, les Tenchtères et les Usipètes, les Ubiens, les Marses, les Ampsibariens, les Angrivariens, les Chamaves, les Mattiaques, etc. Les autres petites peuplades du haut Rhin, les Némètes, les Vangions, les Triboques, les Latobriges, les Rauraques, etc.; sur la Moselle et dans les Pays-Bas, les Nerviens,

les Trévires et les Belges, dont dépendaient les Ménapiens, les Morins, les Gugernes, les Eburons, les Caninéfates et les Bataves, n'étaient pas non plus d'origine suève. Aux Ingævons appartenaient les Cimbres et les Teutons qui émigrèrent vers le sud, les Chauques qui plus tard paraissent sur la scène comme les véritables Saxons, les Frisons, les Foses, les Dulgibins, les Ambrons, les Tubantes, etc.

LES GERMAINS.

Nous devons admettre que, dans le principe, les Germains étaient tous nomades, c'est-à-dire chasseurs et pasteurs errants. On sait comment les Suèves partagèrent d'abord le sol (comme *almendes*) entre des tribus et des communautés entières, et pas encore entre des familles ; mais dans le cours du temps ils introduisirent aussi, comme l'avaient fait les tribus de la basse Germanie, les biens privés (allodes). Cette transition successive n'établit aucune différence réelle entre les races germaniques. L'homme, et non le bien, était l'objet principal. Tous les Germains étaient guerriers. Tous étaient des héros libres, égaux entre eux, et unis par un lien fraternel. Les droits de la propriété étaient respectés. La majorité décidait dans l'assemblée du peuple de chaque canton, sous la présidence du plus ancien. Dans la guerre seulement, les

Germains obéissaient au chef qu'ils avaient élu et élevé sur le pavois, et la durée de leur obéissance n'excédait pas celle de la guerre. Même après la grande migration des peuples, lorsque les Germains avaient déjà pendant mille ans combattu les Romains avec des succès variés, et que les guerres incessantes avaient prolongé et affermi le pouvoir des chefs d'armée, nous retrouvons partout où se parlait la langue tudesque, depuis l'Islande et la Norwège jusque chez les Goths qui avaient occupé l'Italie et l'Espagne, l'antique et libre organisation des cantons et de leur défense, organisation qui, dans les temps chrétiens même, laissa des traces profondes, et de laquelle sortirent plus tard encore les confraternités et les associations des ordres de chevalerie, les confréries et les associations civiles. La vieille liberté germaine s'est propagée presque sans interruption jusqu'à nos jours, en Angleterre, en Suisse et en Hollande; et dans la plupart des autres pays occupés originairement ou conquis par les Germains, elle s'est réveillée, grâce à de nouvelles constitutions.

HÉROISME DES ANCIENS GERMAINS.

Les Germains se distinguaient de tous les autres peuples par leurs yeux bleus, par leur blonde chevelure, et par leur taille gigantesque.

César dit que les Gaulois ne pouvaient supporter même le regard des Germains. L'empereur Titus disait, en parlant des Germains : « Leur corps est grand, mais leur âme est plus grande encore. » Il paraît que, dans les temps les plus anciens, les Germains mettaient à mort les enfants débiles, maladifs ou estropiés, qu'ils noyaient dans un marais les hommes qui, de quelque manière que ce fût, avaient contracté une souillure physique, et que les vieillards s'ôtaient volontairement la vie lorsqu'ils sentaient leurs forces épuisées. Ils croyaient que les joies du ciel étaient refusées à quiconque ne périssait pas frappé par une arme honorable. La vigueur des Germains était développée par des mœurs simples, austères et chastes, et surtout par de continuels exercices en plein air. La chasse, la guerre, et une agriculture très-restreinte, étaient leurs seules occupations. Ils méprisaient la vie molle et efféminée des villes. Aussi ne bâtissaient-ils pas de villes, et détruisaient-ils celles des autres peuples lorsqu'ils s'en rendaient maîtres. Devenir un héros, chercher au dehors des aventures, braver la résistance, en triompher et arriver au faîte de la gloire, voilà quel était le but du Germain. Il était continuellement en armes. Les jeunes époux échangeaient des présents d'armes le jour de leurs noces, car la femme elle-même savait en faire usage. On voyait même quelque chose de divin dans les

armes, et on prêtait sur elles le serment le plus sacré. Souvent un excès de population et la famine, plus souvent encore le goût des aventures, semblent avoir fait sortir les Germains de leurs forêts. Un excès de forces fit même naître parmi eux une maladie que l'on ne trouve chez aucun autre peuple, et que, dans le Nord, on appelait la rage des *Berserker* (hommes sans habits). Cette rage saisissait les héros dans la plus grande exaltation de leurs forces, surtout lorsqu'ils avaient quelque sujet de colère, et alors ils ne ménageaient ni amis ni ennemis; ils allaient jusqu'à tourner leur fureur contre eux-mêmes.

FRATERNITÉ D'ARMES CHEZ LES GERMAINS.

L'organisation civile des Germains était moins ancienne que leur organisation militaire. Ordinairement les jeunes héros se liaient entre eux à la vie et à la mort, comme frères d'armes. Ils choisissaient le plus brave d'entre eux pour chef, sans tenir compte de la naissance, et l'élevaient sur un bouclier. Si le chef était déjà assez renommé par ses exploits, il appelait autour de lui la jeunesse guerrière. On obéissait sans restriction au chef: même mort, ses compagnons ne devaient pas l'abandonner; il devait mourir avec eux; eux aussi devaient mourir avec lui, en cas de défaite. Généralement, ceux qui survivaient se tuaient au lieu de fuir. Souvent ils

se faisaient enterrer vifs sous le tertre funéraire de leur chef. Ils étaient soumis à des lois très-sévères. Celui qui dans un combat recourait à la ruse ou attaquait les faibles était déshonoré. Les compagnons se distinguaient par leurs armes. Avant que les Germains connussent l'airain et le fer, ils se couvraient de peaux de bêtes sauvages. La tête d'un sanglier, d'un taureau ou d'un cerf, garantissait la tête de l'homme, et l'on y laissait les cornes. De là vint plus tard l'usage de placer aussi sur des casques de métal des cornes, des ailes et d'autres insignes, et de les employer dans les armoiries. Les boucliers étaient habituellement longs et étroits, de manière à couvrir un homme tout entier. On les ornait de couleurs, ou d'images d'or et d'argent; ordinairement on se contentait d'y tracer quelque signe distinctif. Il paraît que des anneaux d'airain servant de ceintures précédèrent les cuirasses. On élevait, en l'honneur des héros qui avaient succombé, de grands tertres funéraires. D'ordinaire, on les brûlait avec les armes et les cadavres des ennemis. Les héros de mer étaient brûlés avec le bois de leur barque sur le rivage, et quelquefois même en pleine mer. Leurs exploits servaient préférablement de matière à la poésie Les poëtes qui chantaient ces chants héroïques en s'accompagnant de la harpe, s'appelaient bardes dans le sud, et scaldes dans le nord. Dans la croyance du peuple, la ré-

putation d'héroïsme était la gloire la plus belle et la plus sacrée. Les dieux eux-mêmes se rendaient tous les jours à cheval dans la plaine d'Ida, pour se battre entre eux, et aller ensuite tous ensemble boire gaîment à pleine coupe dans le Walhalla. Dans ce Walhalla était reçu tout guerrier mort par l'épée dans un combat honorable.

ASSEMBLÉES NATIONALES ARMÉES.

Partout où s'établissaient des frères d'armes germains, ils conservaient, même dans la paix, leur organisation militaire, se partageaient entre eux, à parts égales, les terres comme butin, se livraient à l'exercice guerrier de la chasse plutôt qu'à l'agriculture, et s'assemblaient régulièrement pour délibérer sur leurs affaires communes en plein air et en armes, comme s'ils eussent dressé leur camp en pays ennemi. Le lieu de l'assemblée en plein air était appelé *Malstatt* (*mal*, signe, indice, *statt*, lieu), ou *Ting*, *Dingstatt* (lieu de la délibération). Dans la règle, il se distinguait par un arbre antique et majestueux, ou par de grandes pierres qui servaient d'autels dans les sacrifices, de siéges ou de tribunes pour les orateurs. Ces assemblées nationales se retrouvent chez tous les peuples germaniques, sans exception. Chaque canton avait ses assemblées particulières; mais les intérêts com-

muns à tous les cantons devaient être discutés dans l'assemblée de toute la nation, qui servait de lien véritable au système fédératif.

DISCUSSIONS PUBLIQUES.

Tacite dit : « On ne donne pas d'ordres aux Germains, on ne les gouverne pas ; ils agissent en tout selon leur libre volonté. » On ne connaissait que deux chefs du peuple, celui qui le présidait pendant la paix, et celui qui le dirigeait pendant la guerre ; le chef par naissance, et le chef par élection. Tacite dit que le peuple les élisait tous deux dans toutes les circonstances ; que cependant il considérait chez le premier une illustre naissance, et chez le dernier ses seuls services ; mais qu'il se réservait toujours à lui-même le suprême pouvoir et le droit de révoquer son choix. L'évêque goth Ulphilas, qui dès le IVe siècle traduisit la Bible en tudesque, appelle le premier *reiks* (juge durant la paix), et le second *thiudans* (chef du peuple pendant la guerre). Le président de la paix était en même temps prêtre. La même dignité est désignée par divers noms chez les diverses nations. Le nom de roi est postérieur. Les assemblées du peuple étaient le plus éclatantes aux grandes fêtes annuelles où se réunissaient tous les membres d'un grand état fédératif. On s'assemblait la nuit. La Lune ou *Mana* protégeait la réunion. On se tenait en plein air, à

la nouvelle lune, en armes. On faisait des sacrifices, puis on servait un banquet avec les chairs des victimes ; on buvait de la bière, de l'hydromel ou du vin, et dans la joie du festin l'on échangeait ses pensées. Mais le lendemain seulement on se rendait à jeun au lieu de l'assemblée, on se plaçait en cercle, et on prenait des résolutions sur les points qu'on avait discutés pendant la nuit. « Ils délibèrent, dit Tacite, lorsqu'ils sont hors d'état de feindre; ils décident lorsqu'ils sont à l'abri de l'erreur. » Chacun pouvait parler; l'égalité la plus complète régnait parmi eux. Le prêtre seul avait le droit d'imposer silence au nom des dieux, lorsque le bruit devenait trop fort. Des acclamations, un bruit d'armes entrechoquées, des murmures, accueillaient les paroles de l'orateur. La majorité décidait. Là, tout était discuté; on résolvait la paix ou la guerre, on rendait la justice.

ALLEMANDES, MARCHES, CORPORATIONS.

Les Germains ne quittèrent que graduellement la vie nomade pour prendre des demeures fixes. Les Suèves, avec leurs cent cantons, furent compris dans cette transition. Ils changeaient encore de sol, mais ils l'avaient déjà partagé entre les diverses tribus ou communautés; et alors même que les Alemanni possédaient déjà des biens privés en toute propriété (allodes),

il resta toujours une grande propriété commune (almende), dont ils usaient par indivis. Les marches, que l'on trouve chez tous les Germains, sont tout autre chose; elles se rattachent par le lien le plus intime à leur organisation militaire, si libre. De grandes associations d'habitants se divisèrent en fractions, dont chacune était composée de cent hommes; celles-ci se subdivisaient par dizaines. Tous les membres d'un canton devaient, dans toutes les affaires communes, se soutenir et se protéger mutuellement : cette obligation devint encore plus sévère pour les membres des dizaines; ceux-ci durent s'assister même dans leurs affaires privées. Ils prirent différents noms, selon les services qu'ils étaient appelés à rendre. La centaine, ou association de cent hommes libres, tenait souvent ses assemblées particulières; elles servaient d'intermédiaires entre la dizaine et le canton. Le chef du canton s'appelait *tungin* chez les Francs, *sculdais* chez les Lombards, *hundredasius* chez les Anglo-Saxons. La dizaine s'appelait aussi marche et finage. Il existait de plus des corporations particulières, par exemple entre les hommes de même métier. Il est inutile d'en parler ici.

ALLODES.

Partout où les Germains firent des conquêtes, ils partagèrent fraternellement les terres entre

tous les guerriers libres. Chacune des possessions de cette espèce, qui devaient se transmettre par l'hérédité dans la famille du premier possesseur, prit le nom d'alod (*od*, bien). Tout homme libre demeura sur son alod. Les habitations des Germains étaient éparses ; loin qu'il y eût des villes, il n'y avait même pas chez eux de villages. Les maisons étaient presque entièrement bâties de bois ; la construction en était grossière. Lorsque deux allodes se touchaient, on en marquait rigoureusement les limites. Personne ne pouvait mettre le pied sur une terre allodiale sans la permission du propriétaire. Les fils seuls héritaient des allodes. Chaque membre de la famille avait le droit de vivre convenablement sur l'allode, des produits de celui-ci. La famille était au dehors représentée légalement par le père. Les femmes étaient dans une tutelle constante. Lorsqu'une femme se mariait, le mari rachetait la tutelle du père et y substituait la sienne.

DISTINCTION DES CLASSES.

Dans un état encore à moitié nomade, les peuples suéviques ne connaissaient qu'une seule espèce d'esclaves, les prisonniers de guerre, qui étaient contraints de les suivre comme serviteurs. Mais aussitôt que les allodes eurent été introduits, beaucoup d'esclaves furent mis en

liberté chez les peuples francs-saxons, et on leur donna des maisons et des terres : en retour ils n'eurent plus à donner à leur maître qu'un cens et à lui rendre certains services ; ou bien on laissa du moins dans le pays conquis les vaincus en possession d'une partie de leurs propriétés foncières, et on se contenta de les soumettre à certaines obligations. Par là se joignit aux véritables esclaves, aux serfs de corps, une nouvelle classe de serviteurs qui n'étaient plus dépendants qu'à cause des biens qu'on leur avait alloués. Ils furent appelés *lazzi* chez les Saxons, et *lites* ou *leutes* chez les Francs. Leur bien, dont ils ne pouvaient disposer librement, dut être distingué du franc-alleu, et fut nommé *feod*, c'est-à-dire bien mouvant. En conséquence, les leutes furent appelés *feodales*, *vassi*, *vassali*, vassaux. Ce fut là l'origine bien simple du système féodal, qui plus tard prit une si grande extension. Tacite vante la douceur avec laquelle les esclaves étaient traités en Germanie. L'homme libre était appelé *Germanus*, *Arimannus*, *Hérimannus*, *Baro*, et, chez les Saxons, *Friling*, par opposition à l'*Edeling*. On n'est pas d'accord sur la question de savoir si, chez les Germains, il y avait une noblesse, dans le sens actuel de ce mot. Quelques écrivains ont supposé que le nom d'*Edeling* était synonyme de riche propriétaire foncier, et ne s'appliquait qu'aux fils aînés de grandes familles, qui héritaient seuls du domaine

principal. Les Germains ne reconnaissaient aucune loi à la confection de laquelle ils n'avaient pas concouru.

DUEL ET WERGELD.

C'est une chose digne de remarque que les Germains n'aient pas eu de droit public, mais seulement un droit privé. Toutes leurs anciennes lois se bornent à régler le droit des hommes libres entre eux, et celui des hommes libres à l'égard des hommes non libres dans leurs relations privées. Quant à tous les grands intérêts de la communauté et du peuple en général, l'assemblée nationale se réservait le droit de délibérer et de décider selon les circonstances. Le maintien de la paix publique et la composition pour les délits formaient l'objet principal des lois. On garantissait à chacun sa vie, sa liberté, son honneur et sa propriété; ou, si un individu troublait la paix dont il devait jouir et lui causait un dommage quelconque, on lui assurait une composition ou une réparation. Mais il n'y avait que deux espèces de réparations, le *duel* et le *wergeld*. Dans les temps les plus anciens, chacun se vengeait comme il pouvait, et c'était un devoir pour toute famille dont un membre avait été offensé ou même assassiné, de tirer vengeance de l'offensant, ou, en cas de meurtre, de faire couler son sang. Il paraît que

l'on remédia d'abord à ce désordre par le duel légal. Les anciennes lois renferment à ce sujet des dispositions très-précises. Il semble que le *wergeld*, ou composition en nature, ne fut introduit que plus tard. Le wergeld était plus ou moins fort, selon le sexe de l'offensé, selon sa position sociale, selon la gravité de l'offense ou du crime, selon le sexe du coupable, selon son rang, sa volonté et les moyens mis en œuvre, selon le lieu où le délit ou le crime s'était accompli. Toutefois, à côté du wergeld, le duel resta en vigueur, surtout dans les cas où il s'agissait d'une affaire d'honneur, et dans ceux où, la vérité ne pouvant être discernée, on croyait devoir recourir au jugement de Dieu. Indépendamment du duel, réservé aux hommes libres, on recourait aux *ordalies* ou épreuves judiciaires du feu, de l'eau bouillante, etc., auxquelles on soumettait les femmes et les esclaves,

TRIBUNAUX ET LOIS.

Les Germains avaient pour principe que, *là où il n'y avait pas de plaignant, il n'y avait pas non plus de juge*. Le père de famille ou tous les membres mâles qui la composaient jugeaient les affaires de famille; la centaine ou la corporation connaissaient des causes qui les concernaient. Toutes les affaires importantes étaient portées à l'assemblée nationale, où tous les hommes libres

siégeaient comme juges. Ce ne fut que beaucoup plus tard, à l'époque où s'éleva la puissance des rois chrétiens, que le tribunal libre du peuple fut restreint à un petit nombre de juges investis d'une mission spéciale. De toute antiquité les tribunaux siégeaient en plein air, et les affaires ne s'y traitaient que verbalement. L'accusé était assisté de ses *conjurateurs*, c'est-à-dire d'un certain nombre d'hommes qui affirmaient sous serment qu'ils le connaissaient comme homme d'honneur, et croyaient qu'il disait la vérité. Si la vérité ne pouvait se faire jour, on ordonnait le duel; si elle était manifestée, on prononçait la peine. Les coups étaient chose inouïe; tous les crimes étaient expiés par le wergeld. Si toutefois ils ne pouvaient être réparés, on infligeait la peine de mort; mais celle-ci ne pouvait être exécutée que par le prêtre au nom de la divinité. Les femmes et les lâches étaient pendus, noyés, ou enterrés vifs. Il paraît que dans l'origine les lois ne furent conservées qu'oralement, comme tradition; leur accomplissement était accompagné d'actes et de formalités symboliques, destinés à en graver le sens dans la mémoire.

HOSPITALITÉ.

L'hospitalité, besoin des peuples barbares et charme des sociétés policées, était religieusement observée de l'autre côté du Rhin. Lors-

qu'un étranger arrivait dans un endroit, les habitants mettaient leur gloire à exercer l'hospitalité envers lui; on ne le laissait pas partir sans lui faire des présents. Quelquefois pourtant l'hospitalité des Germains dégénérait en ostentation et devenait une occasion de débauche. On conviait ses voisins au banquet, et là, au milieu d'une abondance sans mesure, on se livrait aux excès d'une dégoûtante voracité ; les hôtes opulents dédaignaient la liqueur fermentée des peuples du Nord, pour le vin que l'avidité des marchands romains offrait à leur intempérance. Aussi des rixes sanglantes interrompaient souvent ces saturnales barbares; souvent de vieilles inimitiés mal assoupies se réveillaient dans les cœurs échauffés par l'ivresse : on oubliait alors les traités et les compensations qui avaient réconcilié deux familles, et les convives se séparaient en poussant des cris de vengeance. Plus d'une fois la guerre civile fut la suite de la joie d'un festin. Lorsque les vivres commençaient à manquer, celui qui donnait l'hospitalité allait lui-même la chercher ailleurs avec son hôte; ils entraient, sans être invités, dans la première maison qui s'offrait à eux, et y étaient reçus avec la même humanité.

MOEURS ET ARTS.

Chez les Germains, c'était un honneur d'avoir beaucoup d'enfants. On méprisait les céliba-

taires. Les enfants, à leur naissance, étaient plongés dans l'eau froide. On les élevait avec sévérité et modération. Tous apprenaient dès leur jeune âge à nager, à lutter, à supporter le froid et la chaleur. Outre la chasse et le maniement des armes, on se livrait à tous les exercices du corps. Des tours de force et d'agilité, des jeunes gens déployant leur adresse au milieu des épées nues, voilà quels étaient les divertissements favoris de ces hommes intrépides. Dès qu'un jeune homme se sentait assez fort, il prenait part aux entreprises guerrières. On lui remettait solennellement, en présence de tout le peuple, *la framée* ou hache d'armes, et on reconnaissait par là qu'il avait atteint l'âge viril. Chez les Cattes, chaque adolescent portait au bras un anneau de fer, et il ne pouvait le quitter qu'après avoir tué un ennemi. Les esclaves s'occupaient de l'agriculture, les femmes du ménage. Le Germain libre ne songeait qu'à la guerre et aux aventures, et, en temps de paix, il les remplaçait jusqu'à un certain point par la chasse. Le reste du temps était consacré au repos, aux jeux de hasard, pour lesquels ils étaient passionnés, ou à la boisson, dans laquelle ils ne gardaient pas de mesure. La mère de famille avait la haute direction de la maison. Elle donnait ses ordres aux femmes, aux esclaves, aux enfants, entretenait la propreté de la maison, veillait à la cuisine, au cellier, à la table, au

coucher, à la confection et à l'entretien des habits, à la préparation de la bière et de l'hydromel. Elle servait aussi de médecin, et préparait des herbes bienfaisantes pour les blessures des hommes. Enfin, elle consultait l'avenir pour toute la famille par certaines pratiques mystérieuses dont elle prétendait avoir le secret. Tout ce que faisaient les Germains ne se rapportait qu'au présent le plus immédiat. Les arts qu'ils pratiquaient avaient le même but. Ils n'accordaient d'attention qu'aux moyens de se vêtir et de s'armer. Les plus nobles héros se forgeaient eux-mêmes des armes précieuses; les femmes les plus nobles tissaient elles-mêmes des étoffes pour elles et pour les leurs. On prétend même qu'elles étaient arrivées, sous ce rapport, à un grand point de perfection. Dès les temps les plus anciens, on possédait des armures faites avec art, des boucliers, des cottes de mailles, des coupes à boire, et d'autres vases travaillés avec soin. Dans le Nord, on mettait beaucoup de soin à la construction des barques ou navires. On leur donnait presque toujours la forme d'animaux fantastiques, de dragons par exemple, et on les embellissait d'ornements dorés. Des rois très-riches, dit-on, eurent même des voiles d'étoffes pourprées. Quant aux œuvres qui devaient avoir de la durée, qui devaient subsister pour l'éternité peut-être, il n'en était pas question. Ainsi, pas de grands monuments d'ar-

chitecture, pas de grands édifices, pas de temples, pas de palais construits selon les principes de l'art, selon les principes du goût, tel que nous l'entendons.

COMMERCE ET MONNAIE.

La simplicité que l'on remarque dans les mœurs des Germains se retrouve dans leurs transactions sociales. Ils ne connaissaient pas la monnaie et trafiquaient par échange. Cette espèce de négoce suffisait aux besoins d'une société en enfance. Ce furent leurs premières relations avec les Romains qui leur firent connaître l'usage des monnaies d'or et d'argent. Ces métaux étaient compris dans les présents que leurs princes s'envoyaient. Le bétail des Germains était de petite race, mais vigoureux; leurs vaches donnaient du lait en abondance. Les habitants des côtes de la Baltique, où l'on trouvait l'ambre, s'étonnèrent d'abord de ce que les marchands étrangers offraient un grand prix de cette production de la nature. Familiarisés ensuite avec le commerce, ils préféraient les pièces d'argent aux pièces d'or, et les monnaies anciennes aux monnaies nouvelles; mais les objets qu'ils estimaient le plus étaient les armes, les chevaux, et les colliers d'or, qu'ils conservaient comme souvenir dans les familles. Afin d'augmenter la beauté de leur

chevelure, ils se servaient d'une sorte de savon que le luxe introduisit dans Rome. Les dames romaines, jalouses d'avoir une chevelure blonde, firent venir de ce savon, et même des cheveux de Germanie, et les républicains dégénérés ne rougirent pas de suivre le goût des femmes.

MARIAGES, ETC.

La polygamie, si ordinaire chez les nations barbares, n'était permise chez les Germains qu'aux rois et aux grands, mais seulement comme marque d'honneur. Les Germains n'étaient pas dans l'usage de se marier avant l'âge de vingt ans; les jeunes gens donnaient la préférence aux jeunes filles qui se distinguaient par leur taille et leur fraîcheur. Un bœuf, un cheval, un javelot, une épée et un bouclier, tels étaient les présents que l'époux offrait à la future mère de famille qui consentait à partager avec lui les peines et les plaisirs de la vie. Dans les mariages ordinaires, il était d'usage que le prétendant achetât ainsi le consentement du père de la fiancée. Celle-ci offrait à son époux une armure complète; elle en recevait à son tour une dot mobilière et le *morgengab* ou présent du matin. Tacite s'est plu à mettre en opposition le dérèglement des matrones de Rome et la pudicité des épouses germaines. Le divorce leur était inconnu : quoiqu'il fût permis

aux femmes de se remarier après la mort de leur époux, la plupart d'entre elles restaient fidèles au souvenir de leur premier attachement. Les Germains mettaient un grand prix à la tendresse et à la fidélité de leurs épouses. La violation de la foi conjugale était suivie d'un châtiment d'autant plus sévère que la cause en était plus rare; car les bons exemples plus que les bonnes lois maintenaient la pureté des mœurs, et le vice ne trouvait pas une excuse commode dans la corruption du siècle. L'époux était juge et vengeur de l'affront qu'il recevait de son épouse infidèle. Après lui avoir coupé les cheveux, il la chassait de la maison en la frappant, et la condamnait ainsi à une infamie que rien n'effaçait.

RESPECT POUR LES FEMMES.

Le respect des Germains pour les femmes était un lien naturel de leur société. Comme les Gaulois, ils pensaient qu'il y avait dans ce sexe quelque prévoyance divine, et ils attachaient un grand prix à ses conseils. L'histoire nous montre plusieurs femmes honorées chez eux comme des prophétesses, et leurs avis reçus comme des oracles. Il n'était pas rare que les femmes des Germains eussent rallié des armées, arrêté la fuite des guerriers en leur présentant la poitrine, en leur montrant de près la servitude qu'ils redoutaient surtout de peur de la

faire partager à leurs épouses. Un canton qui avait livré en otage les filles des grands était engagé de la manière la plus inviolable.

FUNÉRAILLES.

Les peuples germaniques ignoraient les funérailles ambitieuses; seulement la reconnaissance publique honorait la sépulture des guerriers d'un tertre de gazon. Accoutumé à braver la mort et à la chercher dans les combats, le Germain ne pleurait pas sur la tombe de son ami. La perte d'une personne chérie demandait aux femmes des larmes, aux hommes un long souvenir. Dans quelques tribus, les riches adoptèrent l'usage de brûler leurs morts sur un bûcher. Le cheval, le chien, et rarement les serviteurs du mort, périssaient sur le même bûcher, afin qu'il pût s'en servir dans l'autre monde. On lui donnait ses armes, et souvent de l'argent pour se défrayer pendant son voyage.

RELIGION.

Les auteurs qui ont parlé de la religion des Germains l'ont défigurée en y mêlant les idées de leur mythologie. Ils s'accordent à dire que toutes les tribus adoraient Dieu dans les principaux objets de la création, le soleil, la lune, le

feu et la terre. Celle-ci, sous le nom de *Herte*, était leur principale divinité. Tuist (Thuisco), fils de Herte, avait donné son nom à la race teutonique dont il était le père. En certains jours, les Germains sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines. Ils jugeaient indigne de la divinité de la renfermer dans des temples, et de la représenter sous la figure humaine : c'est ce que dit Tacite; mais on peut croire que si les Germains n'eurent d'abord ni temples ni idoles, ce fut moins par système que par nécessité. Ils consacraient à l'Etre suprême des forêts dont la majesté sombre les pénétrait d'un trouble secret et d'une terreur vague, favorable à la superstition. A leur approche, ils sentaient comme l'influence de la divinité cachée au fond de ces retraites; ils la consultaient par diverses espèces d'auspices et de divinations. Au milieu de leurs antiques forêts, les Germains rendaient aussi une espèce de culte aux ombres des héros qui avaient mérité la reconnaissance de la nation; étrangers aux arts, ils ne leur érigeaient point de statues. Les Semnones choisissaient chaque année un certain nombre de députés pour aller adorer, dans la forêt du Soleil, le dieu de ce sanctuaire redoutable; ils en sortaient à reculons, et immolaient ensuite une victime humaine, afin d'expier par ce sacrifice les crimes du peuple. Dans une forêt de l'île de Rügen se trouvait le char de la divinité natio-

nale : visible aux yeux des prêtres seuls, elle descendait quelquefois du céleste séjour. Alors le char cheminait; toutes les hostilités, toutes les inimitiés cessaient, et la paix régnait partout. On ignore si l'Irmensul (colonne de Heermann) a été consacrée par les Saxons au dieu de la guerre, ou à leur général Arminius (Heermann) qui, à l'âge de vingt-cinq ans, fit trembler Auguste et résista à Germanicus. Les superstitions de l'Asie et les fables de la Grèce n'étaient pas restées inconnues aux peuples du Nord. Le soleil, la lune et le feu étaient adorés dans ces froides régions. Mars, dieu de la guerre; Hercule, symbole de la force; Mercure, dieu des voleurs, devaient plaire à des peuples qui ne respiraient que la guerre et le brigandage.

CONCLUSION.

Telle fut cette nation avec laquelle Rome se trouva engagée dans une lutte constante depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons, qui faillirent renverser la république, jusqu'à celle des Goths et des Hérules, qui détruisirent l'empire d'Occident. Quelques empereurs, prévoyant ce malheur, entreprirent de réduire la Germanie en province; mais leurs efforts furent impuissants : « Car (disait Tacite) la liberté des Germains est plus formidable que l'empire des Arsacides, et ils ont donné matière à plus de faux triomphes que de victoires réelles. »

LIVRE II.

Guerres avec les Romains.

LES ROMAINS, LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

Rome était déjà bien puissante et avait soumis toute l'Italie jusqu'aux Alpes, et même le midi de la Gaule jusqu'au Rhône, lorsque les Cimbres et les Teutons vinrent ébranler cette formidable république jusque dans ses fondements. L'an 113 avant J.-C., ces peuples germaniques, venus en dernier lieu des rives du Danube, se jetèrent dans les gorges des Alpes de la Styrie. Ils prétendaient qu'une inondation les avait chassés de la mer septentrionale, et qu'ils cherchaient un pays où ils pussent habiter. Mais en chemin plusieurs peuples de la Germanie méridionale, les Boïens entre autres, se joignirent à eux. Un de leurs chefs s'appelait Boïorix. Leur marche fut lente, car ils traînaient avec eux, sur une multitude de chariots, des femmes, des enfants, et un riche butin. Ils comptaient 300,000 hommes en état de porter les armes. Tous avaient une taille gigantesque. Les Romains effrayés envoyèrent une armée dans

les défilés des Alpes. Ces étrangers montrèrent des dispositions pacifiques, et dirent qu'ils n'avaient d'autre intention que de passer dans la Gaule; mais Carbon, le général romain, leur donna des guides perfides, et les surprit, à la faveur des ténèbres, près de Noreia. Les Germains se vengèrent de cette trahison en faisant essuyer aux Romains une sanglante défaite; puis ils errèrent plusieurs années dans les Alpes pour gagner la Gaule. Partout d'intrépides montagnards se réunirent à eux. A leur arrivée dans l'Helvétie (la Suisse actuelle), ils furent rejoints par les Tigurins et par les Toygènes, que commandait le jeune Divicon. De là, ils se jetèrent sur la Gaule, et se rendirent maîtres de ce pays jusqu'à la mer. Ils luttèrent en vain contre les peuples germaniques qui habitaient les Pays-Bas. Ils ne persévérèrent pas dans leur premier projet, et, pendant que les Teutons continuèrent à guerroyer avec les Belges, les Cimbres prirent la résolution de quitter la Gaule. Ils arrivèrent aux environs de Marseille, où, sous les ordres de Silanus, une armée romaine protégeait la frontière. Ils demandèrent des terres en Italie, elles leur furent refusées; alors ils se jetèrent sur les Romains, et les vainquirent dans une grande bataille. Une autre armée romaine, commandée par Longinus, gardait les frontières vers le lac de Genève. Divicon, à la tête des

Helvétiens, détruisit cette armée, et fit passer les prisonniers sous le joug. Les Romains envoyèrent en toute hâte Scaurus avec une nouvelle armée, qui fut également défaite. Le général, fait prisonnier, prédit aux barbares qu'ils ne dompteraient jamais les Romains en Italie, et Boïorix irrité le tua. En même temps les Teutons s'avançaient. Les Romains ne purent leur opposer que des troupes découragées, sous les ordres de deux généraux, Manlius et Cépion, qui se détestaient et s'abandonnèrent réciproquement au moment du danger. Cépion pilla la Gaule, dont il irrita ainsi les habitants; puis il engagea seul un combat avec les Germains, et fut complétement battu. Manlius, qui vint trop tard à son secours, eut le même sort. Ces événements se passèrent sur les bords du Rhône (105 avant J.-C.). Les barbares ne firent pas de prisonniers : ils passèrent les Romains au fil de l'épée, consacrèrent aux dieux la partie la plus précieuse du butin, et la jetèrent dans le Rhône. La province romaine leur était ouverte; les armées de la république, si accoutumées à la victoire, étaient anéanties; Rome était frappée de stupeur; elle se trouvait à deux doigts de sa perte. Heureusement pour elle, les Germains renoncèrent, par caprice, à s'emparer de l'Italie, et se jetèrent sur l'Espagne, où ils soutinrent pendant trois ans une lutte inutile, laissant aux Romains le temps de faire de nouveaux et for-

midables armements. Marius, cet homme du peuple parvenu aux premières dignités de l'Etat par son énergie et par ses talents, fut nommé seul général avec un pouvoir illimité, et réunit comme par enchantement une armée plus forte que les précédentes. Par des moyens qu'il faut lire dans l'histoire romaine, et qu'un homme de génie seul peut employer, il exerça ses troupes, les forma à la discipline, et les rompit à toutes les difficultés de la guerre. Lorsque les Cimbres et les Teutons revinrent d' Espagne, ils trouvèrent Marius dans un camp très-fortifié sur le Rhône, et se virent forcés d'acheter à prix de sang l'entrée de l'empire romain, qui leur était ouverte trois ans auparavant : ils se divisèrent. Les Teutons voulurent ensuite attaquer Marius; les Cimbres, de leur côté, passèrent dans le Tyrol, pour tomber de là sur l'Italie.

DESTRUCTION DES TEUTONS.

Les Teutons s'arrêtèrent devant le camp de Marius, demandant des terres. Se voyant repoussés avec mépris, ils attaquèrent le camp romain, mais sans succès, et prirent le chemin de l'Italie. Leur marche dura six jours. Marius les laissa passer, bien qu'ils lui demandassent avec ironie s'il n'avait rien à faire dire à Rome. Puis il leva tout-à-coup le camp et chercha à les devancer par une route moins longue, afin de les sur-

prendre dans une position favorable. Il les battit en effet près d'Aix, après une lutte désespérée. Les femmes des Germains attendaient sur les chariots l'issue du combat, et comme les Romains ne voulurent pas s'engager à les épargner, elles se tuèrent après avoir égorgé leurs enfants. Marius réserva la partie la plus précieuse du butin pour orner son triomphe. Tout le reste fut entassé sur un immense bûcher, et brûlé en l'honneur des dieux. La plupart des fuyards furent pris par les Gaulois, et livrés aux Romains. Parmi eux se trouva Teutobochus, roi des Teutons, qui se fit remarquer par sa haute stature dans le triomphe de Marius.

DESTRUCTION DES CIMBRES.

Pendant ce temps, les Cimbres franchissaient les défilés qui séparent le Tyrol de l'Italie. L'armée de Catulus s'enfuit devant eux. Une première bataille fut livrée sur l'Adige. Sur les deux rives du fleuve, Catulus avait établi des retranchements où il voulait se maintenir; mais les Cimbres campèrent au dessus de ses fortifications, arrachèrent des arbres et en firent de grands radeaux qu'ils chargèrent de quartiers de rocher; puis, ils leur firent descendre le courant en si grande quantité et à des intervalles si rapprochés, que les ponts qui joignaient les deux rives furent emportés et que le fleuve

même sortit de son lit. De plus, les Cimbres poussèrent un cri de victoire si formidable, que les Romains postés dans les retranchements de l'autre côté du fleuve en furent effrayés et prirent en toute hâte la fuite, sans écouter les prières et les supplications de leur vaillant général. Les Romains, au contraire, qui étaient restés de ce côté, et auxquels la rupture des ponts avait ôté tout moyen de fuir, se défendirent derrière leurs retranchements si longtemps et avec une telle bravoure, que les Cimbres leur accordèrent de leur propre mouvement la paix et la liberté. Les barbares se répandirent dans les plaines magnifiques qui entourent Vérone, et, dans l'ivresse de la victoire, ils se livrèrent sans réserve à toutes les jouissances de ce climat méridional, attendant sans souci leurs frères les Teutons. A leur place ils virent arriver Marius et son armée triomphante, à laquelle Catulus s'était réuni. Les Cimbres lui demandèrent des terres pour eux et pour les Teutons. Marius leur répondit en riant que leurs frères avaient déjà suffisamment de terre, où ils étaient en repos; et comme les envoyés des Cimbres ne comprenaient pas ces paroles, il fit amener devant eux les chefs des Teutons chargés de chaînes. Les envoyés se retirèrent en silence, songeant à la vengeance; et le lendemain, le jeune Boïorix se présenta à cheval, comme héraut, devant le camp romain, sommant le consul de

fixer un jour et un lieu pour le combat. Marius désigna le troisième jour et les champs de Verceil (101 avant J.-C.). Les Cimbres y furent vaincus. Boïorix succomba les armes à la main, et 90,000 de ses compagnons périrent avec lui. Beaucoup se donnèrent eux-mêmes la mort. On prétend que les Romains firent 60,000 prisonniers. Les femmes, vêtues de noir, combattirent du haut des chariots, en partie contre les Romains, en partie contre leurs propres époux, parce qu'elles les voyaient fuir ; et lorsque tout espoir fut perdu, elles s'ôtèrent la vie après avoir égorgé leurs enfants. En dernier lieu, les Romains se virent même forcés de soutenir une lutte acharnée contre les chiens des Cimbres, qui gardaient le bagage. Les Helvétiens, qui étaient restés dans les gorges des Alpes, rentrèrent tranquillement dans leur pays, à la nouvelle de la bataille de Verceil. La manière dont les Germains s'étaient battus dans cette circonstance laissa dans le cœur des Romains une impression ineffaçable; on dit proverbialement *terror cimbricus*, terreur cimbrique; et Rome eut dès lors comme un pressentiment du désastre qui devait un jour lui venir du Nord.

MITHRIDATE. RÉVOLTE DES ESCLAVES CIMBRES. CONFÉDERATION DES SUÈVES.

Après cette guerre mémorable, les Alpes furent longtemps tranquilles ; mais Rome fut dé-

chirée par les guerres civiles de Marius et de Sylla. Vers le même temps, Mithridate, roi de Pont, avait formé le hardi projet d'arracher à la domination romaine les nations opprimées. Il avait été élevé chez les peuples germaniques qui habitaient de l'autre côté du Danube, et plus tard il avait donné sa fille en mariage à l'un de leurs principaux chefs. Mais son génie héroïque ne put prévaloir contre la bravoure et la persévérance des Romains. Battu dans trois guerres, il fut enfin contraint à prendre la fuite, et, selon les mœurs germaines, un d'entre eux lui donna la mort, qu'il désirait (63 avant J.-C.). En Italie s'éleva une guerre tout aussi formidable. Les esclaves, presque tous prisonniers de guerre, et en majeure partie Germains, se révoltèrent sous la conduite de Spartacus. A côté de lui, Gannicus commandait les Cimbres. Trois ans de suite ils triomphèrent des armées romaines les mieux exercées, ravagèrent toute l'Italie, et réduisirent Rome elle-même au plus grand danger. Mais l'ivresse de la victoire et l'amour du butin les rendirent imprudents; ils n'écoutèrent plus les ordres de Spartacus, et tous furent écrasés avant d'avoir pu passer les Alpes pour regagner leur patrie. L'expédition des Cimbres et des Teutons avait également causé une grande agitation dans l'intérieur de la Germanie. Sans aucun doute ils avaient émigré parce qu'ils avaient été refoulés du Nord, où

du moins il se forma derrière eux, et après leur départ, une nouvelle puissance. C'est ainsi que, peu de temps après la guerre des Cimbres, nous apparaît la grande confédération des Suèves, qui transformaient leurs limites en déserts, et dont les cent cantons envoyaient chacun tous les ans mille combattants au dehors, pour chercher le butin et les aventures. Cachés encore dans les profondeurs des forêts de la Germanie, ils jetèrent pourtant déjà la terreur sur les bords du Rhin, et leur existence arriva ainsi aux oreilles des Romains. Les Germains établis sur le Rhin avouaient eux-mêmes qu'ils étaient forcés de reculer devant les Suèves, qu'ils étaient supérieurs à tous les hommes, et ne pouvaient être comparés qu'aux dieux immortels. Leur séparation des Germains occidentaux causa de grands malheurs à la Germanie. Au lieu de secourir ces derniers, ils se déclarèrent leurs ennemis, les attaquèrent, et les jetèrent entre les mains des Romains. Resserrés entre les Suèves et les Romains, ils ne purent sauver leur liberté, tout en acquérant par leurs exploits une gloire immortelle. Les peuplades du haut Rhin se réunirent sous Arioviste, celles du bas Rhin sous Ambiorix; mais l'un et l'autre succombèrent sous la supériorité militaire des Romains commandés par le grand César.

ARIOVISTE.

Deux peuples gaulois, les Eduens et les Séquanais, séparés par la Saône, se disputaient la prééminence, au lieu de se réunir contre Rome qui depuis longtemps possédait dans leur voisinage la Provence actuelle, et n'attendait qu'une occasion pour conquérir toute la Gaule. Comme les Séquanais avaient le dessous, ils appelèrent à leur aide les Germains du haut Rhin, leurs voisins. Dans ces contrées habitaient un grand nombre de petites peuplades : les Triboques près de Strasbourg, les Némètes près de Spire, les Vangions près de Worms, les Rauraques près de Bâle, les Tulinges près de Tuttlingen, les Latobriges dans le Brisgau, les Marcomans vers le Danube, les Pédusiens, les Harudes et les Narisques entre le Mein et le Necker. Quinze mille hommes de ces cantons, réunis sous les ordres d'Arioviste, vinrent au secours des Séquanais, et défirent les Eduens dès la première bataille (72 avant J.-C.). Mais ils se trouvèrent fort bien dans la Gaule, ne voulurent plus en sortir, et engagèrent même leurs compatriotes à passer le Rhin par troupes. Arioviste ordonna aux Séquanais de lui abandonner le tiers de leurs terres; alors la terreur s'empara de tous les Gaulois, et tous réunis ils implorèrent l'appui des Romains. A cette époque le commandement de

la Provence appartenait à Jules César ; cet homme habile et ambitieux fut ravi de trouver une si belle occasion de victoires et de conquêtes. Il promit des secours, et enjoignit à Arioviste de quitter sur-le-champ la Gaule. Arioviste répondit que les Romains n'avaient pas à se mêler de ce qu'il faisait. César marcha contre lui avec une armée bien exercée ; et comme il avait beaucoup d'espions gaulois, il apprit que les femmes des Germains leur avaient prédit un malheur pour un certain jour, et qu'en conséquence ils ne se battraient pas ce jour-là, ou que du moins ils ne se battraient que mollement. Il les attaqua précisément au jour désigné, et les mit sans peine en fuite, parce qu'ils croyaient avoir les dieux contre eux. Les deux femmes d'Arioviste furent prises ; lui-même se sauva au-delà du Rhin (58 avant J.-C.).

CÉSAR SUR LES BORDS DU RHIN.

Vers ce temps, César subjugua aussi les Helvétiens. Il ne se conduisit pas mieux dans la Gaule que ne l'avait fait Arioviste. Il conquit lui-même le pays qui avait sollicité son appui contre des conquêtes étrangères. Il réduisit la Gaule tout entière sous le joug des Romains, et conserva ces provinces malgré les fréquents soulèvements des vaincus. César profita des intervalles que lui laissa la guerre des Gaules pour

étendre sa domination aux dépens des Germains, pour la porter du moins jusqu'au Rhin. Depuis longtemps déjà la rive gauche de ce fleuve était peuplée d'une multitude de tribus germaniques d'une importance inégale. Nous avons déjà nommé celles du haut Rhin. Sur la Moselle habitaient les Trévires près de Trèves ; plus loin en descendant le Rhin, les Eburons et les Tongriens près de Tongres, les Gugernes entre la Meuse et le Rhin, les Ménapiens au sud de l'embouchure du Rhin, les Bataves au nord de cette embouchure, les Caninéfates dans les îles. A ceux-ci tenaient à l'ouest les Toxandriens et les Morins, sur les côtes de la mer du Nord, aux environs de Dunkerque ; et au sud de ces derniers, les Atrébates, les Atuatiques (débris de Cimbres fugitifs), les Condruses, les Céréssiens, les Pémons, les Nerviens (peuple puissant du Hainaut), les Véromanduens dans le Vermandois, les Ambiens près d'Amiens, les Bellovaques près de Beauvais, les Suessions près de Soissons, les Vélocasses, les Calètes, etc. Bien que tous ces peuples fussent désignés sous le nom général de Belges, chacun d'eux était indépendant, et aucun lien commun ne les unissait. Ils étaient fréquemment en guerre les uns contre les autres, et ils n'avaient réuni leurs forces que pour résister aux Teutons. César résolut de les soumettre ; et comme ils combattirent isolément, il leur fut impossible, malgré toute

leur bravoure, de résister à un adversaire si redoutable (57 avant J.-C.). Ils furent tous vaincus les uns après les autres, et, s'étant révoltés l'année suivante, ils essuyèrent une nouvelle défaite. Peu après, deux peuplades chassées par les Suèves, les Usipètes et les Tenchtères, vinrent chercher des terres sur la rive gauche du Rhin (55 avant J.-C.). Mais César ne voulut point souffrir dans la Gaule tant de Germains en état de porter les armes : il résolut de donner un exemple terrible à ceux qui dans la suite oseraient encore passer le Rhin. Il fit traîtreusement retenir prisonniers les chefs des réfugiés qui étaient venus dans son camp pour négocier, et se jeta sur ce peuple abandonné à lui-même. Il le poussa dans l'angle que forme la Meuse en se jetant dans le Rhin, et ne cessa le combat que lorsque la plupart des Germains eurent été égorgés, noyés ou faits prisonniers. Beaucoup pourtant parvinrent à se sauver et retournèrent dans leur ancienne patrie. Bientôt après, César jeta un pont sur le Rhin près d'Andernach, et entra dans le pays des Sicambres, parce que ceux-ci ne voulaient pas lui livrer les Tenchtères et les Usipètes fugitifs. Mais il trouva tout le pays dévasté et désert; car les Sicambres avaient envoyé dans l'intérieur leurs femmes, leurs enfants, ce qu'ils avaient de précieux, et attendaient l'ennemi dans la Wettéravie. Aussitôt la grande confédération des Suèves prit les armes, et César, n'o-

sant pénétrer dans les profondes forêts de la Germanie, revint dans la Gaule au bout de dix-huit jours, sans avoir vu l'ennemi.

AMBIORIX.

Dans l'hiver de l'an 55, il se forma une grande conjuration parmi les Belges soumis. Ils voulaient égorger le même jour tous les Romains, pour reconquérir leur liberté. A la tête du complot étaient le vieil Inducioma de Trèves, l'Eburon Ambiorix, et Cativolcus. Les Romains avaient dans les cantons belges quatre quartiers d'hiver fortifiés; on devait les surprendre le même jour. On ne réussit cependant que dans le premier quartier; les vigilants Romains se maintinrent dans les autres, et Inducioma perdit la vie dans l'attaque. Au printemps (54 avant J.-C.), César accourut lui-même avec un grand nombre de Gaulois auxiliaires. Un peuple germanique même, les Ubiens, qui habitaient sur la rive droite du Rhin (dans le pays de Berg) et qui avaient beaucoup à souffrir des Suèves, se déclarèrent pour lui, et furent, à partir de cette époque, les plus fidèles alliés des Romains et les plus cruels ennemis de leurs propres compatriotes. Parmi les Trévires aussi, beaucoup de jeunes gens des familles riches voulurent, par César, asservir leur peuple, pour en devenir ensuite les chefs sous le nom de gouverneurs ro-

mains. Ils se rangèrent autour de lui, et l'on vit même parmi eux le neveu d'Induciomar. Lorsque les Belges virent avancer l'armée romaine, commandée par un général accoutumé à la victoire, la crainte s'empara d'un grand nombre d'entre eux qui se détachèrent de la ligue et restèrent neutres. César s'en réjouit, et comme il était assez pénétrant pour voir que les Germains de la rive droite du Rhin étaient beaucoup plus dangereux pour lui que les Belges, il passa d'abord le Rhin, contre toute attente, pour empêcher ces Germains de s'unir aux Belges. Mais ce second passage ne lui réussit pas mieux que le premier. Cette fois encore il ne trouva que des forêts abandonnées, et revint en toute hâte pour en finir avec Ambiorix. Celui-ci était dans la forêt des Ardennes, et ne pensait pas que César reviendrait si vite. Les Romains le surprirent dans sa maison; mais il leur échappa. Tous les Belges, le croyant mort, désespérèrent de la résistance et se dispersèrent. Son ami Cativolcus ne voulut pas lui survivre et se perça de son épée. César livra le pays aux flammes et au pillage: les Romains y commirent d'affreux massacres. Les Sicambres passèrent le Rhin, afin de piller aussi dans cette confusion générale; et comme les Romains avaient déjà tout enlevé, ils se jetèrent sur eux, leur enlevèrent une bonne partie du butin, qu'ils emportèrent dans leurs forêts. Mais Ambiorix fit bientôt voir

qu'il vivait encore; il réunit autour de lui, dans la forêt des Ardennes, une bande d'hommes fidèles et déterminés, et fit aux Romains une guerre de partisans qui leur fut désastreuse. L'année suivante (53 avant J.-C.), la cause des Belges sembla prendre encore une fois une tournure favorable, car tous les Gaulois se révoltèrent contre les Romains; mais César sortit vainqueur de cette grande lutte. La Gaule tout entière fut incorporée à l'empire romain, et les Belges furent contraints de payer des impôts à la république et de lui fournir des soldats.

BOIREBISTAS.

Ce qui fut très-favorable aux Romains, c'est que les peuples belliqueux qui demeuraient au nord du mont Hémus se faisaient entre eux une guerre opiniâtre. Tandis que l'aigle romaine planait déjà sur les Alpes, sur l'Illyrie et sur la Grèce, les Gètes, les Bastarnes, les Daces, avaient entre eux des différends dont les motifs sont inconnus. Les Daces furent vaincus par les Bastarnes. Enfin le belliqueux roi Boirebistas réunit presque toutes les tribus gétiques, franchit l'Hémus, et dévasta la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie. Mais ensuite, au lieu de tourner ses armes contre Rome, il les dirigea contre les débris des Boïens et des Taurisques, établis dans l'Autriche et la Hongrie actuelles. Après une

sanglante bataille, leur roi Critasiros fut défait par Boirebistas, et le pays fut ravagé en tous sens. Les montaguards de l'Illyrie et de la Dalmatie profitèrent des dissensions qui éclatèrent entre les généraux romains, César et Pompée, Antoine et Octave, pour se révolter; mais ils furent domptés après des guerres effroyables. Longtemps Teutimus combattit dans les montagnes à la tête des Dalmates. Les Taurisques se maintinrent beaucoup plus longtemps encore dans le Tyrol actuel. Ils gardaient les défilés, et tuaient tous les Romains qui cherchaient de ce côté le passage le plus court pour entrer dans l'Helvétie déjà soumise. Après des luttes meurtrières, les Romains s'avancèrent enfin du lac de Constance dans les montagnes, et poursuivirent les débris de ce peuple, suivant un plan systématique d'extermination. Tous les hommes combattirent jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et les femmes, dans la fureur de cette lutte meurtrière, jetèrent leurs propres enfants au visage des Romains. Ce fut Tibère qui anéantit les anciens habitants du Tyrol. Dans le temps où Rome, gouvernée par Auguste, avait cessé d'être république, vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, tous les pays situés au sud du Danube et à l'ouest du Rhin tombèrent aussi sous la domination romaine. Les petits peuples germaniques de race franque, habitant les bords du Rhin, entrèrent au service militaire de

Rome, séduits par la gloire, les honneurs et les aventures lointaines. Les peuples des Alpes aimèrent mieux périr d'une mort honorable. D'autres attendirent dans une soumission apparente une occasion favorable pour se révolter. Mais les Romains savaient empêcher ceux qu'ils avaient une fois domptés de relever la tête. César commença de suite par favoriser les Germains qui entrèrent dans ses armées; il leur assigna le premier rang, et remporta avec eux ses plus brillantes victoires sur Pompée. Désormais on trouvera toujours des Germains au service de Rome. Les fils des plus nobles d'entre eux furent envoyés à Rome comme otages; on les y éleva et on les entoura de séductions de toute espèce. C'est ainsi qu'on ôta toute énergie et toute force aux peuples germains des frontières, quand ils furent soumis; et, pour les enchaîner plus fortement encore, on fonda au milieu d'eux des colonies romaines, on y éleva des villes et des forteresses; on y introduisit le culte de Rome, ses marchés, son droit et son luxe; de sorte qu'en très-peu de temps tous les pays dont les populations n'avaient été considérées dans le principe que comme tributaires, et en partie même comme alliées, furent complétement transformées en provinces romaines, et leur langue, leurs mœurs, leurs constitutions, furent entièrement changées.

DRUSUS.

Auguste, le premier empereur de Rome, ne se contenta pas de la rive gauche du Rhin : il voulut aussi conquérir les forêts intérieures de la Germanie, et surpasser César, qui, après avoir jeté un pont sur le Rhin, avait presque aussitôt rétrogradé. Il donna donc à Drusus, son beau-fils, une puissante armée, et lui ordonna de conquérir la Germanie. Beaucoup de petits peuples habitaient entre le bas Rhin et le Mein. Au nord du Mein, au pied du mont Taunus, étaient les Mattiaques; plus loin, au nord, en descendant la rive droite du fleuve, les Tenchtères, les Usipètes, les Chattuariens, les Chamaves; derrière eux, vers l'intérieur de la Germanie, les Cattes (Hessois), les Sicambres dans le Suderland (Sauerland), entre la Lahn, la Lippe, le Wéser et le Rhin : on prétendait qu'ils descendaient des dieux mêmes. Les Bructères habitaient le pays de Munster, les Marses celui d'Osnabruck, les Foses celui de Hildesheim. On trouvait les Tulgibins dans le Duhlawald, les Ampsibariens sur les bords de l'Ems, les Angrivariens dans l'Enger, les Chasuariens dans l'ancien Hasegau, les Tubantes dans l'ancien Twentegau, les Chérusques dans le Hartzgau. Le nom de ces derniers, au temps de la lutte avec les Romains, embrassait une confé-

dération de plusieurs cantons : ils confinaient à l'est, vers la Saale, avec les Hermundures; vers l'Elbe, avec les Lombards, les Angles, les Varins, etc. Sur les côtes de la mer du Nord, au-delà des Belges, vivaient les Frisons; dans le pays des Dithmarses, les Chauces ; dans le Holstein, les Cimbres. Tels sont les peuples qui entrèrent alors en guerre avec les Romains. Drusus se jeta (l'an 12 avant J.-C.) dans les cantons des Usipètes, des Tenchtères, des Mattiaques et des Sicambres, et y mit tout à feu et à sang. Les Cattes, nation puissante qui venait de se détacher de la ligue suévique, refusèrent leur appui à ces quatre peuplades. Mais les Bructères et les Chauces, non moins forts, se liguèrent avec ces tribus, et firent de grands armements. Alors Drusus se retira de ces cantons, s'embarqua, et descendit le Rhin jusqu'au pays des Frisons. Ceux-ci consentirent volontiers à tomber avec lui sur les Chauces, leurs voisins, dont ils étaient ennemis. Ils parvinrent même à sauver la flotte romaine qui, à la marée basse, se trouva engagée dans les sables. Des brouillards d'automne et des pluies abondantes forcèrent bientôt Drusus à quitter aussi ces contrées. Il ne tira d'autre avantage de ces deux expéditions que la construction d'une forteresse romaine sur le mont Taunus et d'un autre fort à l'embouchure de l'Ems. L'année suivante (11 avant J.-C.), les six peuples que nous avons

nommés se jetèrent en ennemis dans le pays des Cattes pour les punir de les avoir abandonnés. Drusus profita de cette circonstance, et fit une nouvelle et désastreuse expédition dans les cantons laissés à découvert, jusque sur le Wéser. Là il rencontra les Chérusques, le peuple le plus brave de la basse Germanie, qui, en outre, étaient défendus par des forêts impénétrables. Il revint sur ses pas. Mais les habitants de ces cantons, qui revenaient victorieux des Cattes, l'attendaient déjà. Sur les rives de la Lippe ils lui livrèrent une grande bataille, et ce ne fut qu'à force d'adresse et de bravoure qu'il parvint à rester maître du terrain. Il construisit sur la Lippe une citadelle très-fortifiée, et l'appela Aliso (Liesborn, à l'endroit où la Liese et la Gleene se réunissent à la Lippe). De là il fit exécuter de grands travaux de terrassement à travers ce pays marécageux jusqu'au Rhin, afin de s'assurer une route militaire jusque dans l'intérieur de la Germanie. Puis il repassa le Rhin, et bâtit le long de ce fleuve environ cinquante citadelles ou villes fortes. L'année suivante (10 avant J.-C.), il entra dans le pays des Cattes, où il réussit aussi à construire quelques routes et quelques ponts dont il comptait tirer parti dans ses incursions à venir. L'an 9 avant J.-C., il traversa encore le pays des Cattes qu'il ravagea en tout sens jusqu'aux frontières des Suèves. Mais comme il craignait d'offenser

la puissante confédération suévique, il conduisit sa formidable armée vers le nord, et arriva cette fois à travers même les forêts des Chérusques jusqu'à l'Elbe. Mais en face de lui, sur l'autre côté du fleuve, une magicienne d'une taille gigantesque lui adressa ces paroles menaçantes : « Jusqu'où veux-tu aller, insatiable Drusus? Tu voudrais visiter toutes nos contrées, mais le destin s'y oppose. Fuis loin d'ici. » Et Drusus, effrayé du malheur qui lui était prédit, rétrograda : mais, avant même d'arriver à Aliso, il tomba de cheval et mourut. Tibère son frère (8 ans avant J.-C.) se jeta dans les cantons des Usipètes et des Tenchtères, les écrasa par la supériorité du nombre, et menaça de tuer tous les habitants s'ils ne décidaient pas les Sicambres à se rendre également. Ces derniers envoyèrent leurs chefs pour négocier. Mais le perfide Tibère les fit charger de fers, surprit à l'improviste leur peuple, et le força à se soumettre. Les chefs se voyant captifs se donnèrent tous la mort, selon l'usage des Germains. Après cet acte de violence, Tibère affecta des airs tout pacifiques, et espéra s'attacher plus encore ces nations par sa ruse et son hypocrisie. Il attira auprès de lui les Germains les plus considérés des cantons environnants, leur donna des places d'honneur dans l'armée romaine, les combla de présents, et les excita à s'imposer comme maîtres suprêmes à leurs cantons et à soumettre le peu-

ple à l'esclavage. Un petit nombre seulement s'attacha à lui. Aussi un autre général, Domitius, dut-il recourir de nouveau à une guerre ouverte. Il s'avança jusqu'au-delà de l'Elbe; tantôt il fit redouter le nom romain aux Germains par son audace, tantôt il le leur fit aimer par ses présents et son affabilité (6 ans avant J.-C). Peu de temps après (3 ans après J.-C.), les Belges, qui habitaient sur les côtes de la mer, se révoltèrent; mais ils furent soumis de nouveau. L'année suivante, Tibère arma une flotte considérable, et entra par la mer du Nord dans l'Elbe. Sur les bords de ce fleuve, il soutint contre les Lombards, les Senones et les Hermundures, un rude combat, dont il sortit vainqueur (4 ans après J.-C.). Ensuite Sentius fut envoyé comme lieutenant dans les provinces du Rhin, et il se montra si affectueux et si bienveillant à l'égard des Germains, qu'ils entrèrent volontiers en rapport avec lui, et qu'ils apprirent des arts romains ce qui leur en parut utile.

VARUS EN GERMANIE.

Sentius eut pour successeur Varus, affidé de l'empereur Auguste, homme exercé et habile dans l'administration des provinces soumises. Varus eut pour mission de brider les Germains, de les habituer aux mœurs romaines, et il ne douta point qu'ils ne reçussent avec joie et re-

connaissance la culture qu'il leur apportait. Il oubliait que rien ne peut remplacer la liberté. Il transporta donc son quartier général de la rive gauche sur la rive droite du Rhin ; et comme il vivait en paix avec les Germains, leur apportait toute sorte de présents et des marchandises étrangères précieuses, ouvrait des marchés, et admettait dans l'armée romaine leurs fils, cela fit qu'ils le chérirent comme un hôte. Mais il devint bientôt plus hardi ; il transporta son quartier général jusque sur les bords du Wéser, dans le pays des Chérusques, et, favorisé par Ségeste, chef perfide de ce peuple, il commença à faire sentir son pouvoir, à introduire par violence le droit romain, à faire battre de verges et frapper de la hache les Germains. Le peuple s'indigna de s'être laissé tromper avec tant de simplicité, et songea aux moyens de se délivrer de cet insolent étranger. Il n'osa pourtant pas se mettre de suite à l'œuvre, parce que Varus avait dans un camp fortifié, imprenable pour eux, plus de trente mille hommes parfaitement armés et éprouvés. Mais, parmi le peuple des Chérusques, il se trouva un jeune homme qui avait déjà servi quelque temps dans l'armée romaine, y avait appris l'art de la guerre, et était même arrivé à la dignité de chevalier romain. Il s'appelait Arminius. Jeune héros d'une force remarquable, d'une belle figure, de noble naissance, de mœurs irréprochables,

d'une prudence rare chez ses compatriotes, d'une éloquence brûlante, d'un enthousiasme ardent pour la liberté, il gagna aisément le cœur de tous ceux qui aimaient l'indépendance nationale, et devint l'auteur d'une grande conjuration formée contre les Romains dans tous les cantons de la basse Germanie. Réunis de nuit dans une forêt, les conspirateurs jurèrent la ruine de tous les Romains qui se trouvaient en Germanie. Arminius était leur chef et leur âme, et sa conduite est d'autant plus belle que ses parents et même son frère étaient amis des Romains, et très-favorisés de ces étrangers. Cependant, de quelque secret que l'on enveloppât cette grande conjuration, Ségeste en eut connaissance; et comme cet homme ambitieux n'avait rien plus en horreur que la liberté du petit peuple, comme de plus il était l'ennemi personnel d'Arminius qui lui avait enlevé sa belle et noble fille, Thusnelda, il trahit aussitôt ses compatriotes. Mais Varus était frappé d'aveuglement : il ne fit que rire des révélations de Ségeste, et crut les Germains trop simples et lui-même trop puissant pour avoir quelque danger à redouter.

BATAILLE DE LA FORÊT DE TEUTOBOURG.

L'an 9 après la naissance de J.-C., au temps d'automne pendant lequel arrivent ces fortes et

longues pluies si ordinaires dans la Germanie septentrionale, Arminius marcha à l'exécution du plan qu'il préparait depuis longtemps. Il excita à la révolte une peuplade éloignée, contre laquelle Varus se mit en route avec ses troupes, emmenant femmes, enfants, et un bagage considérable. Arminius l'accompagna, et eut beaucoup de peine à éviter les soupçons. Il attira Varus dans les gorges des montagnes (entre le Wéser et les villes de Herford et de Salzufeln) ; et à peine les colonnes romaines se furent-elles engagées dans la forêt, qu'Arminius s'éloigna sous un prétexte futile, et donna le signal de l'attaque générale. En un instant tous les Romains qui se trouvaient parmi les Germains furent égorgés, et de tous côtés ceux-ci, avides de vengeance, s'élancèrent du sein de la forêt. Le ciel même semblait conspirer avec eux la perte des Romains. Un orage éclata, une pluie sans fin tomba, et les eaux des montagnes se grossirent en torrents. L'armée romaine, en longues files sans ordre, chargée d'un lourd bagage et fatiguée de la route, se traînait avec peine à travers ces étroites vallées. Tout-à-coup, au milieu des mugissements de la forêt et du bruit des eaux, retentit le formidable chant de guerre des Germains. Les Romains s'arrêtèrent épouvantés. En un instant et de tous côtés, ils furent criblés d'une grêle de pierres, de flèches, de javelots. Puis les Germains accoururent des

hauteurs pour combattre corps à corps. L'horreur et le désespoir s'emparèrent des Romains; ils réussirent pourtant à se réunir par masses et à opposer de la résistance. Le combat dura toute la journée entre les fuyards et ceux qui les poursuivaient. Dans la nuit, les Romains parvinrent à trouver un terrain nu et à y faire un camp fortifié. Absolument dépourvus de vivres, et entourés d'ennemis, ils ne pouvaient tenir longtemps. Ils se remirent en route au point du jour, après avoir brûlé leurs équipages pour pouvoir fuir plus promptement. Ils traversèrent une plaine dépouillée d'arbres, mais ils y éprouvèrent également des pertes, et arrivèrent de nouveau sur des montagnes couvertes de forêts (près de Detmold). Là s'ouvrit devant eux une vallée impraticable où les attendaient encore une fois de fortes troupes de Germains. Ceux-ci achevèrent la défaite des Romains dans la forêt de Teutobourg. Leurs débris atteignirent, il est vrai, de nouveau pendant la nuit un terrain découvert où ils dressèrent un camp, mais il était peu étendu et fait en grande hâte. Le matin du troisième jour, comme ils n'étaient plus loin d'Aliso, d'autres bandes s'opposèrent à leur marche, et ils se virent complétement cernés. Là se termina le combat. Varus se perça de son épée. Bien peu de Romains parvinrent à se sauver à Aliso, d'où plus tard ils partirent secrètement, sous la conduite de Lucius Cæditius, pour

revenir sur les bords du Rhin. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Arminius célébra de grands sacrifices en l'honneur des dieux, et leur consacra tous les morts et tout le butin; de sorte que les Romains restèrent étendus sans sépulture sur le champ de bataille. Les officiers qui se trouvaient parmi les captifs furent égorgés sur l'autel des sacrifices. Les habitants tirèrent une cruelle vengeance des juges et des avocats qui se trouvèrent entre leurs mains. L'un d'eux, perçant avec le fer la langue à l'un de ces hommes, s'écria: « Siffle maintenant, vipère! » Ceux qui survécurent furent réduits en esclavage. Lorsque les Romains restés sur les bords du Rhin apprirent cette défaite, ils se fortifièrent en toute hâte, car ils ne doutaient point que les Germains ne poursuivissent aussitôt leur victoire, et ne franchissent en masse le Rhin. On s'empressa d'envoyer demander des secours à Rome. L'empereur Auguste, dans son désespoir, se frappa la tête contre les murs de son palais, et s'écria: « Varus, Varus, rends-moi mes légions! » La terreur excitée jadis par le nom germain se réveilla. On se rappela les Cimbres et les Teutons; on se rappela la guerre des esclaves. La garde germanique de l'empereur et tous ceux qui étaient au service de Rome furent aussitôt envoyés dans des pays lointains. Une immense armée fut levée pour être dirigée sur la Gaule; et la terreur inspirée par les Ger-

mains était telle, qu'on refusait de servir contre eux, et qu'Auguste fut obligé de punir de mort cette pusillanimité. Mais ils rendirent toutes ces mesures inutiles, car ils restèrent paisibles dans leur pays, et se contentèrent seulement de détruire toutes les forteresses et les routes militaires des Romains, et de reporter sur le Rhin la limite entre la Germanie libre et l'empire de Rome.

GERMANICUS SUR LES BORDS DU RHIN.

On resta quelque temps en paix. L'an 14, Tibère devint empereur, et le fils de Drusus, surnommé plus tard Germanicus à cause de ses victoires sur les Germains, fut envoyé sur les bords du Rhin pour venger la honte de la défaite de Varus, et recommencer la conquête de la Germanie. Cette même année, il surprit les Marses tandis qu'ils célébraient une fête religieuse, et, pendant la nuit, il les trouva tous endormis ou ivres. Il en massacra un grand nombre; mais bientôt les peuples des cantons voisins vinrent au secours de leurs alliés et repoussèrent l'ennemi. L'année suivante, Germanicus passa de nouveau le Rhin pour marcher contre les Cattes. Sigismond, fils de Ségeste, vint implorer son appui, parce que son père, qui était parvenu à reprendre Thusnelda, était assiégé et serré de près par Arminius. Le Ro-

main accourut dans le pays des Chérusques, dégagea Ségeste, et fit prisonnière la jeune femme d'Arminius. Elle était enceinte, et partit pour un éternel exil : pourtant elle supporta son sort avec constance et ne versa pas de larmes. Son propre père, Ségeste, se trouva parmi les spectateurs, lorsqu'à Rome elle suivit le char triomphal de Germanicus; il se fit payer son incroyable trahison par la cession de terres dans la Gaule, car sa vie n'était plus en sûreté parmi ses compatriotes. A cette horrible nouvelle, Arminius parcourut la Germanie et excita tout le monde à la vengeance. Ce honteux enlèvement d'une femme souleva tous les Germains; Inguiomar lui-même, l'ancien ami des Romains, se déclara pour Arminius, qui se retrouva bientôt à la tête d'une armée formidable. Mais Germanicus ne fit pas de moindres préparatifs. Il vint avec une flotte considérable par la mer du Nord dans l'Ems; une armée romaine dut longer les côtes, et une autre, commandée par Cæcinna, reçut l'ordre de s'avancer par les cantons des Marses. Arminius fit retirer les Germains au loin avec ce qu'ils possédaient. Tout ce qu'ils ne purent emporter fut ravagé par les Romains, et Germanicus arriva sans obstacle jusqu'au Winfeld. Là il fit, en versant des larmes, ensevelir les ossements des légions de Varus. Les Germains l'attendaient dans les montagnes (l'an 16). Arminius, par une ma-

nœuvre habile, cerna les Romains. Germanicus toutefois résista avec tant d'énergie et sut si bien maintenir l'ordre parmi ses troupes, que, quoique battu, il ne fut pas du moins anéanti. Il parvint à rejoindre ses navires, et une fuite précipitée le sauva. En chemin, une partie de son armée, qui longeait les côtes de Frise, fut submergée par la marée, et peu s'en fallut qu'elle ne fût détruite. La position de Cæcinna fut encore plus critique. Il réussit cependant à revenir sur le Rhin à travers mille dangers. Pendant tout l'hiver les Germains assiégèrent Aliso, sans pouvoir prendre cette forteresse. L'an 17, Germanicus embarqua toute son armée sur mille vaisseaux, remonta encore une fois l'Ems, et se dirigea ensuite par terre vers le Wéser. Les Germains se tenaient sur l'autre rive de ce fleuve. Une circonstance assez indifférente en elle-même amena une bataille. Elle fut vivement disputée; enfin les Germains la perdirent, et Germanicus fit élever un magnifique monument pour conserver le souvenir de sa victoire. Il n'osa pas néanmoins continuer son expédition, parce qu'il avait essuyé trop de pertes. Dans sa retraite sur l'Ems, les Germains lui livrèrent une autre bataille, qui dura toute une journée et fut sans résultat. Germanicus se hâta de se rembarquer; et, en chemin, sa flotte fut battue, sur la mer du Nord, d'une si violente tempête, que la plupart des vaisseaux furent

perdus. Bientôt après il retourna à Rome. La Germanie resta libre jusqu'au Rhin; seulement on ne put arracher aux Romains la forteresse construite sur le mont Taunus.

MAROBOD.

Pendant que ces grandes choses s'accomplissaient dans le nord de la Germanie, le midi n'était pas tranquille. Dans la vallée du bas Danube, des dissensions continuelles permirent aux Romains de battre l'une après l'autre les différentes peuplades qui appartenaient aux Peucènes. Ainsi les Bastarnes furent vaincus par Crassus, et les Gètes et les Daces par Tibère et par Pison. Ces défaites furent cause que les Gètes assassinèrent leur roi, que du reste ils détestaient. Mais comme après ce meurtre ils se divisèrent et ne choisirent pas un nouveau chef suprême, ils restèrent exposés sans défense aux coups des Romains. Vers ce temps, à l'époque où Auguste régnait encore sur Rome, la ligue des Suèves se dissolvit aussi dans l'intérieur de la Germanie; les Cattes s'en étaient détachés les premiers. Arminius, il est vrai, avait réuni pour un moment en une confédération militaire contre les Romains les peuples de la Germanie septentrionale qui formèrent plus tard les ligues des Francs et des Saxons, et il gardait le Rhin avec dévoûment : mais le

royaume des Gètes s'étant dissous aussi bien que la ligue suévique, le Danube ne paraissait plus tenable. Heureusement Marobod, qui dans sa jeunesse avait vécu parmi les Romains, réunit les débris des Suèves de la Germanie supérieure, des Boïens, et tous les petits peuples germains de la frontière du sud, et il les éloigna du voisinage des Romains pour les établir dans la Bohême, beau pays, fertile, partout entouré de montagnes, et protégé en conséquence par des limites naturelles. Là il admit aussi des Gètes venus de l'est; il soumit les Suèves, ses voisins, établis sur le Mein et sur la Saale, et qui ne voulaient se déclarer ni pour lui ni pour Arminius. Son peuple, mélange d'une foule de races suéviques et gothiques, reçut le nom de Marcomans (hommes des frontières), et il régna sur eux comme chef militaire, avec un pouvoir sans bornes. Il tenait constamment sur pied une armée de 70,000 fantassins et 4,000 chevaux, sans compter le reste du peuple armé. Il se fit construire un château fortifié au centre de la Bohême. Cette puissance nouvelle et déjà florissante effraya les Romains, et Tibère marcha avec une grande armée contre Marobod, l'an 4 après J.-C. Mais, en chemin, il apprit la révolte des Pannoniens, et il dut faire promptement la paix avec les Marcomans pour combattre ces nouveaux ennemis. Marobod laissa les Pannoniens dans l'embarras, car il n'avait

pas en vue la liberté des peuples, mais seulement le soin de sa propre domination. Ces malheureux furent vaincus et cruellement punis. Marobod resta également tranquille spectateur de la lutte héroïque d'Arminius. Il fit voir chaque jour davantage le projet qu'il avait conçu de rester l'allié des Romains, pour devenir, avec leur appui, le seul dominateur de la Germanie. Arminius lui avait envoyé, comme avis symbolique, la tête de Varus; mais Marobod la renvoya avec des marques de compassion à l'empereur Auguste. Les habitants de la basse Germanie furent aigris au dernier point par la coupable indifférence d'un personnage aussi puissant; le nom de Marobod était également devenu odieux dans d'autres parties de la Germanie, parce qu'il voulait établir son pouvoir absolu non-seulement sur les Marcomans, mais aussi sur les peuples voisins. Il chercha à soumettre les Senones et les Lombards, qui appelèrent à leur secours les cantons de la basse Germanie, et il se forma contre Marobod une grande confédération, à la tête de laquelle parut Arminius. Dans une grande bataille, ce chef remporta la victoire. Marobod fut réduit à s'enfuir en Bohême, et sollicita l'appui de Tibère. Mais son propre peuple ne voulut pas le supporter plus longtemps, et se donna pour roi le Goth Catualda. Alors il s'enfuit au-delà du Danube, et vécut encore dix-huit ans, grâce à la pitié des Romains.

MORT D'ARMINIUS.

Arminius avait sauvé sa patrie de la domination étrangère et de l'esclavage intérieur. Pendant dix ans il avait été le général en chef de son peuple ; sa gloire s'était répandue dans toute la Germanie. Ses envieux l'accusèrent d'aspirer au pouvoir absolu. Ses propres parents conspirèrent contre lui, et le firent périr par trahison. Dès lors toute unité manqua aux entreprises des Germains du Nord : toutefois les Romains ne profitèrent pas des circonstances. L'année même de la mort d'Arminius (21 après J.-C.), les Trévires se révoltèrent en vain, sous la conduite de Florus. Sept ans après (28 après J.-C.), les Frisons se soulevèrent aussi : la confiance qu'ils avaient montrée aux Romains avait été cruellement trompée ; on les avait traités en vaincus et non en alliés, et on leur avait imposé un tribut en peaux de bœufs, qu'ils payèrent quelque temps. Mais lorsqu'Olennius fut devenu lieutenant dans leur pays, il ne se contenta pas de peaux ordinaires, il ne voulut recevoir que des peaux de taureaux, et mit une forte garnison dans la contrée, pour opérer le paiement de l'impôt. Réduits au désespoir, les Frisons prirent les armes, et massacrèrent les Romains qui se trouvaient chez eux. Ils restèrent libres. Les Caninéfates essayèrent sans succès de suivre leur exemple. Les Chérusques

se désorganisèrent. Les perfides parents d'Arminius cherchèrent à introduire dans leur patrie les usages romains, et à parvenir eux-mêmes au pouvoir suprême. L'an 47, Italicus, fils de Flavius et neveu d'Arminius, fut élu roi. Il finit par se rendre tellement odieux à son peuple, que celui-ci le déposa. Il reprit le pouvoir avec l'appui des Lombards; mais, à partir de cette époque, les Chérusques perdirent entièrement leur ancienne puissance et leur gloire. Les Cattes au contraire s'élevèrent. Ils passèrent à plusieurs reprises le Rhin; enfin, surpris par les Romains au milieu des plaisirs et de l'ivresse, ils furent massacrés. La même année (50 après J.-C.), Agrippine, fille de Germanicus, amena sur les bords du Rhin une nombreuse colonie romaine, qui fonda Cologne (*Colonia Agrippina*). Sur la rive droite du Rhin, entre les limites romaine et germaine, se trouvait un étroit espace de terre dépeuplé depuis fort longtemps, soit par des émigrations, soit par la guerre. Les Germains voyaient chaque jour s'accroître leur population, à tel point que leur pays ne suffisait plus à leur subsistance. Cet excès de population se fit aussi sentir dans la Frise, et les Frisons voulurent prendre possession de ces terres inoccupées. Ils envoyèrent à Rome deux de leurs chefs, Veritus et Malorix, pour négocier cette affaire. On les y reçut avec amitié; on leur fit admirer toutes les magni-

ficences de la capitale du monde : mais rien ne put leur ôter leur fierté. Comme à l'amphithéâtre on ne leur donna pas de prime abord les premières places, ils les prirent eux-mêmes, en disant *que le peuple germain était le plus brave et le plus fidèle que le soleil éclairât, et qu'aucun autre ne devait avoir le pas sur lui.* On ne leur accorda pas ce qu'ils étaient venus demander. Les Ampsibariens furent plus malheureux encore. Ce petit peuple fut contraint de céder aux Cattes, qui chaque jour étendaient davantage leur puissance. Il vint sur les bords du Rhin, et demanda des terres aux Romains. Mais ceux-ci le repoussèrent avec orgueil ; et Boiocel, son chef, qui jadis avait servi dans les armées de l'empire, reçut l'offre d'un riche territoire pour lui seul. Il aima mieux rester fidèle à ses compatriotes, et s'écria : « Il nous manque un terrain pour y vivre, il ne nous en manque pas pour y mourir. » Il ramena son peuple en Germanie : mais ils furent repoussés partout ; enfin, ils moururent de faim et de misère, ou se mêlèrent à d'autres nations. Bientôt après, une grande guerre éclata entre les Cattes et les Hermundures. Ils se disputèrent les sources salées de la Saale, dont la possession était importante dès cette époque. Les Hermundures, victorieux, sacrifièrent aux dieux tous les prisonniers. L'an 58, les bords du Rhin eurent à souffrir d'un grand embrasement souterrain. Après la mort

de Néron, qui du reste s'occupa fort peu de la Germanie, plusieurs généraux se disputèrent l'empire. Vitellius, qui commandait à Cologne, fut le premier qui se servit des Germains pour conquérir le diadème. Il les aimait beaucoup, et les recevait dans son armée avec leur costume national. Sous Vespasien et sous Titus, on trouve également un grand nombre de Germains dans les armées romaines.

CIVILIS ET VELLÉDA.

Parmi les Bataves vivait un jeune homme que les Romains ne nous font connaître que sous le nom romain de Civilis. Il avait longtemps servi dans les armées impériales, et même il avait perdu un œil dans une bataille. Son esprit indépendant le rendit suspect aux Romains, ainsi que son frère. Tous deux furent jetés dans les fers; son frère fut envoyé au supplice; Civilis fut relâché plus tard. Il jura une haine éternelle aux Romains, et fit vœu, selon les mœurs germaines, de ne couper ni ses cheveux ni sa barbe avant d'avoir assouvi sa vengeance. Il voyait que son peuple ne supportait qu'à regret le honteux esclavage auquel Rome l'avait soumis, et que, pour secouer le joug, il suffisait de réunir ses forces. Dans un banquet qui eut lieu de nuit dans les profondeurs d'une forêt sacrée, il excita ses compatriotes à un soulève-

ment par un discours plein d'enthousiasme. Ses paroles firent de l'impression : les Bataves levèrent l'étendard de la révolte, et égorgèrent tous les Romains qui se trouvaient dans leurs cantons. Les Caninéfates suivirent aussitôt cet exemple, et les Frisons les appuyèrent. Les troupes romaines furent battues partout; tous les peuples belges et les Trévires eux-mêmes se joignirent successivement aux vainqueurs. Les Germains qui servaient dans les armées de l'empire, passèrent par bandes du côté des défenseurs de la liberté germanique. Les terres des Ubiens furent horriblement ravagées : la ville de Cologne fut seule épargnée (l'an 69). Civilis passa tout l'hiver, mais sans succès, au siége de la forteresse de Vetera (Xanten); cependant il réussit à former de grandes alliances. Beaucoup de cantons germaniques étaient disposés à faire cause commune avec lui; et Velléda, jeune prophétesse, qui vivait dans une tour isolée au milieu des forêts des Bructères, et qui était respectée de la Germanie tout entière, prédit la victoire des Germains et la ruine de leurs ennemis. On lui envoya, comme présent d'honneur, la partie la plus précieuse du butin fait sur les étrangers. Elle était l'âme de la guerre. Les Gaulois se révoltèrent aussi, et joignirent leurs armées à celles des Germains. Mais ce fut là pour les Belges un grand malheur, car ils se laissèrent persuader par

leurs alliés de fonder un grand empire gaulois. Cette tentative déplut aux Germains, et leur zèle se refroidit. On ne pouvait compter sur la persévérance des Gaulois. Dans le principe tout alla bien : les étendards de la liberté flottèrent jusque sur les Alpes; des armées romaines furent battues dans l'Helvétie. Mais, l'année suivante, les choses changèrent d'aspect. Vespasien vainquit Vitellius, et la guerre cessa dans l'empire romain (l'an 70). Le nouvel empereur envoya dans la Gaule Céréalis avec une puissante armée. Arrivé à Trèves, ce général remporta sans peine une victoire sur les Gaulois. La seule terreur de son nom et de sa puissance fit plus d'effet encore. Tous les Gaulois se détachèrent de Civilis. Les habitants de Cologne eux-mêmes jouèrent le rôle de traîtres, égorgèrent tous les Germains qui se trouvaient dans leur ville, et offrirent à Céréalis de lui livrer la femme et l'enfant de Civilis, que celui-ci leur avait confiés. Les Belges toutefois ne renoncèrent pas si vite à leur entreprise, et, dans une première bataille, ils triomphèrent de Céréalis. Dans la seconde, un si grand nombre de traîtres passa du côté des Romains, que Civilis dut songer à la retraite. Il se jeta dans les îles bataves, qu'il fit presque entièrement inonder au moyen de canaux artificiels, de sorte que nulle part les Romains ne trouvèrent accès. Il s'y maintint longtemps encore. Mais comme

ses compatriotes durent renoncer à l'espoir d'une victoire complète, et que Céréalis lui-même lui offrit une honorable réconciliation, il conclut enfin la paix. On prétend que, plus tard, Velléda tomba prisonnière entre les mains des Romains.

GUERRES INTESTINES DES GERMAINS.

Ces tempêtes furent suivies d'un long repos sur les frontières. Mais, dans l'intérieur de la Germanie, la discorde se mit entre des peuples qui auraient dû rester unis. Loin de là, ils se firent la guerre, donnant ainsi aux Romains un spectacle aussi étrange qu'utile à leurs intérêts. Les Cattes se jetèrent sur les Chérusques, dont ils chassèrent le roi Chariomer. Il y eut aussi des agitations chez les Suèves, car un roi des Semnones, Masyus, et la jeune prophétesse Ganna, dont la renommée égalait presque celle de Velléda, s'enfuirent à Rome, où ils furent reçus honorablement. Soixante mille Bructères furent exterminés par leurs voisins les Chamaves et les Angrivariens. Des troubles analogues régnaient dans le royaume des Marcomans, parce qu'il était fondé sur la domination militaire et se composait d'un mélange de races suéviques et gothiques. Les Goths avaient obtenu la prépondérance sous Catualda, successeur de Marobod : les Marcomans se révoltèrent, chassèrent

les Goths, et se donnèrent pour roi l'Hermundure Vibilius. Catualda se réfugia à Rome, réunit un grand nombre de ses anciens partisans, auxquels se joignirent les Quades, qui habitaient derrière les Quades dans la Moravie actuelle, et obtint des Romains, pour lui, une partie de la Pannonie dévastée, à condition de servir l'empire contre les Germains. Catualda eut pour successeur Vannius. Celui-ci voulut se réconcilier avec les Marcomans; mais ses propres neveux, Sidon et Wangion, excités par les Romains, et soutenus par les Jazyges, premier peuple slave qui passa le Danube, l'attaquèrent. L'influence romaine triompha. Les Marcomans et les Quades réunis furent battus; Sidon remplaça Vibilius, comme roi des premiers; Wangion devint roi des seconds au lieu de Vannius, et tous deux furent les alliés les plus dévoués de Rome.

DÉCÉBAL.

L'ancien royaume des Daces et des Gètes, qui s'était dissous après la mort de Boirebistas, se releva et acquit une nouvelle puissance. Le roi Durias abdiqua volontairement en faveur de Décébal, qui, par sa bravoure et sa pénétration, était digne de commander. Bientôt tous les peuples connus précédemment sous le nom de Peucènes se réunirent sous ses drapeaux.

L'empereur Domitien en fut effrayé, et envoya Sabinus au-delà du Danube, avec une nombreuse armée, que Décébal anéantit. L'empereur vint en personne, mais il fut également battu (l'an 89). Les Marcomans et les Quades restèrent neutres. Ils eussent rougi de soutenir les Romains contre des Germains leurs frères. Domitien croyant en finir plus vite avec eux qu'avec les Daces, fit égorger leurs ambassadeurs, se jeta dans leur pays pour les punir de leur neutralité, et y essuya une nouvelle défaite. Dès lors cessa la honteuse alliance avec les Romains. Les Marcomans et les Quades s'attachèrent aux Daces, et ceux-ci devinrent par là si formidables, que Domitien demanda la paix à Décébal, et lui accorda un tribut annuel fort considérable (l'an 90). Sous Nerva, Décébal resta paisible possesseur de sa puissance. Mais la guerre recommença sous Trajan. Ce prince refusa le tribut, se mit en marche avec une nombreuse armée contre les Daces (l'an 100), et dirigea les mouvements avec tant de vigueur et de talent, que Décébal dut enfin se soumettre et subir une paix honteuse (l'an 103). Mais vivement affecté du sentiment de sa défaite, et bien plus encore des malheurs qu'il redoutait pour sa patrie, il chercha à armer contre Rome tous les peuples germaniques ses voisins. Il échoua dans cette tentative, et dut braver seul de nouveaux orages. Trajan l'atta-

qua une seconde fois (l'an 106), et le vainquit complétement après une opiniâtre résistance; il n'eut d'autre ressource que de se donner la mort, après avoir vainement essayé de faire empoisonner l'empereur. La Dacie fut réduite en province romaine.

PROVINCES ROMAINES SUR LE RHIN ET SUR LE DANUBE.

L'œuvre commencée par César fut achevée par Adrien : les pays frontières arrachés aux Germains, sur la rive gauche du Rhin et sur la rive droite du Danube, furent fortifiés et entièrement soumis à l'organisation romaine. La Germanie, partout où elle touchait aux frontières de l'empire, fut entourée d'une chaîne de châteaux forts. Sur les points limitrophes les plus importants, les légions romaines prirent des positions permanentes dans des camps retranchés. Entre tous ces points on fit des routes droites et élevées, construites à la manière des digues, garnies de tours de distance en distance, pour qu'il fût possible de signaler de loin l'approche des Germains. En général, la frontière resta fixée au Rhin et au Danube; aussi c'est sur les rives de ces deux fleuves que se trouvaient la plupart des châteaux et des villes fortifiées, les têtes de pont si importantes de Cologne et de Mayence, et le grand pont de

Trajan sur le Danube. Mais sur deux points les Romains avaient franchi les deux fleuves, et établi comme deux têtes de pont d'une vaste étendue, pour mieux résister aux attaques des Germains. Après la défaite des Daces, Trajan et Adrien firent passer des colonies nombreuses en Mésie, dans la Valachie et la Moldavie actuelles, pour y créer une population néo-romaine et opposer par là une digue au torrent des peuples septentrionaux, dans l'angle important que forme le Danube en se jetant dans la mer Noire. Mais la pointe de la Forêt-Noire qui s'avance vers l'endroit où Bâle est construit aujourd'hui, était un point stratégique plus important encore. Les Germains se maintenaient opiniâtrément dans ces montagnes, et empêchaient les Romains de communiquer du Danube au Rhin; ils pouvaient de plus à chaque instant se jeter de là, soit dans la vallée du Danube, soit dans celle du Rhin. Aussi les Romains n'épargnèrent ni soins ni dépenses pour s'assurer la possession de la Forêt-Noire, et cette grande œuvre fut accomplie sous Adrien. Cet empereur tira depuis Pforring sur le Danube, jusqu'à Miltenberg sur le Mein, une grande muraille que l'on appelle encore aujourd'hui le mur du Diable et des Païens, ou le fossé aux palissades, et qui semble avoir été réellement une route fortifiée dans toute sa longueur, destinée à protéger en même temps celles qui se trouvaient

derrière elle. La liberté germanique ne pouvait naturellement pas se maintenir dans le cercle de ces fortifications. La longue ligne des frontières resta dévastée; on donna successivement ces terres à cultiver à des hommes dont on était sûr, soit à des colons romains, soit à de malheureux Germains fugitifs ou transfuges. Ces terres s'appelaient *agri decumates*. On ne sait pas si ce nom leur venait d'une sorte de dîme que devaient payer ceux qui les cultivaient, d'une mesure employée par les Romains pour la mesure des champs, ou d'une division des cultivateurs eux-mêmes établie d'après le système décimal. Comme de nombreuses légions stationnaient constamment sur les frontières, les peuplades une fois soumises adoptèrent bientôt la langue, les mœurs et la mollesse des Romains; il se forma bientôt une foule de villes romaines dans l'enceinte des forteresses, ou celles-ci furent elles-mêmes agrandies. Toutes les grandes villes situées sur la rive gauche du Rhin et sur la rive droite du Danube sont d'origine romaine. La plus grande de toutes était Trèves, capitale de toute la partie du nord soumise aux Romains; elle était décorée de temples magnifiques, de palais, d'amphithéâtres, etc., dont on voit encore les ruines imposantes. Près de Mayence on trouve aussi les restes d'un superbe aqueduc. Beaucoup de tours romaines ont été conservées. Tout le pays conquis

fut soumis à l'administration romaine, partout uniforme. Le proconsul était maître absolu dans la province, et c'était habituellement un général, parce que la guerre avec les Germains était rarement interrompue. Le gouvernement était donc tout militaire, et tout se rattachait à l'entretien et au recrutement des légions. Voici quelle était la division des provinces romaines de la frontière : — La rive droite du Danube fut partagée en quatre provinces : 1° *Rhætia*, depuis les sources du Rhin et du Danube jusqu'auprès de Saltzbourg et de Ratisbonne. Cette grande province, qui communiquait avec l'Italie par les défilés des Alpes, et avec l'Helvétie et la Gaule par des routes militaires, avait pour capitale *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg). Comme villes importantes, on y remarquait encore *Brigantium* (Bregenz, sur le lac de Constance), *Campodunum* (Kempten), *Regina Castra* (Ratisbonne), etc. Plus tard cette province fut subdivisée en Rhétie supérieure dans les Alpes, et en Vindélicie dans le pays du bas Danube. 2° *Noricum*, à l'est de la Rhétie, avec les villes de *Juvavia* (Saltzbourg), *Lintia* (Lintz), *Celeia* (Cilly), etc. 3° *Pannonia*, depuis l'Ems jusque bien avant dans la Hongrie. Là se trouvait *Vindobona* ou *Juliobona* (Vienne). Puis venait 4° *Mœsia* jusqu'aux embouchures du Danube dans la mer Noire. Mais le Danube resta, dans tout son cours, la frontière entre les Romains et les Ger-

mains. La rive gauche du Rhin fut de même divisée en quatre provinces romaines : 1° *Helvetia*, la Suisse actuelle. Dans ce pays, les Romains construisirent deux villes magnifiques, *Vindonissa* (Bruck, sur l'Aar) et *Aventicum* (Wiflisbourg, Avenche), *Augusta Rauracorum* (Bâle). 2° *Germania prima*, sur le haut Rhin, ayant pour capitale *Moguntia* (Mayence), puis *Argentoratum* (Strasbourg), *Tabernæ* (Rheinzabern), *Noiomagus* (Spire), *Borbetomagus* (Worms), etc. 3° *Germania secunda*, sur le bas Rhin, ayant pour capitale *Colonia Agrippina* (Cologne), puis *Confluentia* (Coblentz), *Bonna* (Bonn), *Juliacum* (Juliers), *Aquæ* (Aix-la-Chapelle), etc. 4° *Belgica*, ayant pour capitale *Augusta Trevirorum* (Trèves), puis beaucoup d'autres cités, dont les noms français révèlent encore aujourd'hui l'origine latine, telles que Soissons (*Augusta Suessionum*), Vermandois (*Augusta Veromanduorum*), Cambrai (*Cameracum*), etc.

LIVRE III.

Migration des peuples.

SOULÈVEMENT DE TOUT LE PEUPLE GERMANIQUE CONTRE ROME.

La conquête de la Dacie est le point culminant de la grande lutte entre Rome et la Germanie. Jusque-là les Romains furent vainqueurs ; à partir de ce jour, la victoire fut aux Germains. Depuis la fin de Velléda, c'est-à-dire pendant tout un siècle, aucun fait important ne s'était accompli sur les frontières occidentales de la Germanie ; il n'y avait eu que quelques courses insignifiantes. La guerre de Dacie elle-même n'avait touché que les frontières méridionales. Dans l'intérieur, entre le Rhin et le Danube, aucune armée romaine ne se fit voir durant tout ce temps, et, grâce à un rapide accroissement de population, les Germains purent doubler les forces qu'ils avaient perdues. Rome, au contraire, voyait diminuer les siennes. La corruption y augmentait chaque jour ; la liberté était remplacée par le despotisme, le courage par la lâcheté, la discipline militaire par l'insolence

des soldats. Cet état de choses ne pouvait échapper aux Germains. Aussi un torrent de peuples s'élança tout-à-coup de l'intérieur de la Germanie. Il fut suivi de nouvelles bandes toujours plus nombreuses, jusqu'à ce qu'enfin l'empire romain ne fut plus en état de résister à leurs coups. Il est certain que des révolutions accomplies dans le Nord contribuèrent à cette soudaine attaque des peuples germaniques; il est probable que la première impulsion fut donnée par les Goths des bords de la Baltique : leurs descendants prétendirent du moins que sous Berig ils étaient venus de l'île Scanzia (Schonen, la péninsule méridionale de la Suède), vers le Midi : mais ces peuples du Nord ne peuvent avoir été bien nombreux, et ces masses prodigieuses qui débordèrent de tous côtés sur l'empire romain, par le Rhin et par le Danube, étaient originaires des vastes contrées de la Germanie, et certainement un petit nombre venait du Nord. Une circonstance beaucoup plus importante, c'est que, depuis cette époque, les innombrables noms de petits peuples de canton disparurent et furent remplacés par les noms des grandes races germaniques, les Francs, les Allemanni, les Saxons, les Goths. Ces races se composent des mêmes peuples qui, cent ans auparavant, vivaient dans ces contrées; mais ils s'étaient accrus à la faveur d'une longue paix; ils avaient perfectionné leur constitution, leurs

lois, leurs croyances, et, après un long silence de l'histoire, nous les retrouvons les mêmes, mais améliorés par une civilisation plus développée. Toutes les peuplades du bas Rhin se confondirent sous les noms de Cattes et de Sicambres; celles de la mer du Nord furent comprises sous les noms de Frisons, de Chauces et d'Angles; toutes celles de la Germanie méridionale adoptèrent les noms d'Allemanni et de Bajoariens ou Bavarois; toutes celles de la Germanie centrale se rangèrent sous les dénominations d'Hermundures, de Lombards, de Bourguignons; enfin toutes les tribus de la Germanie orientale se mêlèrent sous les noms de Goths, de Gépides, de Vandales, et bientôt, à la place des Sicambres et des Chauces, on vit paraître les Franks et les Saxons. Cela nous prouve que les petits cantons, séparés jusqu'ici, se réunirent successivement par groupes et formèrent de grandes confédérations.

GUERRE DES MARCOMANS.

Un fait remarquable, c'est que l'attaque contre Rome fut commencée simultanément sur le Rhin et sur le Danube par les Germains, et en Asie par les Parthes (Perses). L'an 168, les peuples du Rhin se soulevèrent d'abord. Les Cattes, autrefois beaucoup moins importants, se jetèrent par grandes troupes dans la Rhétie,

et pénétrèrent jusqu'au milieu des Alpes. Pertinax eut de la peine à les combattre. Parmi leurs morts on trouva beaucoup de femmes armées. Vers le même temps, les Chauces, audacieux pirates, parcoururent la mer du Nord, et pillèrent les côtes de la Gaule et de l'île de Bretagne. Bientôt après les peuples germaniques passèrent en grande masse le Danube, ayant à leur tête les Marcomans, dont cette guerre prit le nom. Avec et derrière eux vinrent les Quades, les Bastarnes, les Hermundures, puis les Vandales, les Goths, accompagnés de tribus moins populeuses, telles que les Astinges, les Narisques, les Buriens, etc., et vraisemblablement les peuplades slaves des Jazyges et les Roxolans. Ils se précipitèrent au-delà du Danube par troupes innombrables (l'an 166), et leur impétuosité s'arrêta d'abord devant les murs d'Aquilée, grande et forte ville située sur la mer Adriatique. La courageuse défense de cette ville et l'arrivée soudaine de l'empereur Marc-Aurèle, à la tête d'une armée qui venait de vaincre les Parthes, décidèrent en un moment les Germains à repasser le Danube. Mais ils revinrent bientôt et ravagèrent de nouveau les provinces romaines, que désolait en même temps une peste effroyable. L'empereur toutefois ne se laissa pas abattre; il recruta tous les hommes qui pouvaient encore porter les armes, les esclaves même et les voleurs de grand chemin, et s'avança jus-

qu'au Danube. Il parvint à gagner deux tribus vandales nomades, et à décider leurs ducs Rhaus et Raptus à combattre pour lui. Il défit, après un rude combat, les Marcomans et les Jazyges. Il soutint contre ces derniers une grande bataille sur les glaces dont le Danube était couvert, les mit en fuite, et ce seul peuple lui rendit cent mille prisonniers romains, ce qui peut donner une idée de l'importance de cette guerre. Ensuite l'empereur tomba sur les Quades, qui reculèrent dans l'intérieur des terres, et l'attirèrent aussi avant que cela leur fut possible. Là, il se vit tout-à-coup cerné dans un vaste désert, et son armée fut sur le point de mourir de soif, car une longue sécheresse avait épuisé tous les ruisseaux, et l'on ne trouvait d'eau nulle part. Heureusement un orage inattendu éclata, et une pluie abondante rafraîchit les troupes romaines. On attribue ce fait miraculeux aux prières d'une légion chrétienne, qui reçut de cette circonstance le nom de légion fulminante. Les Quades furent forcés à leur tour à demander la paix (l'an 174). A peine fut-elle conclue, que l'empereur fit rétablir sur tout le cours du Danube les forteresses qui avaient été détruites; il en éleva beaucoup de nouvelles, et les fit garder par deux cent mille hommes. Mais les Romains n'exécutèrent pas toutes les conditions de la paix et commencèrent à indisposer les Germains, parmi lesquels éclata

de nouveau un soulèvement général. Une bataille fut livrée qui dura tout un jour, et la guerre continuait encore lorsque Marc-Aurèle mourut (l'an 180). Commode, son fils et son successeur, conclut aussitôt avec les Germains une paix déshonorante, afin de pouvoir se livrer tranquillement à Rome à ses ignobles passions.

LES ALLEMANNI.

Les Allemanni faisaient partie des anciens Suèves, et leurs descendants sont appelés Souabes. C'étaient les petites peuplades qui habitaient au sud des Cattes et des Hermundures, et il semble que quelques tribus des Marcomans se liguèrent aussi avec eux. Depuis le commencement du troisième siècle, ils figurent dans l'histoire comme un peuple puissant. Franchissant le mur des Païens, ils détruisirent les villes et les fondations romaines, et se rendirent redoutables dans toute la Forêt-Noire jusque sur les bords du Rhin. Bien que sous le nom d'Allemanni ils semblassent être un peuple principal distinct des autres, ils n'étaient cependant pas unis entre eux par un lien politique assez fort. Ils étaient encore, comme aux temps les plus anciens, divisés en un grand nombre de cantons séparés, dont chacun était indépendant, et avait une assemblée du peuple, des lois, un juge ou

un duc particulier. Ils firent aussi la guerre plus souvent séparés que réunis. De temps à autre seulement, ils choisirent pour la durée de la guerre un duc commun. Ainsi la constitution la plus ancienne se maintenait encore parmi eux. Au nord, ils avaient pour voisins les Cattes et les Hermundures, à l'est les Cennes (les anciens Senones, qui se fondirent dans les Allemanni, tandis que derrière eux venaient les Bourguignons qui de la Silésie s'étendaient toujours davantage vers l'occident), et les Marcomans Boïens (desquels sortirent plus tard les Bavarois). Devant eux étaient, derrière le Rhin, la Germanie première, l'Helvétie et la Rhétie, et ce fut contre ces provinces romaines qu'ils dirigèrent leurs attaques toujours plus audacieuses. Ils se montrèrent pour la première fois dans la Souabe actuelle après la guerre des Marcomans, tandis que la paix régnait sur les frontières. L'empereur Caracalla leur portait un intérêt tout particulier. Il les aimait, adoptait leur costume, et se fit faire une perruque blonde, pour leur ressembler même par la chevelure, et l'on rapporte que les chants magiques des femmes allemanniques lui firent perdre la raison. Souvent il ordonnait aux Germains de passer le fleuve et de renverser l'empire; puis il faisait massacrer les interprètes, afin que les Romains ne sussent pas ce qu'il avait dit. Cet insensé maltraitait les Germains, dont il se disait l'ami. Un

jour il réunit une foule de jeunes Allemanni pour les admettre à son service, puis il les fit massacrer en leur adressant de sanglantes plaisanteries. Alors un soulèvement éclata dans tout le pays, et les Cattes secoururent les Allemanni. L'empereur les vainquit, et demanda aux femmes que l'on avait faites prisonnières, ce qu'elles préféraient, la mort ou l'esclavage. Pour toute réponse, elles égorgèrent d'abord leurs enfants, puis se tuèrent elles-mêmes (l'an 213). Sous Alexandre Sévère, les Germains profitèrent de l'expédition de cet empereur contre les Parthes pour passer le Rhin. Ils jetèrent une si grande terreur parmi les Romains, que l'empereur se vit forcé de revenir en toute hâte; mais il mourut avant d'entrer en campagne (l'an 234). Son successeur a gravé son nom en traits de sang dans l'histoire des Germains. Le Goth Maximin ne fut pas plus tôt revêtu de la pourpre par les soldats, qu'il continua l'expédition, commencée sous le règne précédent, sur les bords du Rhin, et dévasta d'une manière effrayante ces malheureuses contrées. Il fut partout victorieux, et parcourut en tous sens, à une distance de quatre cents milles, la Germanie, mettant tout à feu et à sang. Une grande bataille fut livrée dans un lieu qu'on ne peut déterminer aujourd'hui, dans un marais ou lac, où l'empereur lui-même ne put sauver sa vie que par les efforts d'une bravoure prodigieuse. Ce fut là que ses propres soldats

l'assassinèrent ainsi que son fils (l'an 235).

HÉROS POPULAIRES DES ALLEMANNI.

L'an 253, les Allemanni firent une irruption dans la Gaule. En 259, un jeune héros, nommé Crocus, passa le Rhin avec une armée formidable, et détruisit l'une après l'autre plus de soixante villes gauloises, n'y laissant pas pierre sur pierre; mais, près d'Arles, il fut pris par les Romains, enfermé vivant dans une cage de fer, et promené par tout le pays. Ces événements se passaient sous le règne de Gallien, qui épousa la belle Pipara, fille d'un roi des Marcomans. Les historiens romains, dont les récits offrent peu de clarté, parlent d'une bataille où les Allemanni, descendus des Alpes au nombre de trois cent mille hommes, et arrivés jusqu'au lac de Garda, furent battus par douze mille Romains. Ils ajoutent que quelques années après, malgré cette défaite, ces mêmes peuples passèrent en nombre immense le Rhin et les Alpes, jusqu'à ce que l'empereur Probus parvint à contenir les Allemanni et les Francs, et même à rétablir le mur des Païens et les fortifications d'Adrien (l'an 277). A cette époque le christianisme faisait des progrès toujours plus rapides. Il était déjà établi dans la Gaule; Crocus voulut contraindre par la force les prêtres chrétiens à sacrifier aux idoles. L'an 287, l'empereur Maximien fit massacrer

toute une légion chrétienne, la légion Thébaine, avec Maurice, qui en était le chef, de peur qu'elle ne convertît toute l'armée. Ce massacre eut lieu dans le Valais, dans l'endroit où est aujourd'hui le couvent de Saint-Maurice. A cette même époque, et dans la ville d'Augsbourg, alors encore toute romaine, sainte Afre souffrit le martyre. Dioclétien avait fait de Maximien son collègue à l'empire, parce qu'alors l'empereur seul ne pouvait plus contenir les Germains, qui de nouveau se jetaient de toutes parts sur les provinces. Tandis que Maximien combattait sur le bas Rhin les Francs et les Saxons, Dioclétien entra dans la Souabe actuelle (l'an 288). Mais ils obtinrent si peu de résultats, qu'ils n'eurent de répit que par les guerres intestines des Germains. Les Goths et les Vandales s'avancèrent avec vigueur, et les Thuringiens, les Bourguignons et les Allemanni prirent les armes contre eux; mais la joie que cette lutte inspira aux Romains fut de courte durée, car bientôt les Allemanni envahirent de nouveau l'Helvétie, et détruisirent cette fois (l'an 303) tous les ouvrages romains, particulièrement les villes opulentes de Vindonissa et d'Aventicum : leurs ravages furent tels, que cinquante ans après on ne trouvait plus que des forêts dans cette contrée, et qu'on l'appelait *le désert d'Helvétie*. Les Allemanni étaient si puissants sur le haut Rhin, que Constantin, le

premier empereur qui fit reconnaître le christianisme dans tout l'empire romain, dut son élection à l'amitié des Allemanni, et particulièrement à leur duc Crocus (l'an 306). Proclamé empereur sur les bords du Rhin par les soldats, il dut surtout aux troupes germaines la victoire qu'il remporta sur son adversaire. Il déploya, comme nous le raconterons plus tard, une grande sévérité contre les Francs, et construisit sur le lac de Constance la ville de ce nom, dans des vues si hostiles aux Allemanni, que ceux-ci se liguèrent enfin avec les Francs; mais ils furent battus et se tinrent quelque temps en repos. Son fils Constance eut à soutenir des luttes formidables contre les Francs, et rechercha l'amitié des Allemanni, dont le duc Chnodomar l'aida à vaincre les Francs qui combattaient sous Magnence (l'an 353). Mais à peine ceux-ci eurent-ils été repoussés, que le perfide empereur fit alliance avec quelques-unes de leurs tribus pour attaquer les Allemanni. Ceux-ci se vengèrent par d'audacieuses incursions sur le territoire romain, remportèrent une victoire dans les Alpes, mais furent battus sur le lac de Constance par le général romain Arbetius (l'an 355). Bientôt après, l'empereur Julien l'Apostat prit le commandement suprême sur les bords du Rhin : réuni à son lieutenant Barbatius, ils pénétrèrent de deux côtés dans la Souabe; mais les Allemanni passèrent hardiment entre les deux ar-

mées, s'avancèrent jusqu'à Lyon en détruisant un grand nombre de villes, surprirent à leur retour Barbatius sur le Rhin, le battirent, et rentrèrent dans leur pays avec un riche butin. Julien construisit la forteresse de *Tres Tabernæ* (Saverne) comme place d'armes contre les Allemanni, et équipa une grande armée. Tous les Allemanni se réunirent de leur côté sous les ordres de Chnodomar, passèrent le Rhin, et sommèrent l'empereur de leur abandonner l'Alsace; mais il retint leurs envoyés, et leur livra une sanglante bataille près de Strasbourg. Comme la victoire se déclarait pour les Romains, l'infanterie allemannique força les princes et les nobles à descendre de cheval et à se battre également à pied, afin qu'aucun ne pût prendre la fuite. Ils combattirent ainsi et périrent tous ensemble. Chnodomar tomba dans un marais et fut fait prisonnier. Les deux cents compagnons qui étaient plus particulièrement attachés à sa personne, se rendirent pour partager son sort. On le conduisit à Rome, où il mourut de chagrin. Julien remonta le Mein avec une flotte, et ravagea les terres des Allemanni sur la rive droite de ce fleuve, jusqu'à ce que dans le Spessart il rencontra des broussailles impénétrables. Pourtant il contraignit une partie des Allemanni à se soumettre. Ils lui rendirent vingt mille prisonniers romains, et lui fournirent du bois pour relever les villes qu'ils avaient détruites sur le

Rhin (l'an 357). Dès ce moment les Allemanni furent réduits à de dures extrémités. Julien poursuivit sa victoire; il chercha à rendre leurs chefs suspects et à les désunir, s'emparant de l'un par ruse, chassant l'autre par force. Comme ils formaient de nouveau une conjuration au milieu d'un banquet nocturne, il les surprit, et ils purent à peine se sauver par la fuite (l'an 359). Vadomar, qu'il invita à un festin et qu'il retint prisonnier par trahison, le servit ensuite en Asie, et fit, en qualité de général romain, de grands exploits contre les Parthes. Après le départ de Julien, les Allemanni reprirent courage, passèrent le Rhin sur la glace, et dévastèrent la Gaule; mais Jovinus les surprit près de Châlons-sur-Marne pendant qu'ils se baignaient, les battit, et fit pendre leur duc (l'an 360). Mais dès l'année suivante, Rhando, duc des Allemanni, surprit la ville de Mayence. L'empereur Valentinien accourut en personne, et, ayant opéré sa jonction avec Jovinus, il fit une grande expédition dans la Forêt-Noire (l'an 361). Witicabius, fils de Vadomar, et Macrien, duc des Cattes, lui opposèrent une résistance habile. Il fit assassiner le premier : le second le brava. Les Allemanni et les Cattes désespérés se mirent en état de défense près de Sultz, sur une haute montagne (l'an 368). Alors l'empereur excita contre eux les Bourguignons, qui avaient avec eux des discussions au sujet de quelques sa-

lines, et qui s'avancèrent au nombre de quatre-vingt mille hommes. Mais Macrien fit retirer les Cattes d'un côté et les Allemanni de l'autre, en leur ordonnant d'éviter tout combat; et comme les Romains redoutaient eux-mêmes leurs nouveaux alliés et ne voulaient pas tenir le traité qu'ils avaient conclu avec eux, les Bourguignons égorgèrent les ambassadeurs romains (l'an 370) et retournèrent dans leur pays. L'infatigable empereur excita les Francs contre les Allemanni. Macrien, tout aussi actif, essaya de réunir dans une seule ligue tous les peuples de la haute Germanie. L'empereur saisit ses lettres entre les mains de Hortar, prince d'une tribu allemannique soumise, et fit mettre celui-ci à mort. Il surprit Macrien lui-même près d'*Aquæ Mattiacæ* (Wiesbaden), où il se trouvait malade et au bain; mais Macrien réussit à lui échapper (l'an 371). Après ce temps, les Romains essuyèrent de si grandes défaites de la part des Goths sur le Danube, qu'ils ne purent s'occuper que bien médiocrement des bords du Rhin. Mais les Francs, sous les ordres de Mellobaude, vinrent en aide aux Romains, tendirent des embûches à Macrien, et l'égorgèrent (l'an 373). Deux ans après, les Allemanni, commandés par Priarius, entrèrent dans l'Alsace; mais ce chef fut également vaincu et tué près de Colmar par Mellobaude. La puissance des Romains était brisée pour toujours.

Les Allemanni furent contraints, il est vrai, d'abandonner la Gaule aux Francs; mais, depuis cette époque, ils se dirigèrent vers le sud, et peuplèrent les Alpes, où leurs descendants vivent encore sous le nom de Suisses.

LES FRANCS.

Parmi les peuplades de la basse Germanie qui avaient combattu sous Arminius, on voit figurer, au second siècle, les Cattes et les Chauces. Mais au troisième siècle paraissent les nouveaux noms collectifs de Francs et de Saxons, ce qui n'empêche pas que l'on ne rencontre encore pendant un certain temps les noms particuliers des petits cantons. Selon l'opinion la plus commune, *franc* signifie libre, et ces peuples furent ainsi nommés parce qu'ils se confédérèrent pour leur liberté commune. Ce nom ne paraît, il est vrai, qu'au troisième siècle dans les ouvrages des historiens romains, mais il est possible qu'il soit plus ancien. Les Francs, comme les Allemanni, restèrent et furent longtemps une confédération assez faiblement unie de peuplades particulières, parmi lesquelles nous retrouvons les Sicambres, les Chamaves, les Bructères, les Cattes, les Chérusques, etc., et presque toutes les anciennes tribus établies sur le bas Rhin, et qui (à l'exception de quelques-unes d'entre elles qui se liguèrent avec les Saxons)

ne se fondirent que plus tard dans les deux grandes branches des Francs Saliens et des Francs Ripuaires. Ils avaient aussi, en conséquence, un grand nombre de petits ducs qui, d'habitude, étaient plus désunis encore que ceux des Allemanni. Ils paraissent, pour la première fois, en lutte avec l'empereur Gallien qui les vainquit (l'an 256). Ensuite ils firent une grande invasion dans la Gaule (l'an 260), et bientôt après ils pénétrèrent avec une étonnante audace jusqu'en Espagne, où ils détruisirent Taragone, et se maintinrent douze ans au-delà des Pyrénées. Ils ne furent chassés que par Posthumius. On prétend que dès l'an 265 ils firent des courses maritimes jusqu'en Afrique. Aurélien (l'an 273) repoussa une nouvelle irruption des Francs dans la Gaule. Après la mort de cet empereur ils firent une nouvelle attaque, mais Probus sut les contenir (l'an 277). Ce prince les vainquit, ainsi que les Allemanni, rétablit les anciennes fortifications, les murs et les routes construites par les Romains, et battit même les tribus gothiques des Lagyens et des Ariens, dont il fit prisonnier le prince, nommé Semnus, et les Bourguignons et les Vandales, dans l'intérieur de la Germanie. Il fit également prisonnier Igillus, prince de ces derniers, et transporta tous les vaincus dans l'île de Bretagne, aux environs de Vandelsbury. Il eut pour politique de déplacer les Germains et de les em-

ployer dans des pays éloignés au service de Rome. Il donnait une pièce d'or pour chaque tête de Germain, et cherchait ainsi à les transplanter. C'est ainsi qu'il fit transporter plusieurs milliers de Francs, dans la force de l'âge, en Asie, sur les côtes de la mer Noire. Il resta lui-même longtemps sur les bords du Rhin, fortifia de nouveau les frontières, et planta les premières vignes dans ces contrées. Bien que plus tard les Francs et les Allemanni aient détruit toutes ses fortifications, ils cultivèrent la vigne avec le plus grand soin. Probus fut assassiné par ses soldats. Cependant les Francs, transportés en Asie, ne supportaient pas avec résignation le joug de l'esclavage. Ils se soulevèrent inopinément, tuèrent tous les Romains qu'ils rencontrèrent, s'emparèrent d'une flotte considérable stationnée sur la mer Noire, pillèrent divers points de la Grèce, passèrent en Sicile, où ils dévastèrent Syracuse, et firent un immense butin. Ils allèrent aussi en Afrique et soutinrent un rude combat contre les Romains, sous les murs de Carthage. Là, leur fortune les abandonne; ils regagnent leurs vaisseaux, traversent, sans s'arrêter, la Méditerranée, longent les côtes de l'Espagne et de la Gaule, jusque dans la mer du Nord, et arrivent sains et saufs dans leur patrie.

FRANCS PARVENUS ET TRAITRES.

Après la mort de Probus, les Francs passèrent de nouveau les frontières et surprirent à Trèves l'empereur Maximien, qui les repoussa et parvint même à leur imposer comme prince Genaubodes qu'ils avaient chassé. Pour les gagner, il leur abandonna quelques contrées désertes sur la limite des deux pays, et établit avec eux des relations qui eurent les plus grandes conséquences; car, à partir de cette époque, les Francs profitèrent de leur position pour attaquer tantôt les Romains avec l'appui des autres Germains, tantôt les derniers avec l'appui des Romains, et pour s'agrandir ainsi peu à peu. Constantin le Grand usa de toute espèce d'astuce envers les Germains; il les força même à la trahison. A la suite d'une victoire remportée sur les Francs, il célébra son triomphe à Trèves, et, pour cette fête, il exposa aux bêtes, dans l'amphithéâtre de cette ville, une foule de prisonniers, parmi lesquels on distinguait deux princes francs, Ascar et Ragais. Cette cruauté exaspéra les Germains; et tous les peupes voisins, les Allemanni comme les Francs, prirent les armes contre Constantin. Mais, à la faveur d'un déguisement, il pénétra dans leur camp, leur persuada que l'empereur s'était éloigné, et leur indiqua le moment et le

lieu où ils devaient attaquer leurs ennemis. Ils eurent confiance en lui et furent battus (l'an 310). Puis il feignit d'entreprendre une grande expédition contre les Allemanni, passa soudainement le Rhin et surprit les Francs (l'an 318). Malgré les mauvais traitements qu'ils eurent à essuyer, ils devinrent les alliés de l'empereur et prirent en foule du service dans ses armées : ils l'aidèrent principalement à triompher de son rival Lucinius. Un soldat franc, Magnence, se déclara lui-même empereur, et fit la guerre à Constance, successeur de Constantin. Mais un autre Franc, Silvanus, le trahit, l'abandonna au moment décisif, et passa avec un grand nombre de ses compatriotes du côté de Constance. Magnence, pour obtenir des dieux la victoire, fit sacrifier une jeune fille, dont le sang, mêlé à du vin, fut bu par toute son armée. Il fut battu à Mursa, sur la Drau, et se donna la mort. Son frère, Decentius, qui était resté dans la Gaule, se défendit quelque temps encore, et finit également par s'ôter la vie (l'an 353). Silvanus s'engagea à repousser au-delà de leurs frontières ses propres compatriotes les Francs; mais ceux-ci firent à l'improviste une nouvelle irruption et détruisirent quarante villes. Constance crut que Silvanus les avait à dessein laissés entrer sur le territoire de l'empire, et les ennemis de cet officier

entretinrent les soupçons de l'empereur. Il fut réduit à prendre la fuite ; ses compatriotes le reçurent, et il se fit solennellement proclamer empereur à Cologne. Constance le fit assassiner (l'an356). L'empereur Julien eut également à lutter contre les Francs, qui, pendant trente jours, l'assiégèrent inutilement dans la ville de Sens. Bientôt après, ce même peuple fut en proie à la plus violente discorde. Ceux qui confinaient le plus immédiatement avec les Romains (les anciens Sicambres) furent assaillis et poussés par les Chamaves qui habitaient derrière eux. Les premiers avaient pour chef Charietto, les derniers Néliogast. Julien soutint Charietto, et Néliogast fut fait prisonnier (l'an 360). Les Sicambres obtinrent un territoire sur la frontière des Pays-Bas, comme une sorte de fief de l'empire romain, et prirent le nom de Francs Saliens. Charietto fut leur premier gouverneur au nom des Romains, auxquels il rendit encore de grands services contre les Allemanni. Il eut pour successeur Mellobaudes, également dévoué à l'empire. Après ce temps, nous voyons les Francs commandés par trois princes, Genobald, Marcomir et Sunnon. Leur compatriote Arbogast, serviteur dévoué des Romains, leur fut opposé pendant tout le temps qu'ils se battirent contre l'empire. L'empereur Maxime envoya dans leur pays Quintinus, avec une grande armée; mais ils l'attendaient dans leurs forêts avec

des traits empoisonnés; ils le mirent en fuite et envahirent la Gaule (l'an 388). Arbogast leur résista d'abord, puis fit proclamer un nouvel empereur, Eugène, et leur demanda la paix et leur amitié. Ils soutinrent ce nouveau prince contre Théodose, qui était appuyé par les Goths. La bataille d'Aquilée fut gagnée par ce dernier; Eugène périt du dernier supplice; Arbogast se sauva dans les Alpes, où il se donna la mort (l'an 394).

LES SAXONS.

A côté des Francs paraissent les Saxons, nation composée des Chauces, des Frisons, et des débris des autres peuples germaniques qui habitaient les bords de la mer du Nord et du Wéser. Leur histoire ancienne est fort obscure, et des fables singulières l'ont complétement défigurée. A l'époque où Dioclétien et Maximien se partagèrent l'empire, et se chargèrent, le premier de la défense du Danube, le second de celle du Rhin, ces princes songèrent à soumettre les pirates saxons, qui furent vaincus alors par Carausius; mais ce dernier s'étant fait des amis et des partisans parmi eux, se proclama empereur, et exerça quelque temps le pouvoir, à la fin du troisième siècle. La plus grande obscurité règne sur les relations des Saxons avec les Vindiles ou peuples goths de la Baltique, qui opéraient alors leur grand mouvement vers

le sud. Ces peuples abandonnèrent leurs anciennes demeures, dont les Slaves s'emparèrent sans peine. Une partie des Saxons passa en Italie avec les Lombards; mais l'île de Bretagne fut la conquête la plus importante de ce peuple.

LES GOTHS.

A la fin du second siècle, les Goths, venus du nord de l'Europe, parurent sur la mer Noire avec beaucoup d'autres peuples septentrionaux. Selon la tradition, les Goths, sous leur roi Berig, avaient sur trois vaisseaux passé du Gothland (la Suède), leur ancienne patrie, sur les côtes germaniques de la mer Baltique, et débarqué à Gothiscanzia (Dantzig). Mais un de leurs navires s'étant trouvé en retard, ceux qui le montaient furent appelés *Gépides*, c'est-à-dire traînards. Ils s'étendirent peu à peu sur les côtes, et vainquirent les Ulméruges et les Vandales; mais les Saxons les empêchèrent de pénétrer plus avant vers l'ouest. Alors, à travers une série de victoires remportées sur divers peuples, ils se dirigèrent en ligne droite vers le sud, et arrivèrent enfin sur les côtes de la mer Noire. Mais une grande partie des Goths resta dans le nord, et encore aujourd'hui une contrée de la Suède s'appelle Gothland. Du reste, ce peuple avait à peu près la même organisation que les autres Germains. Nous les voyons tantôt

combattre sous un chef particulier, appelé juge, duc ou roi; tantôt plusieurs d'entre eux soumis aux ordres d'un chef commun, qui domine sur un grand nombre de rois vaincus ou tributaires; tantôt sa domination s'éteignait de nouveau, et chacune des tribus qui lui étaient soumises redevenait indépendante. Enfin les généraux des tribus les plus importantes parvinrent à s'emparer du pouvoir souverain, et à conserver même durant la paix la puissance qui leur avait été confiée pendant la guerre. Les Goths proprement dits, c'est-à-dire, le peuple qui sortait directement de cette même race, figurent d'abord à côté des Marcomans, des Quades, des Gètes, des Peucènes, des Bastarnes, qui probablement se fondirent successivement avec eux. Ils se divisèrent en Ostrogoths (Goths orientaux), parmi les tribus desquels on remarque les Gruthunges, et Wisigoths (Goths occidentaux), dont les Thervinges et les Thaïfales étaient les principales peuplades. Aux Goths se rattachaient, par l'origine, les Gépides, les Lombards, les Hérules, les Vandales, les Rugiens et les Bourguignous. L'origine des Alains, des Hirres, des Scirres, est douteuse : les Jazyges et les Roxolans, qui suivirent les Goths dans leurs courses, étaient certainement d'origine slave.

ATTAQUE DES PEUPLES CONTRE ROME.

L'an 192, les Goths résolurent une grande expédition contre Rome; mais, pendant qu'ils délibéraient à ce sujet dans une assemblée nationale, leurs trois chefs furent frappés de la foudre. Le peuple vit dans ce fait un mauvais présage, et l'on renonça à l'entreprise. Vers le commencement du IIIe siècle, les Goths se rendirent si redoutables, que l'empereur Caracalla dut leur payer un tribut, et bientôt après un Goth monta sur le trône impérial. C'était Maximin, qui tint si peu de compte de son origine, qu'il porta une guerre désastreuse, non-seulement chez les Germains occidentaux, mais aussi chez ses compatriotes. A sa mort, ces derniers exigèrent des Romains l'ancien tribut, et en arrachèrent le paiement en faisant une irruption en Grèce, sous les ordres de leurs chefs Ostrogotha, Argaith et Gunthéric (245). Dans la suite Ostrogotha devint un roi très-puissant. Fastida, roi des Vandales, qui avait soumis les Bourguignons, n'était pas moins à craindre. Il somma Ostrogotha de lui céder la moitié de son empire. Sur le refus du prince goth, il déclara la guerre et fut vaincu. L'an 250, une forte armée de Goths, commandée par Cniva, envahit la Mésie, remporta sur les Romains la victoire de Beréa, suivie de la prise de Philip-

popolis, où périrent cent mille hommes. L'empereur Décius, qui voulut empêcher Cniva de passer en Grèce, fut défait, et trouva la mort dans un lac avec son fils. Son successeur Gallus acheta la paix au prix d'une forte rançon, et les Goths se retirèrent avec un immense butin. En 258, un grand nombre de Goths traversèrent la mer Noire, et vinrent dans l'Asie-Mineure sous différents chefs : ils ravagèrent le pays, détruisirent les villes les plus florissantes. L'année suivante ils revinrent par terre, et exercèrent de nouveaux pillages. Ils recommencèrent en 260, et brûlèrent Nicée et Nicomédie. L'an 266, la mer les rapporta dans ces riches contrées. Ils étaient conduits par Respa, Veducon, Thuron et Baton. Ils parcoururent toute l'Asie-Mineure; mais à leur retour ils furent battus sur la mer Noire par une flotte romaine. La même tentative fut réitérée, en 267, par un grand nombre d'Hérules que dirigeait le roi Naulobatès. Après avoir pillé l'Asie-Mineure, ces barbares descendirent en Grèce, où ils détruisirent une foule de villes anciennes et riches. Ils conquirent même Athènes. A leur retour, ils furent défaits par l'empereur Gallien, qui fit avec eux une paix avantageuse, à partir de laquelle les Hérules furent presque toujours au service de Rome. Deux ans après (269), de nombreuses bandes gothes firent deux nouvelles expéditions. L'une, composée des prin-

cipales masses, traversa la mer Noire sur six mille bateaux. Ils débarquèrent sur les bords du Danube, mais ils furent battus par les Romains. Regagnant au plus tôt leurs barques, ils passèrent dans la mer Egée, et pillèrent de nouveau la Grèce. Ils voulurent revenir dans leur pays, sur les rives du Danube; mais l'empereur Claude les défit près de Naïssus, et les enferma dans les montagnes de l'Hémus, où ils furent exterminés par la famine et par la peste. La seconde bande était d'abord également venue dans l'Asie-Mineure, et avait même débarqué dans l'île de Chypre. Partout elles ravagèrent le pays par le fer et le feu, détruisant les villes. Dans ces courses, elles brûlèrent l'antique et fameux temple d'Ephèse. De là elles firent voile vers la Grèce, mais elles furent également anéanties avant de pouvoir regagner leurs demeures. Ces pertes énormes arrêtèrent pour un temps les brigandages des Goths. D'ailleurs, à cette époque même, le trône impérial fut occupé par une série d'empereurs très-belliqueux, qui passèrent de nouveau le Danube, et vainquirent ces barbares sur leur propre territoire. C'est ainsi qu'Aurélien obtint sur eux de grands succès. Dans le même temps, les Goths se jetèrent comme d'habitude sur la Grèce, et les Marcomans et les Vandales sur l'Italie. Tandis qu'Aurélien remportait sur les premiers une victoire sanglante dans les champs de la Hongrie actuelle,

les seconds pénétraient déjà jusqu'à Milan, et jetaient une telle terreur dans l'âme des Romains, que dans la capitale on fit jusqu'à des sacrifices humains pour apaiser la colère des dieux. Aurélien accourut, et éprouva un échec dans la première bataille livrée près de Plaisance. Rome déploya toutes ses ressources, et, dans les deux batailles consécutives de Fano et de Pavie, les Marcomans furent contraints à la retraite. Aurélien célébra son triomphe avec une solennité extraordinaire. Plus tard, Bonosus prit la pourpre : il comptait sur l'appui des Goths; mais il ne put se maintenir, et s'ôta lui-même la vie. Aurélien dut surtout sa victoire aux soldats germains, et particulièrement aux Francs. L'empereur Probus garda le Danube aussi bien que le Rhin. Après lui, Galère eut à soutenir une lutte difficile contre les Goths. Constantin le Grand ne démentit pas, à l'égard de ce peuple, la perfidie qu'il avait montrée sur les bords du Rhin; mais il fut mis en fuite par Ararich, roi des Goths (l'an 331). Il excita vivement les Sarmates Slaves contre eux; mais il n'y réussit pas, car le peuple slave se souleva contre ses nobles, les chassa du pays, et maintint la paix avec les Germains. Alors Constantin suscita les Vandales, qui furent à leur tour vaincus, sous leur roi Vidumar, par Geberich, successeur d'Ararich. L'empereur prit sous sa protection les Vandales vaincus, et les admit à son service.

Parmi les innombrables prisonniers romains que les Goths emmenèrent dans l'intérieur de leur pays, se trouvaient beaucoup de chrétiens, qui réussirent à faire de nombreuses conversions parmi ces barbares. Au concile de Nicée, tenu en 325, on vit déjà figurer plusieurs évêques goths : malheureusement ils déviérent de l'orthodoxie.

GRAND EMPIRE D'HERMANARICH. ARRIVÉE DES HUNS.

Dès que la guerre avec Rome se trouvait interrompue, les Germains se battaient entre eux. Ainsi, sous Ararich et Geberich, les Ostrogoths avaient mis sous leur dépendance les Bourguignons, les Alains, les Vandales et les Gépides. Le successeur de Geberich, Hermanarich, qui descendait de la race illustre des Amales, soumit les Hérules et un grand nombre de tribus slaves, et s'attacha étroitement les Wisigoths, bien que leur juge ou prince Athanarich conservât une certaine indépendance. L'empire d'Hermanarich s'étendait de la mer Baltique à la mer Noire. Ce grand roi maintint la paix avec Rome, et fit des conquêtes dans les vastes contrées du nord-est de l'Europe. Athanarich seul rompit la paix par une guerre de trois ans contre l'empereur Valens, dont l'antagoniste Procope avait été soutenu par les Wi-

sigoths. Hermanarich était déjà fort âgé, lorsqu'un désastreux orage éclata sur son empire. Des hordes immenses de Huns difformes, sorties du fond de l'Asie, s'avancèrent lentement dans l'Europe. Les tribus slaves profitèrent de cette occasion pour secouer le joug des Goths. Le prince des Roxolans passa du côté des Huns. Sa femme, nommée Sanielh, fut tirée à quatre chevaux par ordre d'Hermanarich; mais ses frères tirèrent vengeance de cette cruauté, et firent au vieux roi des blessures dangereuses, sans pourtant le tuer. Alors même les forces des Huns parurent menaçantes sur les frontières de son empire, qui lui-même était en proie à la discorde, à la terreur et à la confusion. Hermanarich, empêché par son âge et ses blessures de prendre un parti énergique, préféra la mort au déshonneur et s'ôta la vie. Il avait cent dix ans. Les Huns étaient originaires du nord de l'Asie, et parcouraient les steppes immenses qui séparent la Russie et la Chine. Là ils menèrent dans le principe la vie de pasteurs, divisés en familles et en tribus, errant d'un endroit à un autre, cherchant des pâturages pour leurs troupeaux, n'ayant ni villes ni maisons, ne s'abritant que sous des tentes, ou restant montés sur leurs chevaux avec lesquels ils semblaient identifiés. Tous étaient cavaliers infatigables et parfaitement exercés. Ils ne connaissaient pas l'infanterie; leurs jambes étaient

courbées et faibles, par suite de l'habitude de rester toujours assis. Ils étaient petits de taille, mais avaient les épaules très-larges et les bras vigoureux. Leurs lèvres étaient épaisses et saillantes, leur nez petit et épaté, leurs yeux très-peu fendus, leur peau cuivrée, leur cou gros; enfin ils étaient aussi repoussants que les Calmoucks le sont encore aujourd'hui. Leur horrible laideur, leur innombrable multitude, leur adresse à monter à cheval et à lancer le javelot, frappèrent de terreur même le vaillant peuple des Goths. On les regarda comme les rejetons des mauvais esprits, et cette superstition contribua plus que tout le reste peut-être aux victoires des Huns. A peine Hermanarich eut-il cessé de vivre, que son empire s'écroula. Une partie des Ostrogoths resta fidèle à son fils Hunimund; une autre partie choisit Winithar pour roi. Ceux des Wisigoths qui étaient encore païens s'attachèrent à Athanaric, de l'antique famille des Baltes; mais ceux qui depuis longtemps s'étaient convertis au christianisme se rangèrent sous les ordres de Fridigern et d'Alavivus. La discorde régna entre ces deux fractions d'un même peuple. Athanaric accusait les Goths chrétiens de faire cause commune avec les Romains, et d'avoir renoncé aux mœurs nationales. Il persécuta les chrétiens. Balamir, le grand prince des Huns, soumit Hunimund et marcha contre Winithar. Mais celui-ci repoussa les Huns dans deux gran-

des batailles, et ce ne fut qu'après un troisième combat, où leur chef perdit la vie, que les Ostrogoths furent contraints à la fuite. Une partie d'entre eux se soumit à Balamir, qui épousa la veuve de Winithar. Widerich, fils de ce dernier, et deux autres chefs ostrogoths, Alathée et Saphrax, réunirent les débris de leurs peuples et prirent la fuite devant les Huns. Les Wisigoths, spectateurs inactifs de la défaite de leurs frères, se virent menacés à leur tour. Ils réunirent toutes leurs forces, et allèrent au devant des Huns sur les bords du Dniester. Mais ceux-ci passèrent le fleuve à un autre endroit, trouvèrent l'ennemi, et lui firent essuyer une grande déroute. Les Wisigoths s'étant retirés en deçà du Pruth, et ayant construit en toute hâte une longue muraille, derrière laquelle ils se maintinrent quelque temps encore, s'aperçurent enfin qu'une plus longue résistance serait inutile. Fridigern et Alavivus se réfugièrent avec les leurs dans l'empire romain; Athanaric, qui haïssait les Romains comme ennemis et comme chrétiens, et qui avait juré à son père de ne jamais mettre le pied sur le territoire de l'empire, chercha un asile dans les vallées de la Transylvanie actuelle.

MIGRATION DES GOTHS DANS L'EMPIRE ROMAIN.

Arrivés sur le Danube, Fridigern et Alavivus

envoyèrent le savant Ulphilas, le plus illustre évêque des Goths, vers l'empereur Valens, pour lui demander des terres sur l'autre rive du Danube, où ils seraient à l'abri des Huns. Ulphilas est le premier traducteur de la Bible en langue tudesque : on a conservé en partie ce monument de la civilisation et de la langue des Goths. Ce prélat décida l'empereur à recevoir dans l'empire le peuple fugitif. Valens exigea seulement que les Wisigoths déposassent leurs armes, et payassent exactement tous les vivres et toutes les munitions dont ils auraient besoin. Les officiers romains, qui furent envoyés dans cette circonstance sur le Danube, abusèrent de la confiance des Wisigoths pour les tromper indignement, et pour leur arracher, à défaut d'argent, leurs plus belles femmes et leurs plus beaux enfants. Tandis qu'ils passaient le temps à commettre ces infamies, un grand nombre de Goths, irrités, passèrent le fleuve sans déposer leurs armes. Les déceptions et les mauvais traitements dont ils étaient victimes, l'insuffisance des vivres qu'ils pouvaient obtenir, le sentiment enfin de leur force, les déterminèrent à prendre une position menaçante, bien qu'ils ne fussent pas tous armés. Les Romains réunirent, en conséquence, leurs troupes sur un même point, ce qui laissa le Danube à découvert. Les Ostrogoths, qui s'étaient enfuis avec Alathée et Saphrax, arrivèrent dans ce moment, et passè-

rent le fleuve sans obstacle et sans en demander la permission. Cependant les Wisigoths, poussant en avant, arrivèrent sous les murs de Marcianople. Lupicin, le gouverneur romain, invita leurs chefs à un banquet. Comme ils tardaient à revenir dans leur camp, les Goths, craignant une trahison, commencèrent l'attaque des portes de la ville que l'on avait fermées. Alors le perfide Romain donna réellement l'ordre d'égorger ses hôtes : mais Fridigern et ses compagnons se sauvèrent par une rare audace et une grande présence d'esprit. On les laissa sortir de la ville, et Fridigern emmena tranquillement son armée. Les Goths se trouvèrent réduits aux dernières extrémités, et les Romains se repentirent d'avoir laissé entrer dans leur empire un peuple aussi fort. Lupicin résolut de prendre un parti décisif. Il marcha contre les Goths avec toutes ses forces, et fut complétement battu. Dès lors ces derniers furent maîtres du pays. Ils prirent de force des armes et des vivres. Les Ostrogoths et les Wisigoths se réunirent. Ils furent également rejoints par les mercenaires de leur nation qui depuis Constantin étaient au service de l'empire, et qui alors avaient pour chefs Suéride et Colias. Les mineurs du mont Hémus, et d'autres habitants du pays, écrasés d'impôts, se déclarèrent également pour les barbares et leur servirent de guides. Les Goths échouèrent au siége d'Andri-

nople, car ils ne savaient encore ni prendre ni défendre les places fortes. Sur ces entrefaites, l'empereur Valens, occupé jusque-là d'une guerre contre les Perses, revint avec une puissante armée. Il fut soutenu par des corps nombreux d'auxiliaires francs, que commandaient les ducs Richomer, Mellobaude et Frigerid. Une première bataille importante fut avantageuse à l'empereur. Mais les Goths, renforcés par des Alains et des Huns qui venaient de passer le Danube, remportèrent sous les murs d'Andrinople, le 9 août 378, une victoire décisive; Valens fut brûlé dans une cabane où on l'avait transporté blessé. Les Romains ne négligèrent aucun moyen de venger leur défaite. Tous les Goths qui se trouvaient dans l'Asie-Mineure furent égorgés. Théodose le Grand, le nouvel empereur, répara par une série de victoires le désastre d'Andrinople. Comme son prédécesseur, il fut appuyé par des auxiliaires francs, que conduisaient les ducs Bauton et Arbogast. Les peuples ennemis furent repoussés au-delà du Danube, où ils tombèrent entre les mains des Huns. Fridigern, qui jusqu'alors avait tenu les Goths unis, disparaît dans la confusion de cette époque, et le vieil Athanaric, infidèle à ses serments, fit la paix avec les Romains, qui se servirent des Wisigoths comme d'un rempart contre les Huns. La majeure partie des Wisigoths occupa désormais la Grèce, à la

solde de l'empire, mais en conservant ses chefs et ses lois particulières. Les Goths, plus disposés que tous les autres peuples germaniques à la civilisation, ne tardèrent pas à prendre tout ce qu'il y avait de bon dans les mœurs romaines, sans perdre leur énergie. Beaucoup d'entre eux arrivèrent aux plus hautes dignités de l'empire. Les hommes les plus célèbres de cette nation qui servirent dans les armées de Théodose, et l'aidèrent particulièrement à vaincre l'anti-césar Eugène, que soutenait l'infidèle Arbogast avec ses Francs, furent Saül, Gainas et Alaric. Par cette alliance entre les Romains et les Goths, le christianisme fit chaque jour de nouveaux progrès. Fritigil, prince des Marcomans, vint à Milan, sous le règne de Théodose, pour rendre visite à saint Ambroise, archevêque de cette ville. Les Gruthunges (partie des Ostrogoths) seuls ne voulurent pas s'accommoder d'ordre et de paix; ils continuèrent à dévaster et piller: Théodose les vainquit; Alathée fut tué. Théodose mourut l'an 395, partageant définitivement l'empire entre ses deux fils: Honorius eut l'Occident, avec Rome pour capitale; Arcadius eut l'Orient, et résida à Constantinople.

ALARIC.

Le chef le plus distingué des Goths admis dans l'empire romain fut Alaric, de la famille

des Baltes, qu'une grande partie des Wisigoths choisit pour roi. Ce héros forma aussitôt de grandes entreprises. L'an 396, il se jeta soudain dans la Grèce avec son armée, pillant et dévastant les plus belles villes. Il n'épargna qu'Athènes. Arcadius n'étant pas en force, Honorius dut envoyer à son secours Stilicon, Vandale, que Théodose avait élevé aux plus hautes dignités. Stilicon resserra Alaric dans les montagnes du Péloponèse, mais en lui laissant assez d'espace pour nuire à Arcadius, car la plus violente jalousie s'était élevée déjà entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident. Alaric sut en profiter. Il se fit assigner l'Illyrie pour séjour, afin de rester dans une position intermédiaire entre Rome et Constantinople, et tirer parti de l'une et de l'autre. A Constantinople, un autre Goth, Gaïnas, avait la plus haute influence. Il voulut se faire empereur; mais, tandis que hors de la ville il s'occupait à renforcer son armée, tous les Goths qui se trouvaient à Constantinople furent massacrés. Une armée romaine, commandée par Frajuta, qui était resté fidèle à l'empereur, battit Gaïnas, et le força de s'enfuir au-delà du Danube, où il fut mis à mort par Uldès, prince des Huns. Peu après, Alaric, auquel s'étaient réunis de nombreux peuples germains, entre autres des Allemanni, entreprit une grande expédition en Italie (l'an 400). Mais Stilicon retira toutes les troupes de la

Gaule pour couvrir l'Italie, tandis qu'Aquilée soutenait encore une fois le premier choc des Germains. Malgré ses efforts, Alaric avança de plus en plus. Battu aux deux batailles de Pollentia et de Vérone (l'an 403), il se vit de nouveau renfermé dans les montagnes par son adversaire, et cette fois encore il se sauva par un traité. Après lui vint Radagaise avec une multitude innombrable d'Allemanni païens, et d'autres peuples germains. Parti du haut Danube, il descendit les Alpes en jurant d'offrir à ses dieux le sang de tous les Romains. Il pénétra jusque dans les Apennins. Mais il y fut cerné par toutes les forces de Stilicon, qui avait su intéresser à sa cause Uldès et les Huns, ainsi qu'une bande de Goths conduite par Sarus. Décimés par la faim et les maladies, ou faits prisonniers, les hommes de Radagaise périrent sur les rochers de Fiesole en Toscane (l'an 405). Alaric ne resta pas longtemps en repos, surtout après la mort de Stilicon, qu'Honorius fit assassiner sur de faux soupçons. L'empereur refusa le tribut promis au roi des Wisigoths. Celui-ci résolut la conquête de l'Italie. Les veuves de trente mille Germains égorgés par les ordres d'Honorius vinrent demander vengeance à Alaric, qui se dirigea sur Rome, sans s'occuper de l'empereur, qui s'était renfermé dans Ravenne. Rome, réduite à la dernière extrémité, implora la paix. Alaric exigea cinq mille livres

d'or, trente mille livres d'argent, et une quantité proportionnelle de marchandises précieuses. Toutes les prières furent inutiles. *Que nous restera-t-il?* demandèrent les Romains. *La vie,* répondit le barbare. *Nous sommes encore nombreux*, dirent les assiégés d'un ton menaçant. *Tant mieux*, repartit Alaric; *plus l'herbe est épaisse, mieux on la fauche.* Il fallut tout livrer. Alaric se contenta de la contribution qu'il avait fixée, et quitta Rome pour s'emparer de Ravenne, après avoir fait proclamer empereur Attale, qu'il envoya préparer son arrivée en Afrique. Comme Attale n'emmena avec lui que des Romains et peu de Goths, dans l'intention de se rendre indépendant, Alaric le déposa. Honorius, grâce au Goth Sarus, se maintint dans Ravenne; mais Alaric, surtout après sa réunion avec son beau-frère Athaulf, eut partout l'avantage en pleine campagne. Dans la nuit du 24 août 409 il s'empara de Rome. La ville éternelle fut, il est vrai, livrée au meurtre et au pillage, mais elle ne fut pas réduite en cendres, et le roi barbare montra un grand respect pour les églises et pour les objets sacrés du culte chrétien. De Rome, Alaric se dirigea vers l'Italie inférieure, d'où il voulait passer en Afrique. Mais une tempête détruisit sa flotte près de Messine, et lui-même mourut subitement, à l'âge de trente-quatre ans. Des captifs furent contraints à détourner le cours du Busente (Buseno); on enterra dans le lit de

cette rivière le roi des Goths, avec beaucoup d'objets précieux, puis on rendit aux eaux leur cours naturel, et les captifs employés à ces travaux furent égorgés, afin que la place de ce tombeau restât à jamais inconnue.

LES VANDALES, LES ALAINS, LES SUÈVES ET LES WISIGOTHS EN ESPAGNE.

Après la perte de Radagaise, les peuples dont il avait formé son armée se dirigèrent vers la Gaule, dégarnie de troupes. Les Vandales sous Godegisel, les Alains sous Respendial, et une bande de Suèves sous Hermanarich, passèrent le Rhin le dernier jour de l'an 407. Après avoir pendant quelque temps pillé la Gaule et lutté inutilement avec les Francs, ils prirent tout-à-coup le chemin des Pyrénées et se jetèrent sur les belles contrées d'Espagne, où ils furent bien reçus. Les Basques ne se défendirent pas. Les Vandales, sous Gundérich, successeur de Godegisel, régnèrent à Séville, et donnèrent leur nom à l'Andalousie. Les Suèves s'établirent dans la Castille et dans la Gallicie, et les Alains sur les bords de l'Ebre. Le départ de ces bandes ne donna pas de repos à la Gaule. Un nouvel empereur, Constantin, se fit proclamer dans l'île de Bretagne, traversa la Manche, et fut appuyé par Edobic, chef des Francs. Le Goth Sarus lui opposa un autre empereur, Jovinus,

avec le secours de Goar, chef des Allemanni, et de Guntachar, chef des Bourguignons. Constantin perdit le trône et la vie (l'an 412). Honorius profita de ce moment pour amener, par des moyens pacifiques, les Wisigoths à évacuer l'Italie. Il sollicita Athaulf, successeur d'Alaric, de le soutenir contre Jovinus, et promit de lui céder la Gaule et l'Espagne, s'il voulait sortir de l'Italie. Athaulf se laissa persuader par Placidie, sœur d'Honorius, qu'il avait faite prisonnière à Rome, passa les Alpes, battit Jovinus et Sarus, et se rendit maître du midi de la Gaule et de l'Espagne septentrionale; puis il célébra à Narbonne son mariage avec Placidie (l'an 414). L'empereur déposé, Attale, chanta l'épithalame. Athaulf fut assassiné à Barcelonne, en 415, par Sigéric, frère de Sarus. Sigéric se fit proclamer roi, extermina la famille des Baltes, et brisa l'alliance avec Rome. Au bout de quelques jours, Wallia le fit tuer, monta sur le trône, rendit la sœur d'Honorius moyennant six cent mille mesures de blé, et renouvela l'alliance avec Rome. Ce prince fit avec bonheur la guerre en Espagne, soumit les Alains, et choisit Toulouse pour la capitale du royaume des Wisigoths (l'an 419). Son peuple lui donna pour successeur le vaillant Théodoric, qui étendit plus loin encore sa domination, vainquit Rechiar, roi des Suèves, mais trouva un redoutable adversaire dans le général romain Aétius. Celui-ci tenta de recon-

quérir la Gaule, et assiégea vainement Arles et Narbonne. La guerre traîna en longueur jusqu'au moment où les deux partis durent se réunir contre les Huns, leurs ennemis communs. Dans le midi de l'Espagne, les Vandales se maintinrent contre les Goths et contre les Romains, et arrivèrent à une grande puissance, sous Genséric, frère de Gundérich. Ce prince avait marié son fils Hunéric à une fille de Théodoric; mais, sur un simple soupçon, il avait fait couper à celle-ci le nez et les oreilles : craignant la vengeance des Wisigoths, il appela les Huns, qui sans doute auraient sans cela inondé l'Occident.

LES ALLEMANNI EN SUISSE. LES BOURGUIGNONS EN ALSACE.

Il n'y avait plus d'Helvétie : les belles villes romaines avaient été détruites par les Allemanni, qui occupaient librement ce pays, où ils n'avaient rien respecté, pas même la religion chrétienne. Dans la suite, les contrées alpines prirent le nom de Suisse. Les Bourguignons demeuraient originairement aux environs de la montagne des Géants *(Riesengebirg)*. Entraînés par la migration des Goths, ils se dirigèrent vers l'Ouest et parurent sur les derrières des Allemanni. Plus tard ils envahirent la Gaule avec les Vandales, et l'empereur Honorius leur concéda l'Alsace.

LOI SALIQUE.

Au commencement du cinquième siècle, l'histoire des Francs prend une nouvelle importance. Stilicon avait retiré toutes les armées romaines de la Gaule. Les Vandales, les Bourguignons, les Alains et les Suèves accoururent pour se partager ce riche butin. Les Francs ne pouvaient rester en arrière : ils prirent possession des terres dont ils étaient le plus voisins, jusque bien avant sur les bords de la Moselle. Depuis cette époque, les Francs se divisèrent en Saliens établis sur la Moselle et sur la Meuse, et en Ripuaires établis sur le bas Rhin. Tous les anciens noms de peuplades disparurent sous ces deux dénominations, inventées vraisemblablement par les Romains. Les Saliens, amis de l'empire, étaient depuis longtemps en hostilité avec les Ripuaires. Il se peut aussi que dès lors les tribus qui demeuraient plus à l'est vers le Wéser, telles que les Bructères, les Chérusques, etc., qui jadis faisaient partie des Francs, aient établi des liens plus étroits avec les Saxons, avec lesquels ils se fondirent mieux encore plus tard. Lorsque les Romains eurent renoncé à la Gaule, il dut nécessairement s'introduire dans ce pays de grands changements. Les Saliens ne pouvaient plus compter sur Rome, ils étaient livrés à eux-mêmes, et

leurs conquêtes sur la Moselle leur donnèrent occasion de se constituer sur des bases nouvelles. Accoutumés depuis longtemps à la suprématie militaire, et sentant les avantages de l'unité, jaloux peut-être de l'éclat et de la gloire des puissants rois des Goths, ils élurent pour la première fois, après la mort de Genobald, de Sunnon et de Marcomir, un seul roi, à la place des petits princes de peuplades qui les avaient commandés jusqu'alors. Ils élevèrent, dit-on, sur le pavois, Pharamond, fils de Marcomir (l'an 420). On rapporte à la même époque la rédaction de la loi salique; mais c'est à tort, selon toutes les probabilités. On a beaucoup discuté sur cette loi, qui est plutôt un code pénal qu'un code de droit public ou politique, et dont l'appréciation appartient surtout à l'histoire de France.

ATTILA.

Vers ce même temps, Attila s'éleva parmi les Huns. La Hongrie était le centre de son empire. Là était son trône dans un vaste palais construit en bois. Par son énergie il réunit sous son pouvoir tous les Huns, aussi bien que toutes les peuplades de la Germanie orientale. Les Ostrogoths furent entraînés par le torrent. Leur histoire, à cette époque, est très-obscure. Ils étaient divisés entre plusieurs chefs, et se trouvaient continuellement en lutte avec les Sar-

mates. Un de leurs princes, Fidicola, fut vaincu par les Sarmates, peu de temps avant l'arrivée d'Attila. Théodomir, père du célèbre Théodoric, Widomir et Walamir, chefs des Ostrogoths, et Ardaric, roi des Gépides, se distinguent dans l'entourage d'Attila. Celui-ci, adoré des siens, animé par un génie sauvage, redouté de ses ennemis, inspira aux Romains une si grande terreur, qu'ils l'appelèrent *le fléau de Dieu*. Il attaqua d'abord l'empire d'Orient. Toute la Grèce fut exposée à la plus effroyable destruction; toutefois l'habile politique de Pulchérie, mère du faible empereur Théodose II, détourna l'orage de Constantinople. Elle donna une immense rançon, et excita les Huns à se jeter sur l'Occident. Alors Attila traversa la Germanie avec la rapidité de la foudre, et tomba sur la Gaule (l'an 451), où il exerça les plus horribles ravages. Il ne trouva, dans le principe, de résistance que chez les Bourguignons, dont le roi Gunthachar se fit glorieusement tuer avec dix mille braves en le combattant. Les Francs, commandés par Mérovée, et les Alains avec leur roi Sangipan, voulurent en vain l'arrêter. Tous les peuples occidentaux, romains et germains, comprirent qu'ils ne pouvaient échapper à leur ruine commune qu'en formant une grande confédération. A Rome régnait le faible Valentinien III, sous la tutelle de Placidie sa mère, femme passionnée et énergique, qui sut em-

ployer les talents d'Aétius. Ce général entra dans la Gaule avec toutes les forces qui restaient encore à l'empire d'Occident. Il fit alliance avec Théodoric, roi des Wisigoths, Mérovée, roi des Francs, et le reste des Alains. D'autre part, Claudebald, frère de Mérovée, passa du côté d'Attila avec une partie des Francs. Attila fut arrêté dans sa marche par le siége d'Orléans, qui traîna en longueur. Les Wisigoths dégagèrent cette ville, réduite déjà aux dernières extrémités. Attila se retira jusqu'aux plaines de Châlons-sur-Marne, où il pouvait déployer son innombrable cavalerie. Là se trouvèrent en présence les peuples d'Orient et ceux d'Occident; la bataille devait décider du sort de l'Europe : elle fut sanglante. Théodoric fut tué; mais Thorismond, son fils, le vengea glorieusement. Les Wisigoths décidèrent la victoire. Deux cent mille hommes étaient tombés, lorsqu'Attila battit en retraite. L'Occident était sauvé. Attila avait déjà fait élever un immense bûcher avec les selles de ses chevaux, pour s'y brûler dans le cas où il serait poursuivi et succomberait; mais il échappa à cette extrémité. La discorde se mit parmi les vainqueurs. Aétius, jaloux de Thorismond, le détermina à retourner dans son royaume. L'an 452, Attila franchit les Alpes et entra en Italie. On prétend qu'Honoria, sœur de Valentinien, lui offrit sa main et l'invita à venir à Rome. Les Huns furent pendant

trois mois retenus devant Aquilée, qui fut détruite, et dont les habitants allèrent fonder Venise. On s'attendait à périr : le salut vint du ciel. Le pape saint Léon, à la tête du clergé romain, vêtu de ses ornements sacerdotaux, et chantant des hymnes, semblable à la colombe de la paix ou à un ange envoyé par le Tout-Puissant, alla au-devant des Huns. Aucun n'osa le toucher. Le saint cortége arriva sans obstacle jusque devant Attila, qui fut ému de ce spectacle et des paroles du saint pontife. Il épargna Rome, et opéra aussitôt sa retraite. A son retour dans son royal village, il mourut subitement la nuit de ses noces, et fut enseveli avec une grande solennité et des cérémonies singulières. Ses fils n'héritèrent pas de son génie; ils se divisèrent, et les Germains profitèrent de ces discordes pour reprendre leur indépendance. Ardaric, le Gépide, leva le premier l'étendard de la révolte, puis les Ostrogoths sous les Amales Walamir, Théodomir et Widomir. Ceux-ci furent vainqueurs sur les bords du fleuve Netad, dans la Hongrie actuelle. Walamir remporta une nouvelle victoire près des embouchures du Danube, et les Huns se retirèrent derrière la mer Noire. Ces Goths devinrent de nouveau dangereux pour l'empire d'Orient. Théodomir reçut de l'argent de l'empereur, auquel il donna en otage son fils Théodoric; toutefois il resta sur le Danube. Widomir accepta également de

l'or, et se laissa déterminer à se diriger vers l'Occident. Son peuple se mêla aux Wisigoths.

GENSÉRIC.

Genséric devint roi des Vandales par le meurtre de son frère Gundéric. Une chute de cheval l'avait rendu boiteux, et pourtant il était le plus agile de tous les chefs germains qui avaient pris part à l'invasion. Refoulé des Pyrénées par les Wisigoths, et appelé en Afrique par le gouverneur romain Boniface, il fonda sur l'ancien territoire de la république carthaginoise un puissant empire (l'an 429). Il fit de Carthage sa capitale, et se rendit redoutable sur mer. En 439, il attaqua Palerme, tandis que ses vaisseaux parcouraient la Méditerranée et l'Océan Atlantique, et pillaient les côtes d'Espagne. En 455, appelé par l'impératrice Eudoxie, il vint saccager Rome, dont il enleva les plus précieux objets d'art. L'Espagne, la Grèce et l'Italie furent continuellement dévastées par ses pirates. Il détruisit une flotte envoyée contre lui par Léon, empereur d'Orient, sous les ordresd eBasiliscus (l'an 468). Il mourut en 478. En Espagne, les Suèves allèrent toujours s'affaiblissant, jusqu'au moment où les Wisigoths restèrent seuls maîtres de la Péninsule.

ODOACRE.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des derniers empereurs d'Occident. En 476, l'empire d'Occident fut détruit par Odoacre, roi des Hérules, qui établit sa résidence à Ravenne; la grande lutte entre Rome et les Germains fut ainsi terminée, et un nouvel ordre de choses commença pour l'Europe.

LIVRE IV.

Transition du paganisme au christianisme.

PROPAGATION DU CHRISTIANISME.

Tandis que l'empire romain se dissolvait et tombait pièce à pièce sous les coups des barbares, la divine doctrine du Christ était annoncée en Orient et en Occident par ses apôtres et par ses disciples, et fécondée par le sang des martyrs. Malgré les persécutions des empereurs, la nouvelle religion régénérait l'humanité. Enfin, au commencement du quatrième siècle, Constantin la plaça sur le trône et en fit la religion de l'État. Dès lors sa propagation trouvant moins d'obstacles fut plus rapide. Sous les premiers empereurs chrétiens, les pays germaniques soumis à la domination romaine devinrent également tout-à-fait chrétiens, et les temples des idoles furent transformés en temples du vrai Dieu, ou bien l'on bâtit des églises nouvelles. Enfin, au milieu des luttes les plus acharnées engagées sur le Danube, une grande partie des Goths reçut le baptême, avant même

la conversion de Constantin. Dans la suite de la migration, toutes les tribus des Goths embrassèrent le christianisme; puis les Francs en firent autant et convertirent le reste des Germains.

ESPRIT DU CHRISTIANISME.

L'Évangile substitua l'esprit de charité à l'esprit d'égoïsme. A l'orgueil national, à un patriotisme petit et mesquin, il fit succéder un saint amour pour l'humanité tout entière, appelant à lui les peuples les plus opposés, ne tenant compte ni des haines ni des dissidences, voulant confondre tous les hommes dans cette admirable égalité devant Dieu, qui, prêchée par d'éloquentes voix, finit par faire disparaître l'esclavage, plaie honteuse des sociétés antiques. Il détourna les âmes des passions grossières et matérielles pour les diriger vers des spéculations purement spirituelles et morales. Il ennoblit le cœur et développa l'intelligence tout en combattant l'orgueil et la vanité. Il devait opérer la transition de la société ancienne à la société moderne. Malheureusement, parmi les peuples barbares qui se convertirent, beaucoup adoptèrent l'hérésie d'Arius qui niait la divinité de Jésus-Christ. Mais à travers toutes ces épreuves, la véritable église, l'église catholique, se développa avec magnificence et

devint dominante ; elle maintint dans son sein l'unité de dogme et de discipline : le pape, vicaire de J.-C. sur la terre, est le chef de sa hiérarchie. Les monastères, surtout ceux où l'on suivit la règle de saint Benoît, rendirent les plus grands services dans ces temps barbares. Les religieux cénobites, dont les exercices pieux et un constant travail étaient les premières obligations, propagèrent l'agriculture, copièrent des manuscrits, et conservèrent avec la langue latine les précieux monuments de l'antiquité. A eux seuls la civilisation européenne dut son salut. Ils firent servir tous les arts à la magnificence du culte, en vivant eux-mêmes avec pauvreté. Enfin, en encourageant les pèlerinages, ils facilitèrent les rapports des peuples entre eux. Que serait devenue l'espèce humaine, si la bienfaisante morale du christianisme n'avait tempéré et adouci le caractère farouche des conquérants venus du Nord ?

ROIS CHRÉTIENS.

Par l'invasion, les rois avaient gagné en considération. Des guerres continuelles et l'établissement au milieu de peuples étrangers avaient rendu nécessaires l'obéissance et l'union sous un chef militaire, et en avaient fait une habitude. Ces dispositions furent favorisées par l'idée qu'on se faisait d'un roi, d'après l'ancien Testa-

ment. Si les rois sauvages et guerriers se voyaient avec plaisir revêtus de la pourpre des tyrans romains, les rois modestes et pieux voulaient être, comme les rois des Juifs, *les oints du Seigneur*, et, par l'effet d'une consécration religieuse, devenir les représentants de Dieu sur la terre. Malgré ces changements, les rois germains continuèrent à être soumis à l'élection du peuple et aux décisions de l'assemblée nationale. S'ils transmettaient la dignité royale à leurs fils, ils ne pouvaient le faire qu'avec l'assentiment de la nation. La personne du roi n'était pas inviolable. Dans la loi des Anglo-Saxons, le meurtre du roi n'est compensé que par un wehrgeld, très-élevé il est vrai. Il en est de même dans la loi des Bavarois, pour le meurtre du duc. Après la conquête, le roi reçut un alleu plus considérable que celui de chacun de ses guerriers libres. Sur ce grand alleu, qui formait son domaine, il tenait sa cour, et on lui abandonnait encore, sur divers points du pays, plusieurs petits alleux où il faisait construire des châteaux ou des maisons de campagne, destinés à le loger dans ses voyages, afin qu'il fût moins à charge avec sa suite au pays même. Il vivait, ainsi que sa cour, du revenu de ces propriétés; on y joignit peu à peu ce qu'on appela la régale, revenus exclusifs du roi, consistant dans le produit des péages, des mines, des amendes, etc. On ne connaissait aucun impôt (dans la véri-

table acception de ce mot) établi sur les alleux, sur les propriétés particulières, sur l'industrie ou sur la population. Mais, dans certaines occasions, les peuples offraient à leurs rois des dons volontaires. Les nations soumises étaient souvent contraintes au paiement de tributs considérables. Les rois s'enrichirent surtout par l'immense butin qu'ils firent dans les provinces romaines. Ils durent cependant distribuer de riches trésors entre leurs compagnons. Il s'éleva entre eux une sorte d'émulation à qui figurerait avec le plus d'éclat, et le grand nombre de leurs serviteurs fut en même temps pour eux un moyen d'assurer leur puissance contre l'assemblée nationale et d'attirer à eux la jeunesse.

DIÈTES. DUCS ET COMTES.

Les nouveaux royaumes conservèrent encore des traces très-nombreuses de l'ancienne constitution germanique. Tous les peuples qui vinrent s'établir sur le sol romain se partagèrent les terres, de manière à en enlever aux vaincus tantôt le tiers, tantôt les deux tiers, tantôt la totalité. Chaque Germain en obtenait ensuite une part égale, à titre d'alleu (appelé aussi *sors*, parce que le partage se faisait au sort); et cette part se transmettait par héritage dans sa famille. Mais le roi qui présidait à l'établissement de son peuple recevait un alleu beaucoup plus

considérable. La division des hommes libres en dizaines et en centaines fut maintenue. La dizaine (*decania*) ne dura pas très-longtemps; il n'en fut pas ainsi de la centaine (*centena*) : celle-ci devint le *canton*. Plusieurs cantons formaient un comté, qui conserva l'ancienne organisation. Tous les hommes libres continuèrent à se réunir, tous les quarante jours, en assemblée publique. Ils n'avaient plus toutefois pour président le juge-prêtre librement élu, mais un comte nommé par le roi, et qui était en même temps chargé de les conduire à la guerre. Le roi donnait à ses *fidèles*, c'est-à-dire aux hommes le plus particulièrement attachés à sa personne, tous les emplois militaires et civils, dans les cantons, à sa cour et dans sa maison. Quelquefois il adjoignait au comte un vicaire. Comme le peuple était en même temps l'armée, les centeniers et les comtes conduisaient leurs hommes à la guerre. La dignité ducale ne fut instituée que lorsque les états s'agrandirent. Pour gouverner plus aisément et plus sûrement de grandes masses, les grands conquérants eurent de bonne heure l'habitude de laisser les peuplades soumises sous la conduite de leurs chefs particuliers, et de ne les astreindre qu'au vasselage et au service militaire. Les rois francs en agirent de même à l'égard des peuples germaniques subjugués par eux; tantôt ils leur laissèrent leurs ducs héréditaires, tantôt ils

leur donnèrent des ducs particuliers, chargés de les gouverner selon leurs usages nationaux. Tous les ans, et plus souvent s'il le fallait, les ducs, les comtes, les centeniers, les hauts dignitaires ecclésiastiques, et en général tous les hommes libres, se réunissaient en assemblée nationale. Le roi la présidait. On y décidait en dernier ressort les affaires judiciaires; on y faisait et modifiait les lois; on y élisait le roi, ou on le déposait; on y résolvait la paix ou la guerre. Chacun y avait sa voix et l'initiative. Il y avait de ces diètes générales dans tous les royaumes germaniques. Les noms seuls changeaient: les Anglo-Saxons les appelaient Wittenagemot (assemblée des sages), parce qu'indépendamment des hauts fonctionnaires de l'état et du clergé, tous les hommes considérés et sages, ainsi que les vieillards, y occupaient le premier rang. Les Francs donnaient à ces assemblées le nom de Champ de Mars, parce qu'elles se tenaient au mois de mars et en plein air. Le roi avait la haute direction de la guerre. Comme on exigeait à l'armée l'obéissance la plus stricte, le roi, comme autrefois le duc, avait dans ces circonstances un pouvoir illimité. En temps de guerre, il exerçait le droit de *ban* ou de contrainte. La réunion des hommes armés, sommés de se ranger sous les enseignes, ne s'appela plus *arimannia*, mais *hériban*. Chaque individu devait s'armer à ses frais et se pourvoir de munitions

pour le temps présumé de l'expédition. Ceux qui ne se rendaient pas à l'hériban étaient sévèrement punis. La peine était bien plus grave s'ils abandonnaient l'armée, une fois entrée en campagne, ce qu'on appelait *heeresliz*. Toutes les lois appliquées en temps de paix recevaient une extension triple en temps de guerre.

LOIS.

L'exemple des Romains, la plus grande extension des états, et la nouveauté de beaucoup de lois qui devaient, avant tout, être communiquées au vaste cercle des peuples, nécessitèrent une rédaction écrite. Au lieu de soumettre les affaires à une assemblée libre, on commença à les faire examiner par un tribunal élu, composé de juges appelés *rachimbourgs*, conseillés dans les cas compliqués par un *sagibaron*, qui devait être un jurisconsulte instruit, mais qui n'avait pas voix décisive. Les rachimbourgs devaient encore être tirés de l'assemblée libre du peuple et choisis par elle; ils changeaient constamment. Charlemagne seulement en fit des *scabins* (sorte d'échevins), qui devaient être nommés par le comte et rester permanents. L'ancien système germanique du *wehrgeld* ou des compositions continua à être la base de toutes les lois; mais il subit des changements et présenta des contradictions. On admit dans

les codes barbares beaucoup de lois romaines; le droit canonique prit naissance, et la nouvelle nature du pouvoir royal, la nouvelle constitution des états et l'extension du système féodal nécessitèrent des dispositions jusqu'alors inconnues. L'emprisonnement, la peine de mort, celle du talion furent admises, surtout dans les cas de sacrilége ou de lèse-majesté. D'autre part, le duel et les jugements de Dieu furent conservés, mais en prenant un caractère chrétien. Les codes des Ostrogoths et des Wisigoths sont ceux qui offrent le plus de rapports avec la législation romaine. La loi salique est la loi barbare qui a été le plus anciennement écrite. On en possède plusieurs éditions sur l'origine desquelles on n'est pas d'accord. Il serait trop long d'analyser ici toutes ces lois, ainsi que celles des Thuringiens, des Bourguignons, des Ripuaires, des Allemanni, des Bavarois, des Lombards, des Saxons, des Frisons et des Anglo-Saxons. En général, ces lois sont personnelles et non territoriales, c'est-à-dire que tout individu, dans quelque pays qu'il se trouvât, avait le droit d'être jugé selon le code de sa nation.

SYSTÈME FÉODAL.

Dès les temps païens, il y avait chez les Germains des fiefs, c'est-à-dire des parties d'un alleu dont le propriétaire donnait l'exploitation

à un esclave, à un affranchi, ou à un homme libre plus pauvre, moyennant certainès obligations. Il ne les donnait pas, mais les prêtait et les retirait du moment que l'usufruitier ne remplissait pas les conditions auxquelles il s'était soumis. Plus tard, et par suite des grandes guerres que l'on eut à soutenir, il se forma des fiefs d'une autre espèce. Des peuples vaincus durent payer un tribut au vainqueur et lui prêter serment de fidélité, dans le cas où il ne prenait pas immédiatement possession des terres. Ainsi un peuple devint un grand vassal d'un autre peuple, comme en petit un homme non libre était devenu vassal d'un homme libre. Après l'invasion, le système féodal reçut sa troisième forme, sa forme la plus complète; elle lui fut donnée par les rois des Francs, qui partagèrent féodalement, entre leurs compagnons, le grand alleu qu'ils avaient gagné par la conquête. Ces serviteurs personnels du roi, ses fidèles (*antrustiones* ou *fideles*), arrivèrent par différentes circonstances à une position supérieure à celle des hommes libres ordinaires, et finirent par former une véritable noblesse, dans le sens moderne de ce mot. Des motifs de plus d'une sorte déterminèrent beaucoup de propriétaires libres à faire hommage au roi de leurs alleux, et à les tenir ensuite directement de lui. C'est ce qu'on appela fiefs offerts (*feudum oblatum*). Le système féodal s'étendit toujours da-

vantage. Plus les vassaux devinrent puissants, plus ils se conduisirent avec arrogance. Plus le nombre des hommes libres diminua, plus leurs charges devinrent pesantes, plus aussi les assemblées nationales perdirent leur importance et leur caractère primitif. Celui qui n'était pas vassal du roi se donna lui et son alleu à l'église, qui lui assurait la paix et des avantages égaux, ou déclarait le tenir d'un autre vassal. Ce fut là l'origine des vavasseurs ou arrière-vassaux. Certaines dignités même de la cour, telles que celles de maréchal, d'échanson, de panetier, de camérier, de maire du palais ou surintendant de la maison royale, furent transformées en fiefs. Le maire du palais finit par être considéré comme le chef suprême de tous les *ministériaux* ou personnages attachés immédiatement au service du roi. Il fut élu par les vassaux eux-mêmes. Le vasselage n'engageait que la personne du vassal envers la personne du seigneur. Les fiefs furent d'abord donnés à titre temporaire, puis ils devinrent viagers ; enfin, ils devinrent héréditaires.

DÉPLACEMENT DES PEUPLES ET LANGUES NOUVELLES.

Toute la Germanie orientale jusqu'à l'Elbe et à la Saale avait été dégarnie de Germains par la migration des peuples. Des nations slaves, les

Wendes, les Sorbes, les Bohêmes, prirent possession des terres abandonnées. Mais le grand torrent des anciens peuples germaniques orientaux ou goths s'était écoulé vers le sud et l'ouest, jusqu'en Afrique. Dans l'ancienne Germanie, et dans leurs anciennes demeures, étaient restés les Saxons, les Thuringiens, les Bavarois, les Allemanni dans la Souabe, l'Alsace et la Suisse, et les Francs sur le Rhin. Mais ensuite les Saxons passèrent en Angleterre, les Francs dans la Gaule septentrionale et centrale, les Bourguignons sur les bords du Rhône et dans les hautes Alpes, les Ostrogoths et les Lombards en Italie, les Wisigoths au pied des Pyrénées et en Espagne, les Vandales en Afrique. Toutes les peuplades qui avaient immigré dans l'empire romain, formèrent dans le principe une noblesse guerrière très-unie, et devinrent les véritables seigneurs du pays. Toutefois ils se mêlèrent de bonne heure aux anciens habitants romains, et firent à la langue de ceux-ci des emprunts plus ou moins considérables. Ces modifications d'idiome eurent lieu surtout en Italie, où l'influence romaine agissait avec le plus de force, grâce aux grands souvenirs dont le pays était rempli, et aux papes, qui voyaient avec raison dans l'emploi de la langue latine un puissant moyen d'assurer et de perpétuer l'unité de l'église catholique. La langue italienne se compose presque exclusivement de racines latines; l'élément germanique

y entre pour peu de chose. En Espagne, la langue des Romains conserva également une grande prépondérance, parce que les Germains qui envahirent ces contrées étaient proportionnellement en petit nombre. Plus tard, à la suite de l'invasion arabe, l'espagnol prit jusqu'à un certain point un caractère oriental. Dans les Gaules, les Francs conservèrent, jusqu'au temps de Charlemagne, le tudesque dans sa pureté ; mais comme, peu après, une distinction complète s'établit entre les Francs occidentaux *romanisés* (si cette expression est permise), et les Francs orientaux purement germains, l'ancienne langue romaine eut le dessus chez les premiers. Cependant, l'idiome français, dès sa première formation, eut plusieurs dialectes. Jamais les Romains n'étaient devenus entièrement maîtres de l'Angleterre, de sorte que dans ce pays la langue latine ne s'était pas aussi profondément enracinée, et les Anglo-Saxons n'eurent pas beaucoup de peine à en empêcher le développement, de sorte qu'aujourd'hui encore l'anglais conserve une très-grande affinité avec le tudesque.

LIVRE V.

Lutte entre les Goths et les Francs.

THÉODORIC LE GRAND.

Théodoric, envoyé par son père Théodomir, comme otage, à Constantinople, s'y forma aux mœurs romaines, tout en conservant le caractère germain. A la mort de son père, il se mit à la tête des bandes gothiques dont celui-ci avait été le chef. L'empire d'Occident une fois détruit, l'empereur d'Orient, Zénon, s'en regarda comme l'héritier légitime; mais comme il était trop faible pour reconquérir l'Italie, et qu'en même temps il désirait se débarrasser des Goths, il engagea solennellement Théodoric à s'emparer de l'ancien siége de la puissance romaine. Théodoric y consentit, mais il voulut que la conquête fût pour son compte. Sur sa route, il rencontra trois peuples: le premier était slave, et avait déjà causé aux Grecs de grands dommages, sous son roi Babaï; Théodoric le soumit. Les Gépides formaient le second et

avaient Gundaric pour roi; Théodoric les vainquit également, après avoir passé sur la rive droite du Danube. Le troisième, les Rugiens, étaient encore dans les montagnes qui conduisent en Italie. Leur roi, Fava, venait d'être dompté par Odoacre, et son fils, Friedrich, se réfugia dans le camp du roi des Goths, dont il implora l'appui (l'an 487). Les Ostrogoths, qui avaient emmené leurs femmes et leurs enfants, marchèrent lentement à travers les montagnes, où ils furent renforcés par un grand nombre de Rugiens et d'autres Germains. Odoacre ne défendit pas les défilés, mais attendit l'ennemi sur l'Isonzo, non loin d'Aquilée et de la mer Adriatique. Il fut battu, et eut également le dessous à Vérone. Tufa, général d'Odoacre, passa du côté du vainqueur (l'an 489), qu'il quitta bientôt après avec le Rugien Friedrich, pour retourner à Odoacre. Vaincu de nouveau sur l'Adda, le roi d'Italie se renferma dans Ravenne, où il se défendit trois ans; mais la famine le força à se rendre. Théodoric l'assassina dans un festin (l'an 493). Pendant cette guerre, les Bourguignons, commandés par Gondebaud, avaient passé les Alpes et pillé le pays sur les derrières des Goths. Saint Épiphane les supplia, au nom de Jésus-Christ, de rendre plusieurs milliers de Romains qu'ils avaient enlevés, et ses vœux furent exaucés. Puis Théodoric les tint en échec, et assura les frontières

des Alpes, en décourageant les Gépides, les Hérules et les Rugiens. Il protégea les Allemanni qui, repoussés par les Francs, se réfugièrent dans les montagnes des Grisons. Mundo résistait au peuple slave des Bulgares, qui pressaient avec une énergie toujours croissante l'Italie et la Grèce : ce Mundo, réunissant des hommes de toute nation, avait créé une espèce d'Etat fondé sur le brigandage. Théodoric le fit vigoureusement soutenir contre les Bulgares, par son général Pitzia. Théodoric, après avoir assuré son nouveau royaume à l'extérieur, songea à la paix et à la meilleure organisation possible à l'intérieur. Un tiers des terres, qu'Odoacre avait déjà exigé pour ses Germains, suffit aux Goths, qui conservèrent leurs anciennes lois et leur constitution militaire sous des comtes. Eux seuls eurent le droit de porter les armes et de former l'armée. Comme ils étaient ariens, on leur assigna des églises particulières. Mais Théodoric s'attacha à introduire parmi eux la civilisation romaine. Les Romains gardèrent les deux tiers des terres et principalement les villes. Ils ne furent pas lésés dans leurs anciens droits; seulement il leur fut défendu de porter les armes. Le catholicisme fut protégé, et l'on employa tous les moyens pour étouffer les querelles religieuses. Mettant à profit trente années de paix, le conquérant encouragea l'agriculture, l'industrie,

le commerce, releva les villes et bourgades détruites, et commença même une œuvre immense, le desséchement des Marais-Pontins. Théodoric ne voulut pas résider à Rome; il s'y rendit pourtant l'an 500, y donna des jeux selon l'antique usage, et embellit la ville par des constructions nouvelles. Les Romains les plus éclairés devinrent ses conseillers; au premier rang il faut citer Cassiodore, son historien et son premier ministre, et le philosophe Boèce. Mais ce dernier, ainsi que son beau-père Symmaque, et le pape Jean, furent soupçonnés d'intrigues avec l'empereur d'Orient Justin; Théodoric fit périr Boèce et Symmaque; le pape mourut en prison. Evidemment Théodoric, le premier parmi les rois germains, voulut n'être pas seulement un puissant chef guerrier, ou le président pacifique d'une nation, mais aussi un pasteur de peuples, dans le sens biblique, un roi consacré par Dieu et son représentant sur la terre. Il chercha à faire prévaloir l'idée qu'il se faisait de la royauté, non-seulement pour lui parmi ses peuples, mais aussi pour les autres rois des peuples germains. Il jugea que les états devaient être unis; qu'au dessus d'eux tous les rois devaient se regarder comme une seule famille et n'épouser que des femmes de sang royal, et autant qu'il le put il appliqua ce principe. La jalousie des Francs, avec lesquels il avait pourtant contracté des alliances de cette nature, empê-

cha seule le développement complet de son plan ; mais le principe resta. Clovis chercha à conquérir le royaume des Wisigoths. Leur roi Thorismond, qui avait avec tant de succès combattu Attila, avait été assassiné par son frère Théodoric, qui tomba à son tour sous les coups d'Euric, le troisième frère. Ce dernier obtint de grands succès par les armes, et donna des lois écrites à son peuple. Mais Alaric II, son fils et son successeur, succomba devant les Francs à la bataille de Vouglé (l'an 507). Alors Théodoric envoya sous les ordres d'Ibbas une armée au secours de sa sœur, veuve d'Alaric, et de son petit-fils Amalaric. Ibbas, vainqueur des Francs sur le Rhône, conclut avec eux un traité en vertu duquel la Guienne et la Gascogne restèrent aux Francs, tandis que les Wisigoths conservèrent le Languedoc. Ce même Ibbas battit Gésalric, fils naturel d'Alaric, qui s'était fait proclamer roi à Barcelonne, et conserva le royaume au jeune Amalaric. Théodoric le Grand mourut en 526, des remords que lui causait l'injuste supplice de Symmaque et de Boèce.

CLOVIS.

Les Francs restaient divisés. Childéric, fils de Mérovée, fut roi des Saliens, et Sigismir, fils de Claudebald, fut roi des Ripuaires. Childéric, ami des plaisirs, séduisit les femmes de ses

sujets, qui le chassèrent et choisirent pour roi Egidius, le dernier gouverneur romain dans les Gaules. Childéric s'enfuit auprès de son parent Basin, roi des Thuringiens. Un de ses fidèles serviteurs, Wiomad, promit de préparer son retour, et réussit. Childéric revint avec Basine, femme de son hôte, qui s'était livrée à lui, et dont il eut Clovis. Après quelques succès militaires sur des peuples voisins, il mourut et fut enseveli à Tournai, où son tombeau fut découvert en 1653. Clovis eut de plus grandes pensées que son père. Il profita des embarras que les Allemanni causaient aux Ripuaires pour mettre dans sa dépendance Sigebert, fils de Sigismir, et réunir encore une fois tous les Francs. Siagrius, fils d'Egidius, conservait encore l'ombre de la puissance romaine au centre de la Gaule. Clovis le battit à Soissons (l'an 486), et se rendit maître de tout le pays jusqu'aux frontières des Wisigoths. En 493, il épousa Clotilde, princesse catholique de la famille arienne des rois de Bourgógne. Dans une bataille qu'il livra aux Allemanni, en 496, près de Zülpich, il fit vœu de se convertir à la vraie foi si le Dieu de Clotilde lui donnait la victoire. Il fut vainqueur, et reçut le baptême à Reims, des mains de l'évêque saint Remi, avec une partie de son armée. Comme tous les rois barbares étaient ariens, et Clovis seul orthodoxe, il fut puissamment favorisé par le clergé et par les populations

catholiques. Après une guerre sans résultat décisif contre le roi des Bourguignons Gondebaud, Clovis voulut soumettre les Wisigoths. Une bataille livrée entre Poitiers et Vouglé (l'an 507) donna la victoire au roi des Francs, qui vit également la Bretagne reconnaître sa suzeraineté (l'an 509). Il fut, en un mot, le véritable fondateur de la monarchie française, car il se défit aussi des rois des autres tribus franques, et réunit toute la nation sous ses lois. Il est vrai qu'il employa le meurtre. Il entrava la liberté du peuple en faisant prévaloir les premières ébauches du système féodal, et il fit tenir à Orléans le premier concile national des Gaules. Il mourut en 511.

GONDEBAUD.

Depuis la défaite de Gunthacar et la grande expédition des Huns, les Bourguignons, pressés des deux côtés, étaient arrivés jusqu'au Rhône. L'Alsace, avec Worms, leur capitale, tomba au pouvoir des Allemanni. Mais de l'autre côté des Alpes, en touchant à l'Italie, les Bourguignons fondèrent une nouvelle ville de Worms ou Bormio, et leur royaume, traversé par le Rhône, s'étendit depuis ce point jusqu'à Lyon. Les commencements de ce nouvel état sont obscurs. On dit que les Bourguignons étaient devenus chrétiens au moment même de l'invasion. Ils

firent alliance avec Aétius, puis, après la chute de l'empire d'Occident, ils furent les amis de l'empereur de Constantinople. Ils enlevèrent, dans le pays qui leur échut, les deux tiers des terres aux Romains. Ceux-ci conservèrent leurs lois, de même que les Bourguignons gardèrent aussi les leurs. Le territoire fut divisé en cantons, dont chacun, selon l'ancien usage, eut un comte pour chef, avec un pouvoir très-peu limité : le roi était le chef suprême, mais non absolu. Le premier roi de la haute Bourgogne après Gunthacar fut Gundioch. Lorsque celui-ci fut mort, ses quatre fils se partagèrent ses états. Chilpéric résida à Genève, Godegisel à Besançon, Gondebaud à Lyon, Godemar à Vienne. Ces frères ne furent pas longtemps d'accord. Gondebaud, le plus habile et le plus audacieux, voulut dominer seul. Il fit, à la suite d'une guerre civile, égorger son frère Chilpéric avec ses enfants; il garda pourtant Clotilde, qui devint l'épouse de Clovis. Il reconnut la suzeraineté du roi des Francs après de courtes hostilités (l'an 499.) Mais ensuite il s'acharna à la perte de Godegisel, réussit dans ce dessein, résista à la fois aux Francs et aux Ostrogoths, et finit par conclure la paix avec ces deux peuples. Gondebaud aussi fut réformateur dans son pays. L'unité chez les Bourguignons et l'affermissement de la royauté, voilà le double but qu'il se proposa. Mais comme il voulait introduire tout

à la fois trop d'innovations, il trouva une opiniâtre résistance chez les comtes des cantons. Ceux-ci le forcèrent, dans une diète tenue à Genève (l'an 502), à retirer le code qu'il avait promulgué, et en rédigèrent eux-mêmes un nouveau. Celui-ci nous a été conservé; c'est la *loi gombette* (ainsi appelée de Gondebaud).

PROGRÈS DES FRANCS SOUS LES FILS DE CLOVIS.

Tout se réunissait pour assurer aux Francs la supériorité sur les autres peuples germaniques. Les Francs, en effet, étaient les plus intelligents, les plus braves, les plus entreprenants. Ils étaient exercés à la guerre, habitués à la victoire, animés de l'esprit de conquête. Maîtres de la Gaule, ils se trouvaient placés au centre de toutes les peuplades germaniques, les séparaient les unes des autres, et pouvaient avec d'autant plus de facilité les soumettre isolément. La puissance qu'ils avaient déjà acquise leur donnait proportionnellement des forces supérieures à celles que tout autre peuple aurait pu mettre en mouvement contre eux. Contre les Saxons, ils avaient toute l'énergie de l'enthousiasme chrétien; contre les Goths, ils avaient un double avantage, car ceux-ci étaient séparés: les Ostrogoths occupaient l'Italie, les Wisigoths occupaient les Pyrénées. Les Francs se trouvaient entre les deux nations. De plus, le pape,

dont le pouvoir et la salutaire influence s'accroissaient chaque jour, avait le plus grand crédit sur toutes les populations de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne : il soutint les Francs catholiques contre les Goths ariens. Après la mort de Clovis, l'empire franc fut divisé entre ses quatre fils. Thierri eut l'Austrasie et résida à Metz; Clodomir fut roi d'Orléans, Childebert roi de Paris, Clotaire roi de Soissons. Le pouvoir royal fut seul partagé : l'unité nationale resta intacte. Mais l'exclusion de l'hérédité par droit d'aînesse, et le système de partage entre tous les fils d'un même père, ne tardèrent pas à causer de graves malheurs. Les fils de Clovis se signalèrent par leurs exploits guerriers. Les Neustriens soumirent toute la Bourgogne et affermirent leur domination dans l'Ouest. Thierri, roi d'Austrasie, et son fils Théodebert, conquirent la Thuringe, arrachèrent aux Ostrogoths ce qu'ils possédaient dans les Alpes, et forcèrent les ducs des Bavarois à reconnaître leur suprématie. Dans toute la Germanie, les Saxons résistèrent seuls aux attaques desFrancs : une grande lutte devait s'engager entre ces deux peuples.

CHUTE DES ROYAUMES DE THURINGE ET DE BOURGOGNE.

Le roi des Thuringiens Basin, auprès duquel Childéric chercha un asile, était allié par le sang

aux Mérovingiens. Ses fils Hermanfroi, Berthaire et Baldéric, se partagèrent son royaume. Le premier épousa Amalaberge, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, femme ambitieuse qui l'excita à se débarrasser de ses frères pour régner seul. Il fit périr Berthaire. Pour venir à bout de Baldéric, qui se tenait mieux sur ses gardes, il fit alliance avec Thierri, roi d'Austrasie, auquel, après le succès, il refusa les avantages qu'il lui avait promis. Thierri se ligua donc avec les Saxons, et vainquit Hermanfroi près de Scheidingen (l'an 529). Mais un habile Thuringien, Iring, conclut secrètement la paix avec les Francs pour enlever aux Saxons la récompense à laquelle ils s'attendaient. Le vieux duc saxon Hadegast tira une éclatante vengeance des Thuringiens, qui furent réduits à se livrer entièrement aux Francs. Thierri ayant invité Hermanfroi à une entrevue à Zülpich, le fit précipiter du haut des murs (l'an 530). Telle fut la fin de la race royale de Thuringe; les Saxons prirent possession du pays situé au nord de l'Unstrut, et les Francs s'emparèrent de la partie située au sud de cette rivière. Mais les troubles qui agitèrent l'empire des Francs permirent aux Thuringiens de reprendre une assez grande indépendance; ils eurent de nouveau des ducs particuliers, même des ducs païens, et ne payèrent aux Francs qu'un tribut annuel de cinq cents porcs. Thierri avait encore fait périr

un autre Mérovingien d'une branche collatérale, Siwald, dont le fils enfant, Garibald, fut sauvé par Théodebert de Metz, qui l'envoya à Rome, l'y fit élever dans la piété, et le nomma plus tard duc des Bavarois. Ce Garibald fut père de la fameuse Théodolinde et la souche de l'illustre famille des Agilolfinges. On voit pour la première fois les Bavarois figurer dans l'histoire lorsqu'ils demandèrent l'appui des Francs et des Allemanni contre les Avares venus de l'Est; mais dès qu'ils se crurent en sûreté de ce côté, ils se montrèrent arrogants et rebelles. Lorsque Garibald devint duc des Bavarois, les Avares exerçaient d'horribles ravages dans le pays : cette circonstance explique peut-être son élection. En Bourgogne, Sigismond avait succédé à Gondebaud son père. Les Francs, commandés par Clodomir, envahirent ses états. Sigismond, qui s'était d'abord réfugié dans le monastère de St-Maurice en Valais, tomba entre les mains de l'ennemi, et fut jeté, près d'Orléans, dans un puits avec sa femme et son enfant (l'an 524). Clodomir ayant été tué à la bataille de Véseronce, Childebert et Clotaire continuèrent son œuvre et incorporèrent la Bourgogne à l'empire des Francs, tout en lui laissant ses lois particulières.

RUINE DU ROYAUME DES VANDALES.

A Carthage, Genséric eut pour successeur

son fils Hunéric, qui ne continua pas ses grandes entreprises, fit aussitôt la paix avec les Romains, et vécut dans des débauches qui dégénérèrent en affreuses cruautés. Il fit périr avec toute sa famille son frère Théodoric, dont il redoutait la rivalité. Il persécuta de la manière la plus odieuse les catholiques, car il était arien. Les Maures de l'Atlas profitèrent de la haine dont il était l'objet pour commencer contre les Vandales une guerre d'extermination. A sa mort (l'an 486), Hunéric fut remplacé par son neveu Gondamond, celui-ci par son frère Trasamond, qui épousa Amalafride, sœur de Théodoric le Grand. Cette princesse amena avec elle cinq mille Goths, mais elle ne put empêcher les progrès des Maures. Hildéric, fils d'Hunéric, et successeur de Trasamond, jeta Amalafride dans les fers, fit massacrer tous les Goths qui l'avaient suivie, et fit alliance avec l'empereur d'Orient Justinien. Les Vandales déposèrent Hildéric, et proclamèrent roi Gélimer, un de ses parents. Mais le Goth Godas, auquel Gélimer confia la Sardaigne, passa du côté de Justinien. En 533, cet empereur envoya Bélisaire en Afrique, avec une armée de cent mille hommes. Après une résistance courageuse, le royaume des Vandales fut détruit, et Gélimer, leur dernier roi, alla orner à Constantinople le triomphe de Bélisaire. Les Vandales qui restèrent en Afrique se révoltèrent bien quel-

quefois, mais ils eurent toujours le dessous.

LUTTE DES OSTROGOTHS. VITIGÈS.

Le royaume des Ostrogoths, en Italie, se perdit à peu près pour les mêmes raisons qui avaient causé la ruine des Vandales. La mort du grand Théodoric brisa les liens qui unissaient les Goths et les Romains; et Justinien d'une part, les Francs de l'autre, surent fort bien profiter des circonstances. Amalasonthe, fille de Théodoric, élevée dans les idées romaines, et même très-instruite, veuve du Goth Eutharis, prit les rênes du gouvernement au nom de son jeune fils Athalaric. Il se forma aussitôt un parti goth qui ne voulut pas souffrir que le royal adolescent fût énervé par la civilisation romaine, et l'entraîna à toute sorte d'habitudes grossières. Sa mère, ne voyant plus sa vie en sûreté, demandait déjà un asile à Justinien, lorsque Athalaric mourut épuisé de débauches. Le parti goth élut pour roi Théodat, qui fit étouffer dans un bain Amalasonthe, son infortunée cousine. Justinien, sous prétexte de venger cette mort, envoya aussitôt contre les Ostrogoths l'armée qui venait de triompher des Vandales. En même temps il réveilla la haine des Romains catholiques contre les Barbares ariens, et rechercha l'alliance des Francs. Bélisaire parut dans l'Italie inférieure. Le lâche

Théodat offrit à l'empereur de déposer la couronne moyennant une pension. Son peuple le prévint, et proclama Vitigès (l'an 536) qui fit périr Théodat, envoya des ambassadeurs en Asie pour décider les Perses à se jeter sur les derrières des Grecs, et leva des recrues dans les Alpes parmi les Allemanni et les Bourguignons. Cent cinquante mille hommes de ces deux nations, tous armés et à cheval, arrivèrent sous le commandement d'Asinarius et d'Ulisigalus; mais ils ne firent que piller et dévaster l'Italie supérieure. Cependant Bélisaire marchait en avant. Partout les Romains se déclarèrent pour lui, et lui ouvrirent les portes de Rome elle-même avant que Vitigès pût les en empêcher. Vitigès voulut reprendre cette ville; Bélisaire fit échouer ses courageux efforts. Ce général détacha son lieutenant, Jean, qui s'empara de Rimini, jeta une garnison dans Milan, et menaça Ravenne. Vitigès reprit Milan, dont il fit périr trois cent mille habitants, et dont il partagea les richesses entre les troupes auxiliaires venues de la Bourgogne. Celles-ci n'en firent pas plus pour lui, et traitèrent avec une égale barbarie les Goths et les Romains. Le roi d'Austrasie, appelé à la fois au secours des deux peuples ennemis, vint en personne en Italie dans le but de tromper tout le monde, et de garder pour lui-même ce beau pays. Mais son armée fut détruite par des maladies contagieuses, et

il se vit contraint de regagner son royaume. Pendant ce temps, Bélisaire s'était approché de Ravenne, où Vitigès se défendit longtemps. Mais les Goths eux-mêmes perdirent l'espérance et offrirent leur couronne à Bélisaire. Celui-ci profita de ces dispositions, se fit livrer Vitigès, entra dans Ravenne, et n'accepta pas le titre de roi d'Italie. Vitigès et un grand nombre de captifs ornèrent le triomphe que Justinien fit célébrer en son honneur à Constantinople (l'an 539).

TOTILA, TÉIA. FIN DU ROYAUME DES OSTROGOTHS.

Les Goths élurent pour roi Ildibald; mais ils trouvèrent de nouveaux ennemis dans les Hérules et les Rugiens, qui, profitant de la confusion générale, avaient également formé des bandes de pillards, et s'étaient liés avec les Romains, par suite d'une vieille haine nationale. Ildibald eut quelques succès; mais il fut assassiné. Euraric, un Rugien, s'empara pour un temps de la couronne des Goths. Il fut également victime d'un meurtrier, et Totila fut proclamé roi (l'an 541.) Ce prince se dirigea rapidement vers l'Italie inférieure, qui était le point de départ de toutes les attaques des Grecs, et la prise de Naples fut son premier succès. Mais Bélisaire revint d'Orient avec une grande armée. La surprise nocturne qui rendit Totila maître

de Rome ne lui fut pas d'une grande utilité, car cette ville ne tarda pas à retomber au pouvoir de Bélisaire. Totila en tenta vainement de nouveau le siége. L'empereur rappela Bélisaire. Totila reprit Rome et remporta une grande victoire près de Ravenne. Puis il revint dans l'Italie inférieure, dont il se rendit maître, construisit une flotte, conquit la Sardaigne et la Corse, et fit piller les côtes grecques. L'empereur d'Orient ne conservait plus en Italie que la seule place d'Ancône. Dans cette heureuse position, Totila demanda en mariage la fille de Théodebert, roi d'Austrasie; mais les Francs n'étaient pas plus favorables aux Goths, et Théodebert entra de nouveau dans l'Italie supérieure pour s'en assurer à lui-même la possession. De plus, Justinien envoya une nouvelle armée sous les ordres de l'eunuque Narsès, qui recruta en chemin des Gépides, des Hérules, et même six mille Lombards. Supérieur en nombre, il battit les Goths dans un combat qui dura deux jours, à Taginas, non loin de Rimini. Le brave Totila fut tué dans l'action. Ses habits ensanglantés furent envoyés à l'empereur (l'an 552). Le peu de Goths qui restaient nommèrent pour chef Téia, qui résolut de succomber avec éclat. Il traversa toute l'Italie l'épée au poing, et massacra tout ce qui était Romain. Narsès usa de représailles. Enfin, refoulé au-delà de Naples, dans les montagnes, il se défendit avec une bravoure

inouïe, et fut tué les armes à la main. Mille Goths seulement lui survécurent. Théodebert mourut vers ce temps, et son fils Théodebald resta inactif. D'autre part, les Allemanni crurent que le moment était arrivé de s'emparer de l'Italie. Deux grandes bandes de cette nation se mirent en route sous les ordres de Leutharis et de Butilin. L'une suivit les côtes de la Méditerranée, l'autre celles de l'Adriatique. L'armée de Leutharis fut détruite par des maladies contagieuses ; celle de Butilin fut massacrée près de Capoue par Narsès : il n'en resta que cinq hommes (l'an 554). L'année suivante, le Hun Ragnaris, à la tête de sept mille Goths, résista sans succès à Narsès avec les Goths. Il y eut encore quelques autres soulèvements sans importance dans les années 563 et 568. Le royaume des Ostrogoths fut ainsi détruit.

COMMENCEMENT DES LOMBARDS. FIN DES HÉRULES ET DES GÉPIDES.

Voici la tradition qui se conservait parmi les Lombards. Autrefois il y eut en Danemarck un grand déluge suivi d'une grande famine. Le peuple se rassembla pour délibérer sur le parti à prendre dans cette extrémité. On avait déjà résolu de mettre à mort les vieillards des deux sexes, et de ne laisser vivre que les individus jeunes et pleins de force, lorsque Gambara, femme d'une grande sagesse, changea les esprits,

et décida ses compatriotes à renvoyer du pays un tiers de la population, qui serait désigné par le sort. Une partie des Danois émigra donc sous la conduite de ses deux fils, Ibor et Aïo. Ces exilés s'appelèrent d'abord Winiles, puis Lombards, à cause de leurs longues barbes (en allemand *lang*, long, et *bart*, barbe, d'où le nom de *Langobards*, corrompu en *Longobards*, et enfin en *Lombards*). Ils entrèrent en guerre avec les Vandales, qui ne voulaient pas les souffrir près d'eux. Gambara implora la déesse Freya; celle-ci le dieu Wodan. Wodan promit la victoire à ceux qu'il apercevrait les premiers au lever du soleil. Les femmes des Lombards, ramenant leurs longs cheveux en avant, sous le menton, et les faisant tomber sur leur poitrine, se placèrent en ordre de bataille à côté de leurs maris, et Wodan demanda : *Quelles sont ces longues barbes?* Il donna ainsi à ce peuple non-seulement la victoire, mais aussi le nom qu'il conserva. Les Lombards, du reste, tribu suévique, séparée de la confédération des Suèves, vécurent longtemps parmi les tribus saxonnes, dont une partie les accompagna plus tard en Italie. Bien que peu nombreux, ils surent maintenir leur indépendance. La suite de leur histoire fabuleuse ne présente pas un grand intérêt. Ce ne fut qu'après la migration des barbares que les Lombards reprirent de l'importance comme voisins des Rugiens, des Scirres, des Gépides,

et des Slaves Bulgares et Avares des montagnes de l'Autriche actuelle. Les Rugiens disparaissent de l'histoire après leur soumission par les Ostrogoths. Il en est de même des Scirres. Il est toutefois probable que ces peuples contribuèrent à la formation des Bavarois. Les Hérules se firent remarquer par leur opiniâtreté à conserver les mœurs païennes. Battus en 500 par les Lombards, ils eurent dès lors des rapports plus intimes avec Constantinople, où leur roi Graitis se fit baptiser (l'an 528). A son retour, ses sujets le massacrèrent. Pourtant le parti chrétien, secondé par l'empereur Justinien, parvint à leur imposer pour roi Swarta, qui fut chassé par Todat, venu de l'île de Thulé (Scandinavie), l'ancienne patrie des Hérules. Mais comme les Hérules païens se sentaient trop faibles pour se soutenir davantage tout seuls, ils se fondirent avec les Gépides. Les Hérules chrétiens combattirent longtemps encore dans les armées des empereurs d'Orient. Quant aux Gépides, ils étaient fiers d'avoir les premiers, sous les ordres d'Ardaric, brisé le joug des Huns. Ils surent défendre leur indépendance souvent attaquée par les Ostrogoths. Enfin ils eurent affaire aux Lombards. Tatus, roi de ce dernier peuple, avait été assassiné par son neveu Wachò, et son fils Ildechis se réfugia chez les Gépides. Les Lombards exigèrent l'extradition de ce prince, mais elle leur fut refusée. Cependant

Ildechis tomba sous les coups d'un meurtrier. Wacho eut Audoin pour successeur. Alboin, fils de ce dernier, battit Cunimond, roi des Gépides, le tua, et réunit tout son peuple aux Lombards (l'an 566).

ALBOIN EN ITALIE.

Dès 552, des Lombards avaient suivi Narsès en Italie contre les Ostrogoths. Plus tard, Narsès, payé d'ingratitude par l'empereur d'Orient, appela les Lombards. Alboin, sentant de quel avantage lui serait la possession de l'Italie, réunit vingt mille Saxons à ses guerriers (568), et employa quatre ans à la conquête des vastes plaines connues dès lors sous le nom de Lombardie. Les Bourguignons ne virent pas avec plaisir ce nouvel établissement, et leur duc Mummolus aurait peut-être triomphé complétement des Lombards, si les Francs des autres royaumes l'avaient soutenu. La conquête d'Alboin fut couronnée par la prise de Pavie. Les mesures qu'il arrêta furent excellentes (l'an 572). Il évita les fautes des Goths, ne dispersa point ses forces militaires dans l'Italie centrale et méridionale, mais conserva une forte position sur le Pô, et fit de Pavie sa capitale. De là il tenait en échec les Bourguignons, les Allemanni et les Francs. Il fit du Frioul la seconde forteresse de son empire, et contint de ce côté

les Bulgares et les Avares. Il évita aussi d'établir des relations trop intimes. Il donna toutes les terres aux Lombards, et fit des serfs de tous les Romains. Il mourut empoisonné par sa femme Rosamonde, fille de Cunimond, qu'au milieu d'un banquet il avait forcée à boire dans le crâne de son père, lugubre trophée de sa victoire sur le roi des Gépides. Les Lombards chassèrent cette princesse avec son confident Helmichis. Tous deux s'enfuirent à Ravenne, où l'exarque (gouverneur des pays qui appartenaient encore en Italie aux empereurs romains), épris de Rosamonde, voulut l'épouser. Cette femme empoisonna Helmichis; mais celui-ci, devinant à temps le crime, la força de boire la moitié de la coupe fatale, et de mourir avec lui (l'an 573). A cette époque, les Saxons, ne pouvant obtenir des Lombards ce qu'ils leur demandaient, quittèrent l'Italie. Dans les montagnes ils furent battus par Mummolus à la tête de ses Bourguignons, et forcés d'acheter le passage au prix du butin qu'ils avaient fait au-delà des Alpes. Plus loin, ils furent encore plus malheureux; ils trouvèrent leur pays occupé par les Allemanni, qui les exterminèrent.

THÉODOLINDE.

Après la mort d'Alboin, les Lombards choisirent pour roi Cleph, qui fut tué dès l'an 575

par ses sujets. Pendant dix ans, ils ne prirent point de roi, mais se firent gouverner par trente-six ducs indépendants les uns des autres, qui entreprirent aussitôt une expédition sur le territoire des Francs, où ils furent battus par Mummolus. L'année suivante (576), trois ducs lombards, Amon, Zadan et Rodan, risquèrent une nouvelle tentative, furent encore une fois repoussés, et se virent contraints d'abandonner leur bagage dans les neiges des Alpes. D'autre part, ils triomphèrent d'une nouvelle armée romaine commandée par Baduarius (l'an 577). Comme ils avaient à craindre d'être pressés d'un côté par les Francs, de l'autre par les Romains d'Orient, les ducs se décidèrent à élire de nouveau un roi pour assurer l'union parmi eux, et leur choix tomba sur Autharis, fils de Cleph (l'an 584). Ce prince maintint le bon ordre à l'intérieur, fit un traité de paix avec Smaragdus, exarque de Ravenne, et chercha à se rassurer contre les Francs par une étroite alliance avec les Bavarois. Il épousa Théodolinde, fille de Garibald, duc de ce peuple. Une guerre insignifiante avec les Francs fut le premier résultat de cette union. Autharis essaya aussi sa fortune contre les Romains, traversa toute l'Italie, et éleva près de Reggio une colonne monumentale en mémoire de ses exploits. Il mourut après un règne assez court, en 591. Théodoline avait acquis un tel empire sur les

Lombards, qu'ils déclarèrent qu'ils prendraient pour roi celui qu'elle prendrait pour époux. Elle choisit Agilulf, Thuringien d'origine, et usa ensuite de son influence pour convertir au christianisme les Lombards, qui, jusqu'alors païens endurcis, avaient fait souffrir aux sectateurs de la vraie foi d'horribles persécutions. Théodolinde reçut du pape Grégoire le Grand les témoignages d'une profonde amitié. La paix fut conclue avec les Francs. Durant cette époque de tranquillité se forma réellement le royaume des Lombards. Dans le principe ce peuple avait conservé son organisation militaire ; les ducs et leurs lieutenants, qui commandaient durant la guerre, avaient aussi, dans la paix, l'autorité judiciaire. Les Romains ne restèrent pas libres, comme ils l'avaient été sous les Goths; ils devinrent vassaux, et durent cultiver les terres comme fermiers au profit des Lombards. Ces Romains eurent une sorte de magistrat particulier, appelé *gastalde*, et placé sous l'autorité des ducs. Par Théodolinde, l'église acquit de l'influence. Le nouveau royaume des Lombards s'étendait de la Savoie au Frioul, du Tyrol méridional à Bénévent. Une partie seulement de l'Italie supérieure, avec les villes de Ravenne, de Rome, de Naples, la Calabre et la Sicile, restèrent aux mains des Grecs, sous le nom d'exarchat. L'exarque résidait à Ravenne : à Rome, le pape était à peu près indépendant.

Parmi les ducs, ceux qui occupaient les frontières de l'est et du sud, ceux de Frioul et de Bénévent étaient les plus puissants. Les Lombards n'eurent pas de marine. Agilulf mourut en 615. Son jeune fils Adelwald se fit haïr et égorger. Par affection pour Théodolinde mourante, les Lombards proclamèrent roi Ariowald, mari de Gerberge, fille de cette princesse (l'an 625).

ATROCITÉS DANS LA MAISON MÉROVINGIENNE.

Chez les Francs, la famille mérovingienne, illustrée par Clovis, se corrompait et commençait à donner le spectacle des plus horribles discordes. Des quatre fils de Clovis, deux seulement, Thierri et Clodomir, moururent de mort naturelle. Les deux autres, Childebert et Clotaire, commencèrent une série d'affreuses tragédies, en égorgeant leurs neveux, fils de Clodomir. Après la mort de Childebert, Clotaire fut seul roi des Francs. Dans les dernières années de son règne, il attaqua les Saxons. Mais tout-à-coup les Francs lui déclarèrent que cette guerre était injuste, et le menacèrent de le tuer s'il ne la cessait. Ils mettaient déjà sa tente en pièces, lorsqu'il donna le signal du départ. Il mourut en 561, et ses quatre fils se partagèrent son empire. Caribert résida à Paris, Gontran à Orléans, Sigebert à Metz, Chilpéric à Soissons. Alors eurent lieu des scènes atroces,

uniques dans l'histoire, et que nous sommes forcés, à notre grand regret, de résumer ici.

FRÉDÉGONDE.

Caribert, à Paris, ouvrit la porte aux désordres en prenant à la fois quatre femmes, en dépit de l'excommunication prononcée contre lui par l'évêque saint Germain. Il mourut prématurément. Gontran, à Orléans, prit trois femmes. Sigebert, roi de Metz, dont les mœurs étaient pures, et qui venait de combattre les Avares avec succès, voulut s'élever au dessus de ses frères en épousant une seule femme, la noble fille d'un roi illustre. Il rechercha Brunehaut, fille d'Athanagild, roi des Wisigoths. Cette princesse, dans la fleur de l'âge, resplendissante de beauté, et apportant d'immenses trésors, remplit de sa renommée tous les pays soumis aux Francs. Chilpéric, roi de Soissons, fut jaloux de ce mariage. Ce misérable avait déjà sacrifié sa femme Audovera et ses deux enfants à une concubine, à cette Frédégonde si célèbre par sa beauté, et qui se débarrassa de cette première rivale par le meurtre. Chilpéric ne voulut pas rester en arrière de son frère, et demanda la main de Galsuinthe, sœur de Brunehaut; mais à peine cette princesse fut-elle arrivée à Soissons, que Chilpéric la fit étrangler dans son lit, et déclara, quelques jours après,

Frédégonde son épouse légitime. Puis il se jeta à l'improviste sur le territoire de Sigebert; mais celui-ci fut vaillamment défendu par les Austrasiens, qui avaient conservé dans leur pureté les mœurs germaniques. Chilpéric dut reculer, et perdit son fils Théodebert. Les Neustriens eux-mêmes élevaient Sigebert sur le pavois, lorsqu'il fut assassiné par des meurtriers envoyés, dit-on, par Frédégonde (l'an 576). Chilpéric entra dans Paris, se remit à la tête des Neustriens, chassa les Austrasiens qui n'avaient plus de chef, et fit Brunehaut prisonnière. Heureusement le duc Gondobald sauva Childebert, fils unique de Sigebert, et qui était à peine âgé de cinq ans. Il l'emmena en Austrasie, où cet enfant fut proclamé roi. Brunehaut, prisonnière à Rouen, y fut rejointe par Mérovée, fils de Chilpéric et d'Audovère, qui l'épousa. Bientôt la trahison causa la mort de Mérovée, tandis que Brunehaut put retourner en Austrasie. Pendant ce temps Frédégonde, qui, dit-on, entretenait des liaisons criminelles avec Landri, maire du palais, et qui craignait la vengeance de Chilpéric, fit assassiner ce prince à la chasse (l'an 584). Clotaire II, son fils, encore au berceau, lui succéda, sous la tutelle de Frédégonde. Gontran, roi d'Orléans, dont la conduite fut très-équivoque dans toutes ces circonstances, envoya des ambassadeurs au jeune Childebert, roi d'Austrasie, eut une entrevue avec lui, l'adop-

ta, et promit de le reconnaître pour héritier de son royaume puisqu'il n'avait pas d'enfants. Les grands vassaux et les hauts dignitaires de l'église profitèrent de toute cette confusion pour faire confirmer leurs priviléges et pour en obtenir de nouveaux. L'égoïsme, qui dominait déjà dans la famille royale, s'empara de tous les esprits. Au milieu de toutes les intrigues dont cette affreuse époque est remplie, il s'élève tant d'accusations contre Frédégonde, contre Brunehaut, contre les rois, contre les grands vassaux, contre les prélats, qu'on ne sait de quel côté trouver la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que les hostilités continuèrent entre l'Austrasie et la Neustrie, qu'en Austrasie même Brunehaut rencontra de la résistance, que Childebert mourut peu de temps après avoir été battu près de Soissons par les Neustriens, qu'il laissa deux fils dont l'un, Théodebert, eut l'Austrasie, avec Metz pour capitale, et l'autre le royaume de Gontran (mort en 595), c'est-à-dire la Bourgogne, avec Orléans pour capitale. Frédégonde, ayant obtenu moins d'avantages dans une nouvelle guerre civile, suscita les Avares contre l'Austrasie; mais elle mourut avant que la lutte fût décidée (l'an 596).

BRUNEHAUT.

Théodebert repoussa les Avares et les Saxons, et battit les Neustriens. Mais il ne fut pas long-

temps d'accord avec Brunehaut son aïeule. Cette princesse ne négligeait rien pour se venger des grands, qui avaient contrecarré son influence. Après l'assassinat du maire du palais, Egila, dont beaucoup d'historiens l'accusent, elle éleva à la première dignité de l'État Protadius, qui, dit-on, tenait à elle par des liens impurs. Elle prétendit même que Théodebert était le fils d'un jardinier, et non celui de Childebert, et ces calomnies causèrent une grande discorde entre les deux frères : ceux-ci furent réconciliés par Uncilen, duc des Allemanni, qui fit massacrer Protadius. Brunehaut, forte du pouvoir que lui laissait Thierri, fit lapider l'évêque Didier, qui l'exhortait à la pénitence, et chassa saint Columban, qui avait osé blâmer sa conduite. Enfin elle réussit à diviser pour jamais ses petits-fils, en excitant Thierri à enlever l'Alsace à Théodebert. Les deux frères se battirent à Toul et à Zülpich ; mais Théodebert fut battu, pris, enfermé dans un cloître, égorgé par l'ordre de Brunehaut, et l'on jeta contre un rocher, pour lui briser la tête, son fils Mérovée, encore enfant (l'an 612). Aussitôt le vainqueur marcha contre Clotaire II, roi de Neustrie ; mais on prétend qu'à la suite d'une discussion, Brunehaut le fit empoisonner. Thierri laissait quatre fils en bas âge. Brunehaut fit proclamer roi d'Austrasie Sigebert, l'aîné d'entre eux, et crut pouvoir régner en son nom. Mais les

Austrasiens mécontents, dont Pepin de Landen était le plus influent, s'adressèrent à Clotaire II, qui s'avança avec des troupes. Brunehaut chercha à s'assurer l'appui des peuples de la rive droite du Rhin : mais, trahie par le maire du palais Warnachaire, qu'elle avait voulu trahir elle-même, elle fut abandonnée par ses soldats à la bataille de Châlons-sur-Marne, et livrée à Clotaire. Ce prince, dit-on, la fit torturer cruellement pendant trois jours consécutifs, puis il ordonna qu'elle fût promenée à travers tout le camp sur un chameau; enfin il voulut qu'elle fût attachée par les cheveux, par les jambes et par un pied, à la queue d'un cheval indompté. Elle périt dans ce supplice (l'an 613). Ses arrière-petits-fils furent entraînés dans sa chute. Clotaire fit égorger Sigebert et son frère Corb. Leur autre frère, Mérovée, fut épargné comme filleul du vainqueur. Le quatrième, Childebert, prit la fuite, et l'on n'entendit plus parler de lui. Clotaire II, pour assurer complétement la tranquillité de l'empire des Francs, où désormais il régnait seul, et pour confirmer les priviléges que les grands vassaux et les prélats avaient acquis durant les troubles, réunit une grande assemblée nationale, où il transforma en loi l'hérédité des fiefs, et donna des droits particuliers et des immunités à l'église. Une autre suite de ces longues agitations fut l'accroissement de la puissance des maires du palais.

GRIMOALD.

Revenons à la Lombardie. Le peuple sauvage des Avares, qui s'était établi dans la Hongrie actuelle, s'avançait à travers les montagnes de l'Illyrie. Leur prince ou chagan tua le duc lombard Gisulph avec tous les siens dans un combat (l'an 611), et assiégea sa veuve Romilda dans la ville même de Frioul. Romilda, dominée par une passion coupable pour le khan, lui livra la ville, et fut emmenée par lui en Hongrie avec ses quatre fils et ses quatre filles. Là le barbare lui tint parole et l'épousa; mais le lendemain il la fit empaler. Le plus jeune des fils de cette femme, Grimoald, que l'aîné, Taso, portait en croupe derrière lui, tomba de cheval et fut pris par l'un des Avares qui les poursuivaient; mais il s'attacha à son épée, parvint à la tirer du fourreau, coupa la gorge à celui qui le tenait prisonnier, et rejoignit heureusement ses frères. Taso fut accueilli avec bienveillance par Ariowald, roi des Lombards, et nommé duc de Frioul à la place de son père. A la mort d'Ariowald, les Lombards s'engagèrent à prendre pour roi celui que Gondeberge, veuve de ce prince, choisirait pour époux. Elle fit choix de Rotharis, qui gouverna avec habileté et fit rédiger un code célèbre (l'an 648). Après lui, la nation élut le Bavarois Aribert, oncle de Gondeberge et frère de Théodelinde (l'an 654). Lorsqu'il

mourut (l'an 661), ses deux fils, Bertarit et Godebert, se disputèrent le pouvoir : il se forma dans le duché de Bénévent un parti national opposé au parti bavarois, et ce dernier eut le dessous. Grimoald, dont nous avons parlé plus haut, avait été adopté par Arigil, duc de Bénévent : il combattit avec succès les Grecs dans l'Italie inférieure, et devint duc de Bénévent. Il se déclara pour Godebert. Mais un traître les brouilla ; Grimoald tua Godebert, triompha de la résistance que Bertarit lui opposa quelque temps encore, et fut proclamé roi. Mais l'empereur d'Orient profita de ces dissensions pour attaquer en personne les Lombards. Il assiégea dans Bénévent Romuald, fils de Grimoald, tandis que ce dernier était encore occupé dans le nord de l'Italie. Mais l'empereur fut forcé de lever le siége et de revenir à Naples. Grimoald, qui avait eu le temps d'arriver, le poursuivit. Clotaire III, roi des Francs, armait en faveur de Bertarit ; mais Grimoald battit les Francs à Asti (l'an 665). L'année suivante il vainquit les Avares, qui avaient également envahi son territoire. Il assura de plus la tranquillité intérieure du royaume par des lois nouvelles. Lorsqu'il fut mort (en 671), les Lombards reprirent ce Bertarit qu'ils avaient chassé, et Romuald, fils de Grimoald, se contenta bénévolement du duché de Bénévent. Cunibert, fils de Bertarit, eut une longue lutte à soutenir contre les ducs récalci-

trants; Liutprand, fils de Cunibert, fut mis de côté par Reginhart, descendant de Godebert. Aribert II, frère de Liutprand, devenu roi, tira une cruelle vengeance d'Ansbrand, tuteur de Liutprand, qui s'était réfugié en Bavière, car il fit aveugler le fils qu'il avait laissé derrière lui, et mutiler sa mère et sa fille. Mais Ansbrand trouva de l'appui chez les Bavarois, et, dès la première bataille, tous les Lombards passèrent de son côté. Aribert, en fuyant avec ses trésors, se noya dans l'Adige (l'an 711). Ansbrand devint roi, et eut pour successeur son fils Liutprand, qui donna encore une fois des lois nouvelles aux Lombards et favorisa particulièrement les affranchis, pour réconcilier les anciens Romains avec la domination des vainqueurs. Il voulut conquérir toute l'Italie, mais il trouva dans Rome un obstacle insurmontable. Le pape Grégoire II fut puissamment secondé par les Francs, car il ne voulait pas devenir sujet d'un roi lombard. Liutprand mourut en 744, et fut remplacé par Rachis. Astolphe, frère et successeur de celui-ci, reprit les plans de Liutprand, serra Rome de près, et fut attaqué et battu par les Francs.

FIN DU ROYAUME DES SUÈVES ET DU ROYAUME DES WISIGOTHS EN ESPAGNE.

Les Wisigoths avaient été protégés par Théodoric le Grand. Après la mort de ce roi des Ostro-

goths, Amalaric chercha à obtenir l'amitié des Francs, en épousant Clotilde, fille de Clovis. Mais la haine des Goths contre les Francs était trop profondément enracinée dans les cœurs. Amalaric maltraita sa femme, qui envoya à ses frères un voile teint de son sang pour les exciter à la vengeance. Childebert accourut, et Amalaric reçut la mort près de Narbonne (l'an 531). Les Goths choisirent pour roi Theudis : Théodisel, général de ce prince, battit les Francs, devint roi plus tard, et fut assassiné à cause de ses débauches. Il eut pour successeur Egila, qui fut renversé par Athanagild, père de la fameuse Brunehaut. Ensuite le trône fut occupé par Liuba, puis par Léovigild. Les Basques se révoltèrent contre ce dernier dans les Pyrénées. Son fils Herménégild épousa Ingundis, fille de Brunehaut, princesse aimable et pieuse, qui convertit son époux à la foi catholique. Léovigild, arien fougueux, autorisa les excès de Goiswinde contre le jeune couple, et provoqua par là la révolte d'Herménégild, qui, malgré son alliance avec les Espagnols restés catholiques et avec les Suèves et les Basques, succomba dans cette lutte. Andeca, roi des Suèves, dont le peuple fut dès lors soumis pour toujours, fut enfermé dans un cloître. Herménégild fut décapité. Sa femme, voulant retourner par mer dans sa patrie, tomba entre les mains des Grecs, et mourut en Afrique (l'an 585). Reccarède,

frère d'Herménégild, donna sa main à Rigonthe, fille de Frédégonde. Mais cette princesse, dépouillée en route par sa propre escorte, arriva avec peine jusqu'aux Pyrénées. Léovigild, accusant de cet acte de brigandage Gontran, roi de Bourgogne, fit essuyer une défaite aux troupes de ce prince. Reccarède, devenu roi après la mort de son père, rompit avec l'hérésie et se fit catholique (l'an 590). Les ariens, excités par Goiswinde, se réunirent contre lui, et reçurent des secours de Gontran. Mais Reccarède fut vainqueur sur tous les points, et Goiswinde se suicida. Reccarède donna de nouvelles institutions aux Wisigoths, humilia l'orgueil de la noblesse, et accorda de grandes immunités aux Romains. L'influence des évêques devint telle, que les assemblées nationales furent également appelées diètes et conciles, et que l'on y fit et les lois civiles et les lois ecclésiastiques. Reccarède mourut en 601. Son fils Liuba fut détrôné par Withérich, que sa tyrannie fit assassiner bientôt après. La confusion se mit dans l'État. Les Basques étaient en révolte continuelle. Cependant Sisebut chassa les Grecs qui se maintenaient encore dans les villes maritimes. Il mourut en 620. Chindasuinth détruisit la force de l'ancienne aristocratie gothe en faisant périr du dernier supplice cinq cents seigneurs. En 652, il laissa le trône à Reccesuinth, qui châtia les Basques et rétablit les ducs. Son règne finit en

672. Wamba eut le premier à combattre les Arabes et les repoussa ; mais il fut victime de la trahison intérieure, et s'enferma dans un couvent. Erwig, qu'il avait comblé de bienfaits, et qui avait voulu l'empoisonner, se sentit dévoré de remords, et entra à son tour dans un monastère (l'an 687). Sous Egiza, son successeur, les Arabes tentèrent une nouvelle irruption, mais ils furent vaincus par le duc Théodoric. Witiza, fils d'Egiza, se rendit odieux par ses déréglements (l'an 698). A la suite d'une révolte, Rodéric fut proclamé roi, et sous son règne la trahison livra l'Espagne aux Arabes (l'an 711), malgré la bataille de Xérès de la Frontera. Le royaume des Wisigoths fut détruit par les infidèles. Les débris des guerriers goths se retirèrent dans les montagnes de la Gallicie, d'où sortirent plus tard les royaumes chrétiens d'Espagne.

LES ANGLO-SAXONS.

Lors de la grande invasion, les Romains avaient abandonné à elle-même l'île de Bretagne: les anciens habitants, c'est-à-dire les Bretons au sud et les Scots au nord, s'en disputèrent la possession. En 450, deux chefs saxons, Hengist et Horsa, furent invités par Wortigern, chef des Bretons, à soutenir ceux-ci contre les Scots, qui se virent bientôt repoussés dans leurs montagnes. Les Saxons, fiers du service qu'ils ve-

naient de rendre, se déterminèrent à s'emparer du pays pour leur propre compte. Renforcés à chaque instant par de nouvelles troupes parties de la Saxe, ils fondèrent le premier royaume saxon (l'an 455), celui de Kent, dont Hengist fut le premier roi. Une lutte opiniâtre contre les Bretons et les Scots amena l'établissement successif de sept royaumes. Mais comme les véritables Saxons avaient été rejoints par un grand nombre d'Angles, le nom de Bretagne que l'île avait porté jusqu'alors fit place à celui d'Angleterre. Le christianisme fut introduit parmi les conquérants par les efforts du pape Grégoire le Grand. Les sept royaumes (l'*heptarchie*) conservèrent l'antique constitution que les Saxons avaient eue dans leur patrie. En 825, le roi de Kent Egbert réunit en un seul état toute l'heptarchie, et fut ainsi le véritable fondateur du royaume d'Angleterre.

LIVRE VI.

Charlemagne.

MAIRES DU PALAIS D'AUSTRASIE.

Les Mérovingiens dégénéraient de plus en plus, tandis que la puissance des maires du palais arrivait à son apogée. Ceux-ci, chefs de tous les grands vassaux, du milieu desquels ils étaient tirés, et avec qui ils étaient unis d'intérêts, surent insensiblement attirer entre leurs mains toutes les branches du gouvernement civil et militaire. Ils ne laissèrent aux rois que l'éclat extérieur du trône et la liberté de se livrer sans frein à leurs tristes déréglements. Enfin une famille réussit, à force de bonheur et de talent, à rendre la dignité de maire héréditaire pour ses membres, et se fraya le chemin du trône, mais en s'en aplanissant les abords avec lenteur et prudence. La prépondérance des Maires était intimement liée à celle des Austrasiens. L'une et l'autre s'élevèrent ensemble et se prêtèrent un appui mutuel. Les Francs du Rhin, purement Germains, les Thuringiens, les Allemanni et les Bavarois, dont l'esprit animait

encore aussi dans le principe les Bourguignons, formèrent, comme Austrasiens, cette grande opposition contre les Neustriens, devenus plus romains, et qui se composaient des Francs occidentaux, de Romains, de Goths, de Basques et de Bretons. Les Austrasiens avaient conservé l'empreinte du caractère natif des Germains, leur énergie, leurs mœurs et leur langue. Les Neustriens s'étaient amollis, s'adonnaient davantage aux plaisirs, et furent moins étrangers à la perfidie. Ces différences de caractère entre les deux races firent naître chez elles une haine profonde l'une contre l'autre. De plus, le hasard donna aux Austrasiens les chefs les plus habiles; les guerres qu'ils firent contre les autres Germains exercèrent davantage leurs forces, et leur assurèrent une plus grande gloire. Il en fut de même des maires du palais d'Austrasie, qui attirèrent à eux la plus grande puissance, et ne purent la conserver qu'en répondant aux vœux de leurs compatriotes.

PEPIN DE LANDEN.

Dès 622, Clotaire II fit son fils Dagobert roi d'Austrasie, et lui donna pour maire du palais Pepin de Landen. De ce personnage, qui était originaire des Pays-Bas, descendit cette puissante famille de maires du palais, qui deux siècles plus tard fonda le trône impérial des

Germains, et s'appela maison carlovingienne, du nom de Charlemagne, son plus illustre rejeton. Dagobert eut des luttes à soutenir contre les Saxons, tandis que son père vivait encore. Clotaire le soutint, et imposa un tribut à ce peuple. En 628, Dagobert devint roi de tout l'empire des Francs. Mais il vécut désormais à Paris dans l'indolence et dans les plaisirs, essayant de racheter ses fautes par de riches présents aux églises et par la fondation de couvents magnifiques. Sous son règne, un marchand franc, nommé Samo, devint, par une suite de circonstances singulières, roi des Slaves-Wendes. Des marchands francs ayant été assassinés sur son territoire, Dagobert lui déclara la guerre. Samo battit les Francs, et acquit une telle considération, que les Sorbes, peuple slave, se soumirent volontairement à lui avec leur roi Dorwan. Jusque-là Pepin n'avait pris aucune part à cette lutte. Il s'en mêla maintenant (l'an 630), remit aux Saxons leur tribut, donna aux Thuringiens un duc de leur nation et de leur religion (ils étaient encore païens), et réunit par son habile politique tous les Germains pour une guerre nationale contre les Slaves. L'empire de Samo s'écroula aussi vite qu'il s'était élevé. En 638, Dagobert étant mort, ses trois fils partagèrent de nouveau l'empire. Sigebert III eut l'Austrasie, Clovis II la Neustrie. Pepin ne put se maintenir comme maire du

palais qu'en Austrasie ; mais à sa mort (en 639) son fils Grimoald, qui cherchait à s'assurer sa place, fut éliminé parce qu'il excitait trop de jalousie, et Otto fut nommé maire du palais. Mais le vieux parti de Pepin se releva, et les ducs Radulf de Thuringe et Fara de Bavière se déclarèrent indépendants. Otto, qui marcha contre eux avec Sigebert, battit et tua Fara, mais fut repoussé par Radulf. Par là il perdit toute considération aux yeux des grands vassaux : et Grimoald, revenu au pouvoir, voulut profiter de la mort de Sigebert pour placer sur le trône son propre fils Childebert ; mais il rencontra trop d'obstacles, et fut assassiné avec son malheureux enfant.

PEPIN D'HÉRISTAL.

Dagobert II, fils de Sigebert, avait été envoyé par Grimoald dans un couvent d'Irlande. On l'y laissa. Le clergé et les vassaux convinrent de réunir encore une fois tout l'empire des Francs sous Clovis II. Ce prince laissait régner en son nom sa mère Nanthilde, que dominait le maire du palais Floachat : elle fut forcée de promettre par serment à tous les prélats et à tous les grands vassaux de leur laisser pour toute leur vie leurs dignités et leurs biens. Clovis II étant descendu au tombeau en 656, ses fils partagèrent de nouveau ses états. Clotaire III eut la

Neustrie, où dès lors le maire Ebroïn fut tout-puissant : mais ce prince mourut bientôt après. Childéric eut l'Austrasie, mais il blessa tellement les mœurs germaines, en faisant flageller un homme libre, nommé Bodilo, que le peuple exaspéré le tua (l'an 673). Thierri III, frère de Clotaire et de Childéric, recueillit l'héritage de tous deux; Ebroïn régna en son nom. Les Austrasiens mécontents firent revenir Dagobert d'Irlande. Une guerre s'en suivit. Ebroïn eut d'abord le dessous et fut enfermé dans un couvent; mais il s'en évada, reprit le dessus, et fit tuer Dagobert. Alors s'éleva parmi les Austrasiens Pepin d'Héristal, petit-fils, par les femmes, de Pepin de Landen. Ebroïn fut vaincu et mis à mort; les Neustriens eurent pour maire du palais Berthaire, qui, malgré sa bravoure, ne put empêcher l'issue de la bataille de Testri (687), qui décida la victoire des Austrasiens. Pepin força Thierri III à le reconnaître comme maire du palais dans tout l'empire des Francs, lui laissant à ce prix l'éclat extérieur du trône, et se réservant à lui-même la véritable puissance. A partir de ce moment, aucun Mérovingien ne s'occupa plus du gouvernement. Renfermé dans son palais, le roi ne fut plus qu'un vain fantôme, qui n'apparaissait aux yeux du peuple qu'à l'époque du Champ de Mars. Pepin vécut encore sous deux Mérovingiens après Thierri III, dont la mort n'ôta rien à sa puissance. Son pre-

mier soin fut de rétablir l'ordre à l'intérieur. Il rendit une organisation solide aux Champs de Mars, ou assemblées annuelles de la nation, longtemps négligées ou tenues irrégulièrement; mais le clergé et les grands vassaux y eurent désormais plus d'influence que les simples hommes libres. Dès l'époque de Pepin, une grande solidarité s'établit entre le clergé et la maison carlovingienne. Le temps était venu d'affermir la sûreté extérieure. Les Francs, sous Pepin, étaient unis et forts. Les Basques, les Goths et les Bretons, révoltés dans les limites mêmes de la Gaule, furent bientôt vaincus. La lutte engagée sur les frontières d'Austrasie fut plus difficile, surtout contre le païen Ratbod, roi des Frisons. Son peuple, ainsi que les Saxons et les Thuringiens, restaient encore insensibles aux divines doctrines de l'Evangile, et plusieurs martyrs avaient payé de leur sang, dans ces contrées, leur dévoûment sublime. La Bavière fut convertie par saint Rupert et saint Emmeran, grâce à l'influence que Regintrude, princesse franque, exerça sur le duc Théodon, son mari. Saint Rupert fonda l'évêché de Saltzbourg, et saint Emmeran celui de Ratisbonne. La vie de Pepin se termina en 714, et cette même année Grimoald, son fils, fut assassiné dans une église à Liége.

CHARLES-MARTEL.

La mort de Pepin et celle de Grimoald mirent les Francs dans un grand embarras. En Austrasie, Plectrude, veuve de Pepin, chercha à conserver la dignité de maire du palais à son petit-fils Théodoald, fils de Grimoald. Pour y parvenir plus sûrement, elle mit en prison un fils naturel de son mari, Charles, qui depuis devint si célèbre. Mais les Neustriens avaient supporté avec peine la domination de Pepin. Après Thierri III, Clovis III, Childebert, Dagobert III avaient successivement occupé le trône. Enfin (l'an 715), Chilpéric II, fils de ce Dagobert, avait été reconnu comme roi de Neustrie. Ce fut en son nom que les grands élurent Ragenfried ou Rainfroi pour maire du palais, et entrèrent aussitôt en Austrasie. Le jeune Théodoald fut battu, et mourut bientôt après. Pour être plus sûrs encore de la victoire, les Neustriens firent alliance avec le Frison Ratbod. Dans cette extrémité, les Austrasiens délivrèrent Charles, qui marcha aussitôt contre les Frisons; mais, inférieur en nombre, il fut défait (l'an 716). Néanmoins il profita de l'hiver pour rassembler une grande armée. Au printemps suivant, il battit les Neustriens près de Cambrai. Aussitôt il revint à Cologne, força sa belle-mère à lui remettre les trésors de son père, et la renvoya

en Bavière, où elle était née. Puis il repartit pour la Neustrie, à laquelle il imposa pour roi Clotaire IV. Chilpéric s'enfuit auprès d'Eudes, duc d'Aquitaine; mais Charles triompha de tous deux (l'an 719). La paix fut conclue. Eudes livra Chilpéric, qui ne vécut plus longtemps. Charles alors donna la couronne à Thierri IV, fils du dernier Dagobert. En Bavière une révolte éclata; Charles eut également la victoire de ce côté, épousa Sunichild, fille du duc Grimoald, et, comme celui-ci avait été assassiné par les siens, le duché fut remis à son fils Hucbert. A cette époque, saint Corbinian fonda Freisingen. Ce n'est pas ici que nous devons raconter la célèbre bataille livrée entre Tours et Poitiers, et dans laquelle Charles, surnommé dès lors *Martel*, à cause des coups vigoureux qui signalèrent la force de son bras, sauva l'Europe chrétienne de l'invasion des Mahométans (l'an 732). Il nous suffira de faire observer qu'elle affermit la puissance du duc des Francs Austrasiens sur une base désormais inébranlable. Six ans après (en 738), de nouvelles guerres s'élevèrent au nord et au midi; nous n'avons à nous occuper que des premières. Les Saxons et les Frisons, toujours païens, ayant fait une attaque, Charles-Martel les dompta. L'opiniâtre Ratbod se vit enfin forcé de se soumettre et d'embrasser le christianisme; mais sa conversion ne fut pas sincère, et l'Evangile ne

pénétra pas encore facilement dans ces contrées.

PEPIN LE BREF.

Charles-Martel laissait à sa mort, arrivée en 741, d'un premier lit deux fils, Carloman et Pepin, et une fille, Chiltrude. Il avait eu d'une seconde union un fils nommé Grippon; celui-ci fut exclu par ses frères de la part qui lui avait été assignée dans l'héritage paternel, et mis en prison. Odilon, duc de Bavière, Hunold, duc d'Aquitaine, Theudewald, duc des Allemanni, et enfin les Saxons commandés par Théodoric, luttèrent tous contre les fils de Charles-Martel, mais ils furent successivement battus (de 742 à 746). Bientôt après Carloman résigna le pouvoir et se retira dans un monastère. Pepin le Bref, une fois seul maître, rendit la liberté à Grippon, qui souleva pourtant contre lui les Frisons et les Saxons : mais il ne put tenir la campagne, et alla chercher un asile en Bavière, qui avait alors pour duc Tassilon, en bas âge et placé sous la tutelle de sa mère Chiltrude, sœur de Pepin. Il était soutenu par Lanfried, duc des Allemanni, et par un autre personnage de cette nation, nommé Suitzo; mais tous deux furent battus et faits prisonniers. Pepin pardonna encore une fois à Grippon. Malgré cette indulgence, ce dernier se réfugia en Aquitaine auprès de Waïfre, fils d'Hunold, et comme il n'y

trouva pas d'appui, il voulut passer en Lombardie; il fut tué dans les Alpes (l'an 750). Pendant ce temps, Pepin était pour la seconde fois entré en campagne contre les Saxons, qu'il soumit à un tribut annuel de trois cents chevaux. Habile politique non moins que brave guerrier, il crut que le moment était arrivé d'exécuter le plan de ses ancêtres. Secondé par le pape Zacharie, il détermina les Francs à déposer Childéric III, le dernier Mérovingien, et à le reconnaître lui-même en qualité de roi (l'an 752). Il se fit sacrer ensuite par saint Boniface. Pepin prouva sa reconnaissance envers le saint-siége, en défendant énergiquement le pape Etienne II contre le roi des Lombards Astolphe, qui avait menacé jusque dans Rome le souverain pontife (en 754 et 756). Astolphe étant mort d'une chute de cheval, les Lombards donnèrent la couronne à Didier, qui devait être leur dernier roi. Pepin fit donation au pape de l'exarchat de Ravenne et de tout le territoire de Rome. Ce fut là l'origine de la puissance temporelle du saint-siége. Pepin fit encore quelques guerres heureuses contre les Saxons et contre Waïfre, duc d'Aquitaine : il ménagea le jeune duc de Bavière Tassilon, qui avait fait une tentative de révolte. Le premier roi de la maison carlovingienne mourut en 768.

SAINT BONIFACE.

Des apôtres zélés, venus principalement de l'Irlande, travaillèrent avec activité à la conversion des peuples païens de la Germanie. A partir du septième siècle, saint Fridolin fonda le couvent de Seckingen sur le haut Rhin; saint Colomban renversa les idoles à Brégentz sur le lac de Constance; saint Gall jeta les premières bases du monastère célèbre qui depuis porta son nom; saint Amand détruisit la statue d'Odin à Gand; saint Éloi convertit les Saxons prisonniers; les saints Wigbert, Wolfram, Willebrand prêchèrent la foi aux Frisons; saint Suidbert et Sur mio en firent autant parmi les Hessois : en Souabe, de nombreuses fondations pieuses eurent également lieu; saint Kilian reçut le martyre à Wurtzbourg, saint Sebald à Nuremberg, etc. Au premier rang de ces héros du christianisme paraît un moine anglo-saxon, Winfried, plus connu sous le nom de saint Boniface. Aucun n'eut autant d'énergie, de zèle et de succès. Il contribua puissamment à l'union intime qui s'établit entre Pepin et le saint-siége, et au développement de la puissance pontificale, et il sut triompher de ses contradicteurs. Il devint archevêque de Mayence, véritable métropole des églises de Germanie, et fut tué en 755 par les Frisons, qu'il voulait convertir.

CHARLEMAGNE.

Pepin laissa deux fils, Carloman et Charles. Le premier eut la Neustrie, le second l'Austrasie. Charles avait épousé la fille de Didier, roi des Lombards, quoique le pape Étienne se fût opposé à cette union. Charles répudia bientôt sa femme. Un accident fit périr Carloman. Son frère s'empara aussitôt de la Neustrie, et Gilberge, sa veuve, se réfugia à la cour de Didier. Ainsi, dès l'an 771, Charles fut seul roi des Francs. Son infatigable activité et son génie créateur changèrent l'aspect de l'Europe. A lui se termine l'histoire ancienne de la Germanie. En fondant un empire nouveau, il eut le tort de le baser sur le système féodal; il eut le tort plus grave de froisser le sentiment national des peuples germaniques, et d'empêcher ainsi la formation d'un empire homogène et stable. Malgré cela, il rendit d'éminents services à l'église et à la civilisation.

CHUTE DU ROYAUME DES LOMBARDS.

Didier voulut forcer le pape à sacrer rois des Francs les fils de Carloman. Charlemagne passa les Alpes, et profita de cette occasion pour soumettre toute l'Italie à son pouvoir. Didier, renfermé dans Pavie, sa capitale, se rendit après un siége de sept mois et fut relégué dans l'abbaye de

Corvey. Son fils Adalgise se réfugia à Constantinople, et Charles plaça sur sa tête la couronne de fer des Lombards, en laissant à ce peuple ses anciens droits. La même année (774), il visita le pape à Rome, confirma les donations que Pepin avait faites au saint-siége, et fut nommé patrice par le souverain pontife. Les Lombards supportèrent impatiemment cette domination nouvelle. Adalgise tenta encore une fois de remonter sur le trône, mais il échoua (l'an 775). Charles eut à réprimer deux nouveaux soulèvements des Lombards dirigés par les ducs de Frioul et de Bénévent (en 776 et 786). Tous deux furent domptés. A la mort d'Arégise, duc de Bénévent, le roi des Francs donna sa principauté à Grimoald, fils du duc vaincu, qui lutta avec avantage, comme vassal de Charles, contre les Grecs de l'Italie inférieure. Le comte Burkhard conquit pour les Francs l'île de Sardaigne (l'an 807), tandis que Venise repoussait les attaques de Pepin, fils de Charles.

GUERRE CONTRE LES SAXONS.

Les Francs ne négligèrent rien pour opprimer les Saxons, qui conservaient avec opiniâtreté les mœurs et la liberté de l'antique Germanie. La différence de religion ajouta un nouvel élément de discorde à ceux qui existaient déjà entre les deux peuples. Les Francs voulurent à toute

force convertir les Saxons au christianisme. Charlemagne continua avec plus d'énergie la tâche essayée par ses prédécesseurs. Il l'accomplit après une lutte meurtrière de trente-deux ans, remarquable par la résistance héroïque des Saxons, non moins que par la persévérance et le génie dont Charles donna des preuves si éclatantes.

MARCHE DE CETTE GUERRE.

Dès l'an 772, Charlemagne tint à Worms une grande assemblée nationale, où la guerre contre les Saxons fut résolue d'une voix unanime. La religion servit de prétexte. En effet, saint Libuin avait été outragé par ces païens, qu'il avait essayé d'amener à la foi chrétienne. Les Francs, ayant le jeune roi à leur tête, passèrent le Rhin, et renversèrent tout devant eux jusqu'au Wéser. Charles se glorifia surtout de la prise d'Ehresbourg, et de la destruction de l'Irmensul, l'idole la plus vénérée des Saxons. Mais il fut rappelé en Italie, et tandis qu'il soumettait le rebelle Rotgaud, duc de Frioul, les Saxons se soulevèrent. Le Westphalien Witikind fut l'âme de cette guerre. Alboin, duc des Ostphaliens, ne se distingua pas moins que lui (l'an 775). Charles envahit une seconde fois la Saxe, et dompta les Westphaliens, les Ostphaliens et les Angriens, qui formaient les trois confédérations entre lesquelles les Saxons étaient divisés. Les côtes

restèrent libres. Charles dut repasser en Italie, étouffer une nouvelle révolte du duc de Frioul. La Saxe reprit les armes : l'infatigable roi des Francs, accourant aussitôt, eut encore la victoire, et resta campé au milieu du pays, où il fonda Paderborn. Dans cette nouvelle résidence, il convoqua les grands de son empire, et reçut les ambassadeurs de peuples étrangers, et parmi eux un grand nombre de princes arabes d'Espagne qui venaient implorer son appui. Les Saxons y envoyèrent aussi des députés chargés de compléter leur soumission. Witikind seul dédaigna la faveur de Charles, et chercha un asile en Danemarck, auprès du roi païen Siegfried, n'attendant qu'une occasion pour ranimer l'enthousiasme de ses compatriotes. Elle se présenta: le roi des Francs était allé jeter la terreur parmi les Arabes, de l'autre côté des Pyrénées; Witikind revint, et toute la Saxe se mit sous les armes (en 778). Charles accourut avec toutes ses forces, et remporta deux victoires signalées sur l'Aller et dans le Buchholtz. Il resta dans le pays, et prit toutes les mesures nécessaires pour s'y fortifier. De nombreux châteaux, dans lesquels on mit des garnisons franques, furent construits sur l'Elbe. Les otages livrés par les vaincus furent transplantés dans des contrées éloignées. Mais la soumission n'était qu'apparente, car une vaste conjuration se formait dans l'ombre. Charles, plein de confiance, laissa le comman-

dement de ses troupes de Saxe à ses généraux Geil et Adalgise, leur ordonnant de recruter leur armée parmi les tribus nouvellement domptées, et de faire une invasion dans le pays des Slaves établis au-delà de l'Elbe et de la Saale, qui commençaient à menacer les Francs. Les Saxons se rendirent à l'appel, et se joignirent aux troupes franques en bien plus grand nombre que celles-ci. La campagne se fit en 782. Mais en route, près du mont Sundel, sur le Wéser, les Saxons se jetèrent à l'improviste sur les Francs. La plus grande partie de ceux-ci, aussi bien que Geil et Adalgise, restèrent sur la place. Lorsque la nouvelle de cette terrible défaite parvint à Charles, il résolut d'en tirer une sanglante vengeance. Il passa le Rhin, porta le fer et le feu dans les demeures des Saxons, et fit égorger tous ceux qui ne reçurent pas immédiatement le baptême. Sur l'Aller, près de Verden, il fit décapiter quatre mille cinq cents Saxons pris les armes à la main. Ce malheureux peuple tenta une résistance désespérée sous les ordres de Witikind : la bataille de Detmold resta indécise. Charles marcha de succès en succès, revint aux moyens de douceur, et assura ainsi la soumission de tout le pays. Witikind et Alboin eux-mêmes vinrent rendre leurs hommages au roi des Francs, dans le palais d'Attigni-sur-Aisne, et reçurent le baptême (l'an 785).

FIN DE LA GUERRE DE SAXE.

Cette paix elle-même fut de courte durée. Charles croyait avoir dompté le Nord, et s'occupa du Midi. Tandis qu'il repoussait les Avares en Hongrie, et tenait ouvertes les communications entre la mer Adriatique et le Danube, il songeait à unir par un grand canal le Rhin et le Danube; mais ce vaste projet ne put recevoir d'exécution. Les Saxons, espérant que les Avares les soutiendraient, éclatèrent sur tous les points. Mais lorsqu'ils virent que Charles s'avançait contre eux avec des forces prodigieuses, et que les Avares se tenaient tranquilles, ils se séparèrent, et le roi des Francs ne sut où trouver les coupables; il se contenta de prendre des otages et d'établir sa résidence à Aix-la-Chapelle (l'an 794), d'où il eut toujours les yeux sur les Saxons, faisant battre sans cesse leur pays. Les Nordalbingiens du nord de l'Elbe (dans le Holstein actuel) lui refusèrent opiniâtrément leur obéissance. Un grand nombre d'entre eux furent arrachés à leur pays, et transplantés en Brabant, en Flandre et en d'autres lieux. Les autres se maintinrent sur les bords de la mer, et excitèrent de nouveau la colère de Charles en massacrant un ambassadeur qu'il envoyait en Danemarck. Pour venir complétement à bout de ce peuple, il fit alliance avec les Slaves

Obotrites, race wende du Mecklenbourg. Leur roi Thrasico se jeta sur les Saxons du Nord avec une troupe de Francs auxiliaires, et les battit à Suintana (l'an 798). Charles pouvait désormais se regarder comme maître de ces contrées; il acheva sa conquête en établissant une ligne profonde de démarcation entre les édelings ou riches propriétaires, les hommes libres, et les lazzi ou affranchis, constituant ainsi une véritable aristocratie chez ces peuples. Il tint de nouveau sa cour à Paderborn, l'an 799. C'est là que le pape Léon vint demander son secours contre son rival Adrien et contre le parti opposé aux Francs. Un moine de Jérusalem y apporta les plus saintes reliques. Le calife d'Orient, Haroun-al-Raschid, le plus grand homme de son siècle après Charlemagne, et son ami, parce que les petits usurpateurs arabes d'Espagne étaient les ennemis communs des deux princes, lui envoya une tente précieuse, une horloge d'un mécanisme admirable, de riches étoffes, des épiceries et un éléphant. Quatre ans après, Charlemagne, qui s'était rendu à Rome à la prière du pape et y avait reçu la couronne impériale, revint encore une fois en Saxe (l'an 803) pour régler définitivement les affaires de ce pays, ce qui eut lieu par la pacification de Seltz. Il laissa aux Saxons leurs anciennes lois, les déclara égaux en tout aux Francs, mais donna des priviléges à leur noblesse. En 807,

Witikind fut tué par Gérold, duc de Souabe. Une chronique lui donne le titre de roi des Angriens, et dit que Charlemagnedivisa ses possessions en huit évêchés.

GUERRE DE CHARLEMAGNE EN ESPAGNE.

Les Arabes d'Espagne étaient désunis. Le dernier rejeton des califes de la maison des Ommiades se réfugia d'Afrique en Espagne, où il avait encore des partisans, et établit à Cordoue le siége de son empire. Quelques émirs cependant, qui voulaient eux-mêmes se rendre indépendants, virent son arrivée avec déplaisir, se joignirent, pour lui résister, à Ibnalarabi, maître de Saragosse, et sollicitèrent l'appui de Charlemagne. Celui-ci trouvait une excellente occasion de faire sentir encore une fois aux Musulmans la supériorité des Francs, et d'étendre de ce côté les limites de ses états. Il passa donc les Pyrénées avec son armée (l'an 778). Le récit de cette guerre est défiguré par des aventures fabuleuses. Charlemagne remit Ibnalarabi en possession de Saragosse, et fit de la Catalogne, dont Barcelone était la capitale, une *marche*, c'est-à-dire un comté frontière de son empire. On dit qu'Alfonse, roi des Goths, qui se maintenait dans les Asturies, se déclara vassal du roi des Francs. Mais Charlemagne ne put faire grand'chose en Espagne, car la guerre

de Saxe le rappelait en Germanie. Les Basques le trahirent dans les défilés des Pyrénées, et lui firent essuyer le désastre de Roncevaux, où il perdit son neveu, le brave Roland. L'an 799, Charlemagne dirigea une expédition maritime contre les Arabes, auxquels il enleva les îles Baléares.

THASSILON.

L'antique famille des Agilolfinges jouissait de la plus grande considération chez les Bavarois, et elle conserva jusqu'à la dignité ducale Thassilon. Mais ce prince lâche et faux s'attira par sa mauvaise conduite le mépris des Bavarois, et causa lui-même la ruine de sa maison. Bien qu'il eût épousé Luitberge, fille de Didier, et que dès le temps de Pepin il eût été l'ennemi des Carlovingiens, il abandonna les Lombards au moment décisif, et n'osa faire une méchante attaque contre Charlemagne qu'au moment même où celui-ci venait d'essuyer une défaite dans sa guerre de Saxe. Il refusa de se rendre à l'armée, se déclara indépendant, et fit tuer le comte franc Chrodbert, qu'on lui avait opposé. Mais dès que Charles eut un moment de repos, il entra en Bavière et cerna Thassilon dans les campagnes du Lech. Le Bavarois, au lieu de se défendre avec courage, fut assez vil pour prêter au roi des Francs un faux serment de fidélité.

Charles lui pardonna, prit un de ses fils en otage, et lui laissa son duché (l'an 787). Mais, dès l'année suivante, Thassilon entretint des relations actives avec les Avares; à leur aide, il voulait surprendre le roi des Francs quand il y penserait le moins. Il ajourna pourtant une révolte ouverte, parce que Charles était en paix et tenait une diète solennelle à Ingelheim; bien plus, il parut lui-même dans cette assemblée. Ses plans étaient révélés; il fut jugé en pleine diète et condamné à mort. Mais Charles se contenta de l'enfermer dans un couvent avec son fils, et ne fit plus gouverner que par des comtes francs les Bavarois, qui restèrent fidèles à son autorité.

GUERRES DE CHARLEMAGNE CONTRE LES SLAVES.

Dans les pays situés à l'est de l'Elbe et de la Saale et que les peuplades des Goths avaient abandonnés, des Slaves s'étaient établis. Un de leurs principaux peuples, les Wendes (ou Vénèdes), prit possession de la Germanie septentrionale, et entra en lutte avec les Saxons, puis avec les Francs. A cette branche appartenaient les Obotrites, qui s'établirent surtout à l'ouest, dans le Mecklenbourg et les Wiltzes, à l'est, dans la Poméranie, sur les côtes de la Baltique. Ces derniers avaient de grandes villes de commerce, particulière-

ment à l'embouchure de l'Oder, Wineta, la Venise du Nord, qui, dès le VIIIe siècle, fut détruite en partie par les Normands, en partie par les vagues, mais qui fit place à Julin (Wollin). Plus loin, les sanctuaires d'Arcona dans l'île de Rügen et de Rhetra sur la Priegnitz avaient une grande célébrité parmi ces peuples septentrionaux. Au sud des Wendes habitaient les Sorbes sur la Saale et sur l'Elbe supérieur; les Daleminziens étaient leur principale tribu. Derrière les Wendes et les Sorbes viennent les Leckhs (Polonais) et les Tchèques (Bohêmes), deux peuples frères de toute antiquité. On dit qu'au VIIIe siècle Krok régnait sur les Bohêmes. Sa fille Libussa, douée du don de prophétie, devait choisir un époux : elle ordonna de le chercher jusqu'à ce que l'on trouvât un homme mangeant à une table de fer. On rencontra le paysan Przmisl (Prémislas) qui mangeait du pain placé sur le soc de sa charrue. Libussa lui donna sa main et la couronne; c'est lui que l'on considère comme le fondateur de la ville de Prague. Mais après la mort de Libussa les jeunes filles qui la servaient se révoltèrent à l'instigation de Wlasta, construisirent le château de Diewin (Magdebourg), et tuèrent tous les hommes qui tombèrent entre leurs mains; enfin Przmisl les vainquit après un rude combat. On conçoit que ce récit n'a aucune base historique. Charlemagne continua les hostilités commencées

contre les Slaves qui demeuraient à l'est des Germains; et, après la soumission des Saxons, ces hostilités devinrent d'autant plus vives, que sur toute sa ligne orientale l'empire des Francs confinait avec des états slaves. Mais ces peuples, malgré leur grand nombre, trouvèrent une cause de désastre dans leur désunion. Pendant quelque temps, les Saxons empêchèrent les entreprises de Charlemagne contre les Slaves. Ce ne fut qu'en 789 qu'il entra avec son armée sur le territoire des Wendes, et dompta les Obotrites et les Wiltzes. Cependant cette expédition ne fit que les effrayer; on ne pouvait encore songer à un assujétissement durable. D'autre part, Charles sut profiter de leur désunion. Les Obotrites qui, étant ses voisins les plus immédiats, pouvaient plus que les autres lui rendre de bons services, et que les autres tribus slaves détestaient, furent amenés à faire alliance avec lui: il les favorisa de toute manière, se servit de leurs armes contre les Saxons, et leur donna en récompense les cantons de la Saxe orientale, l'ancien pays des Angles, de l'autre côté de l'Elbe, le Mecklenbourg actuel. Dans les années 805 et 806, Charles marcha contre les Sorbes, battit leurs rois Samela et Misito, les rendit tributaires, et jeta les premiers fondements de Halle et de Magdebourg. Il fit dès lors aussi la guerre aux Bohêmes, auxquels il imposa un tribut de cent vingt bœufs

gras, et aux Polonais, dont le roi Lecho resta, dit-on, sur le champ de bataille.

GUERRES DE CHARLEMAGNE CONTRE LES AVARES.

Les Avares, nation tartare, avaient suivi les Lombards, et s'étaient établis dans la Hongrie et l'Autriche jusqu'à l'Ens. Ils se trouvèrent continuellement en guerre avec les Bohêmes et avec les ducs de Frioul. Thassilon fit alliance avec eux contre les Francs (l'an 789). Ils firent une irruption désastreuse. En 791, Charlemagne descendit le Danube avec une armée et une flotte, les battit, en noya dix mille dans le fleuve, et dévasta leur territoire jusqu'au Raab. En même temps son fils Pepin pénétrait victorieusement en Hongrie par le Frioul; mais pour cette fois il n'osa pas aller plus avant, et ne chercha qu'à conserver ce qu'il avait gagné. Il tint, en 792, à Ratisbonne, un concile où il fit condamner comme entachée d'hérésie la doctrine de l'évêque espagnol Félix. Bientôt après la guerre contre les Avares recommença. Leurs princes ou khans se battirent entre eux. L'un d'eux, Tudun, se rendit auprès de Charles, à Aix-la-Chapelle, et se fit baptiser; les autres bravèrent l'empire, mais ils furent surpris au milieu de leurs discordes par le jeune Pepin et par le duc de Frioul Eric, que soutenaient les Slaves commandés par Winimir. Les Avares avaient en

Hongrie des espèces de fortifications circulaires, appelées cercles ou *rings*, derrière lesquelles ils se croyaient invincibles. Mais après une bataille dont l'issue fut longtemps douteuse, ces *rings* furent renversés par Éric (l'an 796). Charles fit transporter à Aix-la-Chapelle l'immense butin que les Francs y trouvèrent entassé, et il en donna la moitié au pape. Dans cette guerre le comte Gérold se distingua tellement à la tête des Souabes, que Charlemagne donna à cette nation le droit d'occuper à l'avenir le premier rang dans les guerres de l'empire. Mais les hostilités avec les Avares ne s'arrêtèrent pas là. Tudun fit défection. Gérold périt en le combattant. Tudun fut pris et envoyé au supplice (l'an 799). Enfin ce peuple fut tellement affaibli, qu'il dut se soumettre en partie aux Germains, en partie aux Slaves voisins. Charlemagne fit de la Carniole, enlevée aux Slaves, une marche de l'empire, et établit dans l'Autriche actuelle un grand nombre de colons souabes et bavarois. De cette époque date la fameuse cérémonie de l'élection du duc de Carinthie, qui fut observée pendant des siècles. A Kaernbourg, non loin de Klagenfurt, se trouve la *pierre du prince*. Un paysan s'y asseyait, et le nouveau duc devait être amené devant lui. « Quel est l'homme qui s'avance ici avec tant de fierté? » demandait le paysan. « C'est le prince du pays, » s'écriait le peuple. Le paysan répliquait : « Est-il juge équitable,

défenseur du pays, bouclier de la religion chrétienne, des veuves et des orphelins? » Le peuple répondait : « Oui, il l'est et le sera. » Alors le paysan ordonnait au duc de prendre cette dignité, lui touchait la joue en signe d'investiture, puis lui cédait son siége. C'était là le droit que les paysans s'étaient arrogé en embrassant le christianisme, et en acceptant des seigneurs germains, après avoir expulsé leur noblesse païenne.

GUERRES DE CHARLEMAGNE CONTRE LES NORMANDS.

Sous le nom de Normands ou hommes du Nord, on désignait tous les Scandinaves qui abandonnaient leur patrie pour chercher des aventures sur terre et sur mer. A l'époque païenne, tous les peuples germains avaient ainsi couru. La propagation du christianisme mit un terme à ces expéditions dans le Midi; et les Scandinaves, derniers peuples germaniques qui restèrent païens, conservèrent seuls les anciennes habitudes. Jusqu'alors les Saxons avaient servi de rempart contre les Normands; mais depuis que Charlemagne les avait soumis, les pirates du Nord étaient devenus très-dangereux pour les états francs. Les Danois furent de connivence avec les Saxons. C'est chez eux que se réfugia Witikind, auquel ils donnèrent aide et appui. Leur roi Gottfried attaqua

les Obotrites, alliés de Charlemagne, et fut repoussé par les Francs après un rude combat. Pour être en sûreté dans son propre pays, il construisit un grand mur défendu par un fossé, qui séparait la presqu'île danoise de la Germanie, et qui n'avait qu'une seule porte. En 810, il vint avec deux cents vaisseaux débarquer en Frise, et menaça même de pénétrer jusqu'à Aix-la-Chapelle, résidence principale de Charlemagne. Aussitôt Charles rassembla son armée et marcha contre lui. Mais en chemin il apprit que les ennemis avaient tué leur propre chef, qui exerçait son autorité avec trop de dureté, et qu'ils étaient retournés en Danemarck. Charles conclut la paix avec Hemming, successeur de Gottfried, et fixa à l'Eyder les limites de l'empire. Le comte Odo d'Itzehoe ou Hambourg et le waldgraf ou comte forestier, Liderich de Flandre, furent chargés de défendre les côtes de la mer du Nord. Mais comme Charlemagne était hors d'état de réunir une flotte capable d'affronter les Normands, ces pirates pénétrèrent jusque dans la Méditerranée. L'empereur lui-même put voir un de leurs navires croiser en pleine mer, durant un séjour qu'il fit dans la Gaule méridionale, à Narbonne. On assure qu'il prédit les ravages qu'à l'avenir ces redoutables pirates devaient exercer dans son empire, et que, dominé par le sentiment de son impuissance à leur résister, il se prit à pleurer.

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE D'OCCIDENT PAR CHARLEMAGNE.

Nous venons de raconter les exploits guerriers du plus grand roi qu'aient eu les Francs. Par eux, l'empire fut étendu de l'Ebre au Raab, de Bénévent à l'Eyder. Tous les peuples germaniques, à l'exception des Angles et des Scandinaves, étaient pour la première fois réunis sous un seul chef. A eux se joignirent tous les Romains d'Occident et une partie des Slaves et des Avares. La religion catholique régnait exclusivement dans tout ce vaste empire, ont les Idimites formaient aussi celles de l'Eglise. Une intime alliance était plus indispensable que jamais entre le pape et le roi des Francs. Le souvenir de l'empire romain, de sa force et de sa magnificence, de son unité surtout, se représenta vivement aux esprits. Le jour de Noël de l'an 800, le pape Léon III plaça la couronne impériale sur la tête de Charlemagne, dans l'église de Saint-Pierre à Rome, et le peuple tout entier lui répondit par des cris de joie. Charlemagne avait de plus vastes projets; il espérait réunir à cette couronne celle d'Orient, et négocia pour obtenir la main de la princesse Irène; mais il ne réussit pas de ce côté.

ORGANISATION DE L'EMPIRE SOUS CHARLEMAGNE.

Charlemagne basa toute sa domination sur le système féodal, et acheva l'œuvre commencée dans le même sens par Clovis. Après son couronnement comme empereur, il exigea de tous les sujets de son empire, sans distinction, le serment de fidélité, tel que l'*homme*, c'est-à-dire le serviteur ou vassal, le prête à son seigneur. Par là il se déclarait le seigneur suprême, au service duquel tous les sujets de l'empire étaient personnellement engagés; il se déclarait en même temps seigneur du territoire, et suzerain féodal de tous. Celui-là même qui resta encore libre et possesseur d'un alleu, dut en général appartenir corps et biens à l'empire, et se soumettre à l'autorité suprême de l'empereur, exercée par des comtes nommés par le souverain et non plus élus par le peuple. La classe des hommes libres ne tarda pas à disparaître presque entièrement, tant elle était écrasée par la noblesse féodale; elle aima mieux transformer ses biens en fiefs qu'elle tiendrait, moyennant certains services, de protecteurs puissants, que conserver des franchises illusoires. Le service militaire surtout retombait de tout son poids sur les hommes libres. Selon l'ancien usage, ils étaient appelés à l'armée dès qu'il y avait une guerre; et, comme sous Charlemagne les guerres

furent continuelles, ils se virent décimés ou ruinés, parce qu'ils ne pouvaient plus cultiver leurs terres. Les vassaux, au contraire, qui s'étaient mis au service personnel d'un grand seigneur ou de l'Eglise, étaient déchargés de ce fardeau, et dédommagés de toute manière par l'empereur et par les seigneurs ecclésiastiques et laïques. Dans l'intérieur de la Germanie, cependant, un grand nombre de propriétaires libres conservèrent avec orgueil leur indépendance. L'administration de la justice contribua également à restreindre la liberté. Charlemagne ne permit plus aux Germains de se présenter en armes devant un tribunal, et remit le pouvoir judiciaire, qui jusqu'alors avait appartenu à toute la communauté, aux mains de comtes nommés par lui. Les lois nombreuses qu'il rendit, appelées *capitulaires*, et écrites en latin, restèrent, par cette dernière circonstance surtout, presque inintelligibles pour le peuple. Par suite il se forma dans chaque communauté une sorte de corporation de jurisconsultes, qui, sous le nom de *scabins*, et au nombre de douze ou de sept, assistèrent constamment dans les jugements le comte par lequel ils étaient nommés. Charlemagne laissa bien aux peuples qu'il soumit leurs anciennes lois, mais il les modifia pour les mettre en rapport avec sa politique et avec les lois de l'Eglise. Tout en restreignant la liberté des peuples, il abaissa l'arrogance des

grands, et fit visiter toutes les parties de son empire par des officiers spéciaux appelés *missi dominici*, qui devaient lui rendre compte de l'état des choses. Pour ne pas rencontrer d'obstacles à ses projets dans les assemblées des grands, il prit l'habitude de les diviser, et tint séparément les *synodes* ou assemblées du clergé, et les *plaids* ou assemblées des vassaux. Le peuple était exclu de ces deux sortes de conseils. Il ne paraissait qu'au Champ de Mai, réunion annuelle de tous les hommes, qui n'avaient plus qu'à confirmer des résolutions déjà prises.

ÉTAT DE L'ÉGLISE SOUS CHARLEMAGNE. ALCUIN.

Charlemagne s'immisça, autant qu'il le put, dans les affaires de l'Eglise. Il assista aux conciles tenus en 792 à Ratisbonne, en 794 à Francfort, en 813 à Mayence, qui avaient été assemblés de l'autorité du pape et par le commandement du roi. On y fit plusieurs canons de discipline; il fut défendu aux ecclésiastiques de porter les armes, d'entretenir des faucons, des chiens et des bateleurs. Charlemagne se mêla de la discussion des dogmes à l'occasion de l'hérésie de Félix d'Urgel et d'Elipand de Tolède, qui prétendaient que J.-C., comme homme, était seulement fils adoptif de Dieu et Dieu nuncupatif. C'est l'erreur des adoptiens. Il engagea Alcuin à écrire contre ces hérétiques, et les fit

condamner dans plusieurs conciles; il publia les livres carolins, dans lesquels il semble condamner le culte des images; mais on a depuis expliqué dans un sens orthodoxe la dureté de certaines expressions. Le pape eut quelques obligations à Charlemagne. L'influence dangereuse des Lombards fut pour jamais réduite à l'impuissance; la donation de Pepin fut confirmée au pape et assurée par la puissance de l'empire; la considération que Charles témoigna au souverain pontife, son étroite alliance avec lui, l'influence que le pape acquit sur le clergé de l'empire, répandu dans des pays si lointains et si rapidement augmenté, excitèrent le pape à donner la couronne impériale à Charles au nom de Dieu. L'Eglise dut également à Charles de nouvelles conquêtes; en effet, il convertit plusieurs millions de païens dans l'intérieur de la Germanie, où il fonda de puissants évêchés, parmi lesquels on distingue surtout Paderborn et Brême. Non content d'assurer à ces siéges épiscopaux une action spirituellle, il leur assura de plus une influence politique; bien persuadé que c'était le meilleur moyen de maintenir dans la soumission les peuples qu'il avait réunis à son empire. Pour les affaires ecclésiastiques, Charlemagne fut surtout conseillé par Alcuin, moine anglo-saxon d'un vaste génie et d'un profond savoir, auquel il remit la direction de tout ce qui concernait les matières religieuses,

et principalement des écoles, par la fondation desquelles il commença une époque nouvelle de la civilisation germanique.

EFFORTS DE CHARLEMAGNE POUR LA CIVILISATION.

Le puissant empereur eut surtout pour but d'arracher les Germains à l'antique barbarie. Il voulut que des écoles s'élevassent à côté des églises. Il établit à sa cour même une sorte d'académie, en réunissant autour de lui les hommes les plus instruits et les plus ingénieux de son temps. Il essaya de sauver de l'oubli les anciens chants nationaux des Germains; malheureusement il ne réussit pas dans cette tâche. Si l'on se rapporte à son siècle, il fit beaucoup pour l'agriculture, l'industrie et le commerce. Il fit améliorer le calendrier, et donna dans ses capitulaires les meilleurs préceptes aux hommes de tous les rangs. Des routes furent ouvertes, et des lois sévères garantirent la sûreté des marchands dans leurs voyages.

MORT DE CHARLEMAGNE.

Charlemagne mourut en 814, et fut enseveli à Aix-la-Chapelle. Lorsque l'empereur Otton III fit ouvrir son tombeau, il l'y trouva assis comme sur un trône, et revêtu des ornements impériaux. Il avait eu trois fils : l'aîné, Charles, était

mort de bonne heure; le second, Pepin, rendit d'utiles services à son père dans plusieurs guerres, mais se révolta et mourut en prison. Son histoire est fort obscure. Il ne resta que le troisième, Louis, qui malheureusement était le plus incapable, et qui mourut sur le trône.

SECONDE PARTIE.

LE MOYEN-AGE.

LIVRE PREMIER.

Les Empereurs Francs de la Maison Carlovingienne.

ESPRIT DU MOYEN-AGE.

Le moyen-âge proprement dit ne commença qu'avec la fondation de l'empire germanique. Alors seulement le paganisme se trouva vaincu, et l'édifice du moyen-âge s'éleva avec orgueil sur les nouveaux fondements de l'empire et de la papauté. Les peuples germaniques subissent dès l'abord, dans leur caractère, une transformation importante. Sans doute, dans les temps païens, ils n'avaient manqué ni d'intelligence ni d'ardeur; mais ils avaient mis au dessus de toutes les autres les forces physiques, dont l'emploi leur était si utile dans les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins. Cette disposition se conserva jusque bien

avant dans le moyen-âge chez une grande partie des Germains. Être un chevalier invincible dans les batailles et dans les duels, ce fut toujours encore le but principal de tout homme libre, et la force physique ne perdit pas son prix. Seulement la vocation du prêtre se fit valoir à côté de celle du chevalier, et l'emporta bientôt sur elle. Les sentiments chrétiens exercèrent une puissante influence sur les âmes de ces hommes rudes et grossiers encore, mais ouverts à toutes les affections douces et tendres. La foi les anima surtout; ils ne discutèrent pas le dogme, ils acceptèrent purement et simplement les vérités de la foi, et s'y attachèrent avec une conviction profonde, avec un dévoûment sans bornes. C'est là un des traits les plus frappants du moyen-âge; il se révèle dans tous les actes et dans tous les monuments de cette époque.

L'EMPIRE.

L'empire de Charlemagne fut nommé le *saint empire*, parce qu'il devait représenter l'empire de Dieu sur la terre. Le pape et l'empereur devaient être les deux images vivantes du Très-Haut. Au dessous s'agitaient tous les éléments de la société; le clergé, la noblesse féodale et chevaleresque, les paysans et les esclaves, et, plus tard, les habitants libres des villes, adonnés surtout à l'industrie et au commerce, et

formés en corps de bourgeoisie. L'ancienne division en peuples et en pays dut s'effacer de jour en jour devant la nouvelle division en ordres ou états. Sans doute après la mort de Charlemagne on voit figurer de nouveau les ducs des anciennes nations germaniques, mais ils fondèrent désormais leur puissance sur la faveur de l'empereur et sur leurs grandes possessions féodales plus que sur l'antique indépendance de leurs peuples. Ils cessèrent d'être les chefs de la nation pour devenir ceux de la noblesse. Leurs luttes avec les autres ordres, et la lutte de ces derniers entre eux, constituent pendant tout le moyen-âge la vie intérieure de l'empire germanique. Quant aux états étrangers, on s'en occupa trop peu pendant longtemps : seulement, comme nous le verrons, les rapports furent intimes entre l'Allemagne et l'Italie. L'empereur était élu dans une diète solennelle, où tous les grands de l'empire, ecclésiastiques et séculiers, siégeaient avec droit de suffrage. Cette élection était nécessaire, même lorsque la couronne passait du père au fils. L'empereur ne pouvait prendre aucune résolution importante sans la délibération de cette assemblée ; mais il avait le droit de la convoquer où et quand il le jugeait convenable. Comme avoué ou défenseur de l'Église, il eut pendant un temps le droit de confirmer l'élection du pape, ainsi que celle de tous les évêques, et de surveiller toutes les af-

faires temporelles de l'Église. En qualité de chef suprême de l'empire, il distribuait les dignités de duc et de comte à qui il voulait, à ses fils ou à ses neveux, à ses plus fidèles serviteurs, ou aux fils des anciens officiers, qu'il attachait ainsi à sa personne. Comme suzerain féodal, il donnait également à qui il voulait les pays conquis ou les biens qui retournaient à la couronne. Il donnait l'investiture des dignités ecclésiastiques par la crosse et l'anneau, et celle des dignités séculières par l'accolade et le coup d'épée sur l'épaule. Il jouissait d'un domaine privé considérable, disséminé dans toutes les provinces de l'empire. On ne connaissait pas encore d'impôts réguliers, à l'exception de la dîme, qui ne se payait qu'aux ecclésiastiques. Le trésor impérial se remplissait du wehrgeld, qui n'était pas encore aboli, du revenu des péages, des mines, etc., considérés comme priviléges exclusifs du pouvoir royal, et nommés en conséquence *droits régaliens*.

ARISTOCRATIE FÉODALE.

Les villes d'Allemagne ne s'élevèrent que dans le dixième siècle. Jusque-là toute la population avait vécu à la campagne; mais les habitations avaient cessé bien plus tôt d'être isolées. Des villages s'étaient formés autour des couvents, des palais impériaux, des châteaux des ducs et des comtes. Quelques endroits où siégeaient des sei-

gneurs ecclésiastiques ou laïques commençaient à se distinguer. L'ordre des seigneurs se séparait de plus en plus du peuple, et les distinctions de rangs devenaient plus profondes. Ces seigneurs tiraient toute leur considération de leur service personnel à la cour, et les noms qui désignaient ces fonctions pour ainsi dire domestiques devinrent inséparables des premières dignités de l'empire. Le roi ou l'empereur donna le plus grand duché, avec le titre de grand échanson, de grand écuyer. Les ducs, de leur côté, avaient leur cour particulière organisée sur le modèle de la cour impériale, et le duc qui était grand échanson avait à son tour un officier de cette nature, qui pouvait être comte. Le comte tenait également une petite cour et avait aussi un échanson, qui pouvait appartenir à la noblesse féodale. L'inféodation d'une semblable dignité domestique se rattachait à celle des fonctions publiques et des fiefs; et les hommes qui en étaient revêtus, étant eux-mêmes d'éminents seigneurs, avaient à leur tour des serviteurs nombreux, et ne s'acquittaient qu'en des occasions solennelles, et par étiquette, du service dont ils portaient le titre. De même que les ducs et les comtes, les évêques et les monastères possédaient de grands fiefs, dont, pendant un certain temps, l'administration et la défense temporelles furent remises à des laïques nommés *avoués.* Les fiefs consistaient

soit en fonctions, soit en biens, soit en droits. L'empereur seul pouvait conférer les hautes dignités : le duc ou l'évêque pouvait, en certains cas, donner les dignités inférieures. Les biens ou les droits, par exemple les dîmes, le cens établi sur des paysans, des droits inhérents à la propriété, tels que la chasse, la pêche, etc., pouvaient être concédés à volonté par tout propriétaire. Les rangs ne se réglaient que d'après la grandeur et l'importance du fief. Les anciens hommes libres, qui n'étaient tenus à aucune obligation de service, à aucun lien féodal, ne tiraient plus de leur liberté aucun avantage et aucun honneur, lorsque leurs possessions ne s'étaient pas assez étendues, par héritage ou par achat, pour leur permettre de distribuer eux-mêmes des fiefs et de s'élever à la dignité de ducs ou de comtes. Mais leurs biens allodiaux indépendants ne leur donnaient pas un rang supérieur à celui des grands feudataires et des évêques. Ils étaient égaux parce qu'ils avaient de grandes possessions et de nombreux serviteurs. D'autre part, les pauvres et les faibles étaient égaux entre eux, qu'ils fussent de malheureux arrière-vassaux ou de malheureux hommes libres. Dans le principe, il est vrai, les hommes libres conservèrent une certaine prééminence, en ce qu'ils ne dépendaient que de la juridiction impériale, et non de la juridiction de tel ou tel seigneur; mais presque partout ils

furent amenés à se soumettre à de puissants seigneurs féodaux, ou contraints de se réfugier dans le sein de l'Eglise. Le rang des grands *(majores, optimates, seniores)* fut bientôt fixé. Celui qui avait dans sa dépendance le plus grand nombre de vassaux jouait le premier rôle dans les diètes, dans le partage des dignités de l'Etat, et dans les guerres intestines. Le rang des seigneurs inférieurs était encore indécis. Les hommes libres n'étaient pas assez opprimés, les petits vassaux pas assez privilégiés. L'hérédité des fiefs forma seule une véritable noblesse également héréditaire; la petite noblesse releva en partie immédiatement de la couronne, et en partie médiatement, ayant un seigneur entre elle et cette couronne : alors seulement la hiérarchie fut fixée. La position des paysans n'était pas moins indécise. Il y avait des paysans entièrement libres qui n'obéissaient qu'à l'empereur ; d'autres étaient soumis aux évêques et aux abbés, mais seulement en ce qui concernait les dîmes; d'autres étaient censitaires, c'est-à-dire sujets envers leur seigneur à une redevance en argent ou à des prestations en nature; d'autres enfin étaient complétement esclaves. Les lois temporelles furent singulièrement modifiées ou multipliées par de nouvelles ordonnances impériales et par des transactions de diverse nature. Il en fut de même de la juridiction. A côté des tribunaux nationaux où les

comtes et les scabins jugeaient les hommes libres, se plaça l'autorité judiciaire des feudataires à sur leurs vassaux, ainsi que celle de l'Église sur tous les fidèles. Cependant l'antique wehrgeld ou composition en argent se maintint à côté de la peine de mort empruntée au droit romain et au droit mosaïque. Les jugements de Dieu et les duels judiciaires devinrent plus fréquents que jamais.

LOUIS LE PIEUX OU LE DÉBONNAIRE.

Jusqu'à cette époque, les Carlovingiens avaient été les plus grands hommes de leur siècle. Le peuple voyait dans cette race quelque chose de divin; aussi Louis, le seul des fils de Charlemagne qui lui survécut, recueillit-il son héritage sans opposition. Pepin, l'un des frères de Louis, avait laissé un fils, Bernard, à qui Charlemagne avait remis le gouvernement de l'Italie. Les hommes les plus capables de la cour, au premier rang desquels était Wala, parent de Charlemagne et petit-fils de Charles-Martel, désiraient assurer l'empire à ce Bernard. Mais Charlemagne, bien qu'à regret, donna la préférence à son fils Louis. A peine celui-ci fut-il monté sur le trône, qu'il se vengea du parti de Bernard, enferma Wala dans un couvent, fit périr l'audacieux Odoin, amant de l'une de ses sœurs, et s'entoura exclusivement d'ecclésias-

tiques. Bernard, qui d'abord avait paru disposé à résister à l'empereur, fit sa soumission. Louis lui fit crever les yeux, et il mourut quelques jours après avoir souffert ce cruel supplice. L'empereur, tourmenté de remords, et vivement affligé de la mort de sa femme qu'il perdit dans ce même temps (en 818), voulut abdiquer et se retirer dans un monastère. Il céda aux instances des prélats et conserva la couronne, et, dans sa piété, il accorda au clergé une influence sans bornes sur les affaires publiques. Malheureusement, si ses intentions étaient bonnes, il manquait de caractère et de génie. De nombreux mécontentements s'accumulèrent contre lui. Son mariage avec Judith, princesse de Bavière (en 819), fut une source de malheurs. La nouvelle impératrice domina son mari, et chercha à se gagner l'affection de tous, en amenant un pardon général en faveur des partisans de Bernard, et en rappelant à la cour Wala, qui était devenu abbé de Corvey. Louis fit solennellement pénitence à Attigny (l'an 822), et demanda publiquement pardon à la diète de ses torts envers Bernard. Les Basques et les Bretons s'étaient soulevés; les Normands, les Obotrites, les Slaves Croates et les Bulgares avaient entamé les frontières; tous furent domptés ou repoussés. Harald, roi des Danois, vint à la cour de Louis et se fit baptiser; mais plus tard il fut chassé par son propre peuple. Saint Anschaire

seul ne se laissa pas épouvanter; il continua dans le Nord l'œuvre de la conversion, et fut secondé par saint Poppo. En Espagne, les Arabes risquèrent impunément une incursion dans la Marche franque. D'un autre côté, le comte Boniface entreprit une expédition de Corse en Afrique, livra cinq combats près de Carthage, et revint heureusement. Louis visita les diverses parties de son empire, surtout les églises (l'an 822). Son règne est remarquable par la fondation d'un grand nombre de nouveaux couvents en Allemagne. Dans un synode tenu à Paris, en 825, il rétablit le culte des images.

LUTTE DE LOUIS CONTRE SES FILS.

Louis avait eu d'Hermengarde, sa première femme, trois fils, Lothaire, Pepin et Louis, entre lesquels il avait partagé l'empire avant même son second mariage. Après lui, Lothaire devait être empereur et posséder l'Italie et les pays du Rhin jusqu'à la mer; Pepin devait avoir la France à l'ouest, et Louis l'Allemagne à l'est. Mais Judith lui donna un quatrième fils, Charles, surnommé plus tard le Chauve. Celui-ci devint l'enfant préféré de son père, et pour lui on fit un nouveau partage de l'empire, qui lésa les fils aînés (l'an 829). Alors un spectacle inouï fut donné au monde. Les fils se soulevèrent contre leur père. Wala, qui résidait en

Italie auprès de Lothaire, ne voulait ni de Louis pour empereur, ni d'un partage de l'empire. Des intrigues sans fin s'engagèrent. Les trois frères se concertèrent, firent leur père prisonnier à Compiègne, accusèrent Judith d'adultère avec Bernard, marquis de Barcelone, et de sortiléges, seul moyen par lequel elle s'était emparée de l'esprit de Louis le Débonnaire (l'an 830). Mais comme Lothaire voulut régner seul, ses deux frères se réconcilièrent avec l'empereur, et marchèrent avec lui contre le roi d'Italie. Des négociations furent ouvertes à Aix-la-Chapelle (l'an 831). Lothaire implora le pardon paternel, et prononça lui-même la peine de mort contre ses amis et ses conseillers. Wala eut la vie sauve; mais Louis, qui redoutait son génie, le fit promener de couvent en couvent. Judith fut solennellement justifiée; on éloigna Bernard. Judith voulut compléter sa victoire, en assurant à son fils Charles la meilleure partie de l'héritage impérial : aussitôt Pepin et Louis renouvelèrent leur ligue avec Lothaire. Le pape Grégoire IV se joignit à eux. Pepin se brouilla le premier avec son père, qui lui enleva l'Aquitaine pour la donner à Charles. Les trois frères vinrent camper près de Colmar; l'empereur était à Worms. On négocia longtemps, et le pape lui-même hésita à donner le signal de l'attaque jusqu'à l'arrivée de Wala, qui entraîna tout. Le pape fut envoyé vers l'empereur pour le

sommer de se soumettre, et pendant ce temps on travailla l'armée du vieux prince. Avant que celui-ci eût pris une résolution, tous ses hommes l'abandonnèrent, dans la nuit du 29 juin 833, et il dut se rendre prisonnier à ses fils. L'endroit où ces choses se passèrent garda longtemps le nom de *Champ du Mensonge*. Louis le Débonnaire fut conduit à Soissons, dans un couvent. Lothaire le fit étendre sur un cilice, et le força de lire une cédule dans laquelle il se reconnaissait coupable de parjure, de meurtre et de brigandage, et de s'être laissé séduire par les sortiléges de Judith, etc. On lui ôta ses armes, pour le rendre par là indigne du titre d'empereur; pourtant il résista à toutes les menaces, et refusa de prononcer les vœux monastiques. Pepin et Louis, jaloux encore une fois de la puissance de Lothaire, se liguèrent contre lui, et le forcèrent à rendre la liberté au vieil empereur, qui reprit le pouvoir (l'an 834). Alors Louis le Débonnaire partagea l'empire entre Pepin, Louis et Charles, à l'exclusion de Lothaire. Cependant les Normands portaient le fer et le feu en Hollande, et les Arabes envahissaient la Marche d'Espagne ; bien plus, une flotte musulmane débarquait en Provence et pillait Marseille ; mais Louis ne songea qu'à assurer à Charles la part qu'il lui réservait dans son héritage. Lothaire, qui avait perdu son conseiller Wala, eut une entrevue à Trente avec son frère

Louis (surnommé *le Germanique* ou *de Bavière*, pour le distinguer de son père). Judith les accusa aussitôt de conspirer, et forma une ligue contre eux entre Pepin et Charles (l'an 838). Mais Pepin mourut, et Judith, se sentant trop faible pour soutenir seule Charles son bien-aimé, négocia avec Lothaire, et réussit, à condition que Louis le Germanique et Pepin (fils de Pepin) seraient exclus de la succession. Au milieu de ces désastreuses intrigues, Louis le Débonnaire mourut dans une île du Rhin, près d'Ingelheim (l'an 840).

LA STELLINGA. TRAITÉ DE VERDUN.

Charles se détacha aussitôt de Lothaire, et s'unit avec Louis le Germanique, qui lui semblait moins redoutable. Tous deux armèrent contre Lothaire et le jeune Pepin. Ceux-ci furent vaincus le 25 juin 841, dans l'épouvantable bataille de Fontenai, en Bourgogne, où périrent, dit-on, cent mille hommes, et où la noblesse surtout fit des pertes irréparables. Lothaire se réfugia à Aix-la-Chapelle, excita une révolte formidable en Saxe, dont le peuple se leva en masse en formant la ligue de la *stellinga*, c'est-à-dire du *rétablissement*. En effet, Lothaire promettait de rétablir les choses dans l'état où elles étaient avant la conquête de Charlemagne. Louis donna en fief à Harald, chassé par les

Danois, la Zélande frisonne. Pourtant les vainqueurs, Louis et Charles, étaient plus forts, et se jurèrent solennellement à Strasbourg, le 14 février 842, une amitié mutuelle. Leur serment fut répété en langue tudesque par l'armée de Germanie, et en langue romane par l'armée des Gaules. Lothaire se vit bientôt abandonné. Les Saxons seuls lui restèrent fidèles ; mais il les sacrifia, et acheta à ce prix sa réconciliation avec ses frères. Elle fut scellée par le traité de Verdun (l'an 843). Lothaire garda la couronne impériale et un territoire très-étendu, qui comprenait les Pays-Bas, les bords du Rhin, la Bourgogne et l'Italie, et fut nommé *Lotharii regnum*, royaume de Lothaire, d'où, par corruption, l'on a fait *Lotharingia*, *Lothier*, Lorraine. Louis le Germanique garda toutes les contrées situées sur la rive droite du Rhin, avec le titre de roi de Germanie ; Charles le Chauve eut les pays situés à la gauche de Lothaire, avec le titre de roi de France. Pendant ce temps, les Normands pillèrent toutes les côtes de la mer du Nord ; les Arabes firent une irruption dans le Midi et pillèrent Arles ; les Bretons se révoltèrent de nouveau. Bernard, marquis de Barcelone, fut arrêté et exécuté par l'ordre du roi Charles. Lothaire mourut en 855, et partagea la Lorraine entre ses trois fils, qui ne vécurent pas longtemps. Le second seul, Lothaire II, eut quelque importance, parce qu'il répudia sa

femme Thietberge pour épouser Waldrade, ce qui donna occasion au pape Nicolas Ier de faire valoir son influence. Il déclara le mariage nul au concile de Metz, et déclara Hugues, fils de Waldrade, indigne de porter la couronne (l'an 863).

CARLOMAN. PREMIÈRE TENTATIVE D'UN ROYAUME ORIENTAL SLAVO-GERMANIQUE.

Les Slaves causèrent les plus grands embarras à Louis le Germanique. Ils voulaient profiter des discordes intérieures de l'empire des Francs, et éclatèrent tous à la fois de tous côtés. Au nord, les Obotrites devinrent arrogants. Louis le Germanique tua leur prince Gozzomvil, et nomma margrave de Thuringe Tachulf, qui ne manquait pas d'habileté (l'an 844), et qui obtint des succès; mais ayant voulu gagner l'amitié des Sorbes (l'an 849), il excita la méfiance des Germains, qui risquèrent sans lui une bataille et furent vaincus (l'an 858). D'autre part, Chiztibor, prince des Sorbes, fut tué par les siens pour avoir recherché l'alliance des Germains (l'an 862). Tabamzivil, prince des Obotrites, fit sa soumission. Au sud, les Bulgares étaient devenus puissants après l'entière destruction du royaume des Avares, et s'étaient avancés jusque dans les montagnes de la Carniole. Le margrave Berthold fut battu par eux; le margrave Radbod les repoussa (l'an 818); mais il

se révolta et fut déposé. Les Maharanes ou Moraves, qui étaient également de race slave, se levèrent sous la conduite de leur prince Rastiz, et commencèrent à s'étendre. Le margrave Ernest les battit, ainsi que les Bohêmes, leurs alliés, et déploya une telle valeur, que la main de sa fille fut recherchée par Carloman, fils de Louis le Germanique. Ce jeune prince conçut, dès l'an 858, le plan d'établir des liens plus étroits entre les Slaves et les Germains; et, pour arriver plus aisément à son but, il tenta de se rendre indépendant de son père. Mais celui-ci le réduisit à l'obéissance et déposa le comte Ernest (l'an 863). Carloman fit alliance avec Rastiz le Morave. Son père le dompta encore une fois, et institua Gunthachar margrave d'Autriche. Mais celui-ci fit cause commune avec Rastiz, et Carloman tâcha de réparer ses anciennes fautes en marchant pour son père contre les rebelles. Il fut vainqueur, tua Gunthachar, et fit crever les yeux à Rastiz, qui avait été livré par son propre neveu Suatopluk (l'an 870). Cependant son frère, Louis le Jeune, avait fait alliance, en Saxe et en Thuringe, avec Rathulf, fils de Tachulf, et il avait bridé les Sorbes et les Bohêmes. Louis le Germanique mourut en 876, laissant trois fils. Carloman eut la Bavière et la Carinthie; Louis le Jeune, la Saxe et la Thuringe; Charles le Gros, la Souabe. Le premier mourut en 880, ne laissant qu'un

fils illégitime, Arnoul, margrave de Carinthie. La ligne de Lothaire s'étant éteinte, il s'éleva entre Charles le Chauve de France et Louis le Jeune de Germanie des discussions au sujet de la succession de Lorraine. Une sanglante bataille fut livrée à Andernach, sur le Rhin (l'an 876), et Charles y eut le dessous. Ce prince mourut l'année suivante, ne laissant qu'un fils, Louis le Bègue. Celui-ci, mort en 879, avait trois fils, dont un seul, Charles le Simple, vécut, sans pouvoir être reconnu par le pape, parce qu'il était issu d'un mariage défendu par l'Église. Ces partages multipliés eurent pour suite naturelle d'encourager les incursions des Normands et des Arabes, de faciliter aux Slaves la fondation d'un puissant état à l'est, et de désorganiser tout à l'intérieur.

BRIGANDAGES DES NORMANDS.

Les pirates normands inquiétaient l'empire sans lui laisser de relâche. Ils cherchaient les aventures, les combats, le butin; ils voulaient aussi se venger des chrétiens, dont la religion pénétrait même dans leur pays. Ils ne se contentèrent plus de piller les côtes; avec leurs frêles embarcations, ils remontèrent les fleuves bien avant dans les terres, où ils arrivaient à l'improviste. Leur passage était toujours signalé par le meurtre et l'incendie. Ils assiégèrent de puis-

santes villes françaises, en détruisirent beaucoup, et luttèrent même contre des armées bien supérieures en nombre. Vaincus ou ne pouvant compter sur la victoire, ils se jetaient dans leurs canots, et partaient avec une telle rapidité, que la poursuite devenait impossible. Ils devinrent si redoutables, que l'Église fit des prières spéciales pour supplier Dieu de les éloigner. Dès l'an 841, ils brûlèrent Rouen; en 843, ils dévastèrent Nantes et Tours; en 845, ils prirent Paris sous la conduite de Regnier. Vers le même temps, ils détruisirent le siége épiscopal nouvellement fondé à Hambourg. Pour leur résister, on donna aux Saxons un nouveau duc, Ludolf, chargé spécialement de défendre la frontière maritime. En 852, ils pénétrèrent très-avant dans l'Escaut; en 855, ils furent battus par les Aquitains. Chaque année, ils se jetaient sur la Frise, dont les paysans se défendaient avec un courage héroïque. Celui qui leur donna le plus d'occupation fut le célèbre Rollon, qui depuis devint chrétien et premier duc de Normandie. Les Normands bâtirent une citadelle à Haslau (l'an 874), et tâchèrent de soumettre toute la côte. Le Normand Gottfried se considérait déjà comme maître des Pays-Bas, et voulut, comme Rollon l'avait fait en France, fonder en Germanie un duché qui lui appartînt. Le duc Brunon, fils de Ludolf, fondateur de Brunswick, se mit à la tête des Saxons contre les Normands;

mais il essuya une affreuse défaite à Ebbekesdorf, et resta sur le champ de bataille. On rapporte à la même année (880) une brillante victoire remportée sur les Normands par Louis le Jeune, à Thuin sur la Sambre; on en rapporte une autre à l'an 883, époque où les Normands prirent Trèves, qu'ils livrèrent aux flammes, mais furent surpris dans la forêt des Ardennes par les charbonniers et les paysans, qui leur tuèrent vingt mille hommes. Gottfried ne put se maintenir; la citadelle de Haslau succomba, et les côtes retournèrent sous le gouvernement du comte Gérard de Hollande. Les Arabes passèrent d'Afrique et d'Espagne en Italie, s'emparèrent de la Sicile et de Tarente; ils menacèrent même le pape, et ne purent être chassés ni par les rois germains ni par les ducs lombards.

ACCROISSEMENT DES GRANDS VASSAUX.

Charlemagne avait gouverné seul : il avait, il est vrai, favorisé partout la petite noblesse contre le peuple; mais il avait aussi contenu et en grande partie supprimé, pour les remplacer par les envoyés royaux, les ducs, dont la puissance pouvait devenir dangereuse à la puissance impériale. Mais sous Louis le Débonnaire, et au milieu des partages faits entre ses fils et ses petits-fils, les ducs et les comtes rétablis recouvrèrent toute leur puissance, et les rois ache-

tèrent la fidélité de leurs vassaux au prix de récompenses considérables. De plus, les ducs et les marquis ou margraves qui, sur les frontières, combattaient les Normands, les Arabes et les Slaves, devinrent puissants par leurs forces militaires. Ainsi, à cette époque, plusieurs familles déjà anciennes acquirent une haute position désormais inébranlable, et des familles nouvelles s'élevèrent à leur niveau. Les ducs lombards jouissaient d'une indépendance presque absolue, et s'étaient rendus presque étrangers à l'empire. Les plus puissants étaient le duc de Spolète dans l'Italie inférieure, et le duc de Frioul dans l'Italie supérieure. Les ducs de Saxe et de Thuringe devinrent également formidables par la gloire qu'ils acquirent dans leurs combats contre les Normands et les Slaves. En Flandre, le comte Baudoin Bras-de-Fer avait acquis naguère la prééminence, grâce à la bravoure qu'il déploya dans la lutte contre les pirates venus du Nord; il avait abaissé tous les autres comtes au rang de simples commandants de châteaux; et par l'enlèvement de Judith, fille de Charles le Chauve, il affermit mieux encore son pouvoir, car Charles lui pardonna pour trouver en lui un appui contre les Germains. Baudoin, balançant entre les deux états, sut conserver l'amitié de l'un et de l'autre. Dès cette époque, la maison des Welfs jouissait d'une grande considération en Souabe, bien

qu'elle ne possédât aucune dignité de l'empire. En Bavière, le comte Arbo visait à l'indépendance, et se liguait avec le Morave Suatopluk (appelé aussi Zwentibold), qui faisait de grands progrès. Toutefois il succomba (l'an 884). La Bourgogne, que s'arrachaient les Carlovingiens lorrains et français, jugea convenable, après la mort de Louis le Bègue, de se rendre indépendante, et reconnut pour roi le comte Boson (l'an 879).

CHARLES LE GROS.

Charles le Gros, le plus jeune des fils de Louis le Germanique, hérita dès l'an 882, après la mort de son frère Louis le Jeune, qui ne laissait pas d'enfants, de tout le territoire germanique et lorrain, à l'exception de la Bourgogne, et, en 884, de la France, qui revenait en réalité à Charles le Simple. Il s'attacha à rétablir dans tout son éclat l'empire de Charlemagne; mais il n'avait pas assez de génie pour atteindre un but aussi élevé. Dès 881, les Normands désolèrent de nouveau Aix-la-Chapelle, Cologne et Bonn; l'année suivante ils vinrent jusqu'à Trèves. Charles le Gros laissa reposer les armes, et crut venir plus sûrement à bout de ses ennemis par l'adresse des missionnaires, à force d'argent et par des propositions de paix. Beaucoup de Normands firent semblant de se laisser

baptiser, mais continuèrent à le tromper. Il donna complétement la Frise en fief à Gottfried, roi des Danois, ce qui lui aliéna les peuples de ces contrées. Il ne fit qu'aggraver cette faute en faisant assassiner le feudataire étranger. Les Normands irrités pénétrèrent à la fois dans l'empire de deux côtés, par le Rhin et par la Seine. Sur le Rhin, ils eurent pour adversaire Adelbert, de la maison de Babenberg (Bamberg) qui plus tard devint si célèbre. Mais sur la Seine ils pénétrèrent jusqu'à Paris, se retranchèrent sur les hauteurs de Montmartre, et assiégèrent la ville pendant un an et demi. Enfin Charles le Gros arriva avec une forte armée pour la dégager. Mais, au lieu de se battre, il conclut une paix honteuse, paya aux Normands une somme d'argent considérable, leur ouvrit Paris, qu'il leur laissa comme place d'armes, leur accorda la navigation libre de la Seine, et leur confirma la possession de la Frise. Ce traité ignominieux fut signé en 887. A l'est, Charles laissa les Slaves faire aussi des progrès, et ne soutint pas son neveu Arnoul, qui avait peine à se défendre contre le puissant Suátopluk. Enfin, cet empereur se montra faible et méprisable même dans sa vie privée. Il fut déposé solennellement l'an 887, à la diète de Tribur, et ne survécut qu'un an à sa honte.

ARNOUL.

La conjuration formée par les grands contre la maison carlovingienne réussit en partie. Les Français proclamèrent roi le comte Eudes de Paris ; la basse Bourgogne reconnut Louis, fils de Boson ; la haute Bourgogne (dans les Alpes occidentales), le comte Rodolphe, de la famille des Welfs. En Italie, les comtes Gui de Spolète et Bérenger de Frioul, se rendirent tellement indépendants, qu'ils briguèrent auprès du pape la couronne impériale. Mais les Germains restèrent fidèles à la maison de Charlemagne, et, sans tenir compte de Charles le Simple, ils élurent un fils illégime de Carloman (frère de Charles le Gros), Arnoul, qui jusqu'alors avait vaillamment combattu les Slaves comme duc de Bavière (888). La considération dont il jouissait en Allemagne était si grande, qu'Eudes vint à Worms lui rendre hommage en qualité d'empereur, et évita par là des discussions sérieuses. Dès l'an 891, les hostilités recommencèrent avec les Normands. Ils envahirent la Lorraine, et firent essuyer une rude défaite aux Germains. Mais Arnoul remporta à son tour une éclatante victoire à Louvain, où les deux chefs ennemis, Siegfried et Gottfried, restèrent morts sur le champ de bataille. Depuis ce temps, les Normands semblèrent respecter le Rhin ; leurs

attaques furent plus rares de ce côté, tandis qu'elles devinrent d'autant plus fréquentes dans la France occidentale. Les désastreuses incursions des Normands et des Slaves eurent pour résultat, dans l'intérieur de l'Allemagne, l'augmentation du nombre des châteaux. Arnoul eut également affaire aux Slaves. Les Obotrites exercèrent des ravages. Poppon et la maison de Babenberg se rendirent suspects ; Arnoul déposa Poppon. Engelschalk, margrave d'Autriche, se révolta aussi et fut soutenu par les Sorbes. Arnoul le fit prisonnier, et ordonna de lui crever les yeux. Pour assurer ces succès, il conclut un traité de paix et d'amitié avec Suatopluk, prince des Moraves (l'an 890), qui étaient devenus chrétiens. Borzivoi, prince des Bohêmes, avait aussi reçu le baptême; mais ses sujets, toujours païens, l'expulsèrent. Quant à l'amitié qui s'était établie entre Arnoul et Suatopluk, elle fut de courte durée. La paix fut rompue l'an 892. A cette époque avaient paru dans l'ancienne Pannonie des peuples étrangers, les Magyares, comme ils s'appelaient eux-mêmes, ou les Hongrois, nom qui resta au pays, ou les Huns, nom que leur donnèrent alors les Allemands, parce que l'on croyait revoir en eux les Huns d'Attila. Ils étaient encore païens, presque sauvages, et les plus légers cavaliers que l'on eût jamais vus. L'empeur grec Léon avait sollicité leur secours contre les Bulgares. Ils s'établirent d'a-

bord dans la Transylvanie, sous le commandement de sept chefs, dont Arpad était le plus illustre. Bientôt après ils se dirigèrent plus à l'ouest, et menacèrent les possessions des Moraves. Arnoul s'allia, il est vrai, avec eux contre Suatopluk, mais il ne les appela jamais en Allemagne, comme on l'en a accusé à tort. Serré des deux côtés, Suatopluk se soumit de nouveau à la suzeraineté d'Arnoul (l'an 894).

PREMIÈRE EXPÉDITION A ROME.

En Italie, Gui de Spolète l'avait emporté sur Bérenger de Frioul, et en 891 il avait été couronné empereur par le pape Étienne V. Il mourut en 894, et son fils Lambert obtint à son tour la couronne impériale du pape Formose. Arnoul était reconnu comme empereur dans tout le Nord; mais comme il n'avait pas encore été sacré par le pape, Gui pouvait lui contester ses droits. Voulant parer à cet inconvénient, et cédant aux instances de Bérenger et de Formose lui-même, Arnoul résolut de faire une grande expédition en Italie. On a considéré cette entreprise, le premier voyage à Rome qui eût pour but le cérémonial du couronnement de l'empereur et la soumission des vassaux récalcitrants, comme un grand malheur, parce qu'à partir de cette époque les expéditions à Rome devinrent une habitude pour les empe-

reurs allemands, et tournèrent toujours au détriment de l'empire. Arnoul passa les Alpes en 894, et fit pendre le comte lombard Ambroise, qui lui avait fermé les portes de Bergame. Le roi de France Eudes se préparait à profiter de ces événements, et Rodolfe de Bourgogne vint, dans le même but, au secours des Spolétains avec une armée: Arnoul se vit donc forcé de revenir en Allemagne sans avoir rien terminé. Cependant, en 896, il passa une seconde fois les Alpes, et pénétra jusque dans la Toscane. Le marquis de ce pays et Bérenger étaient venus au-devant de lui en lui prodiguant des assurances de dévoûment; mais comme ils ne voulaient que l'exploiter dans leur intérêt personnel, et qu'ils ne purent le duper, ils prirent une attitude menaçante. Arnoul se trouvait dans la position la plus dangereuse: il résolut pourtant de marcher aussitôt sur Rome. On lui ferma les portes. Sur les murs se tenaient les Spolétains qui repoussaient toute attaque. Enfin la ville fut prise d'assaut. Les partisans de Lambert s'enfuirent, et Formose délivré plaça solennellement la couronne impériale sur la tête d'Arnoul. Celui-ci revint malade en Allemagne et mourut à Oettingen (l'an 899). On prétend qu'il fut empoisonné. Lambert reprit aussitôt le pouvoir suprême en Italie; mais sa tyrannie causa encore une fois sa ruine. Il fut tué en 898. Son parti appela Louis, roi de la basse Bourgogne: mais

ce prince ne put triompher du marquis de Frioul, et eut les yeux crevés (en 905). Bérenger conserva le pouvoir jusqu'en 925, qu'il fut également assassiné. Pendant toute cette période jusque vers le milieu du dixième siècle, les papes furent impuissants. Une femme, l'ambitieuse Théodora, marquise de Toscane, s'était rendue maîtresse de l'élection des papes, les élevait, les déposait, dirigeait leurs moindres pas. Sa fille Marozie conserva la même influence. Arnoul avait, de son vivant, nommé roi de Lorraine son fils Suatopluk ou Zwentibold, pour défendre les frontières de l'empire contre les Normands. Ce jeune prince fit alliance avec Eudes de Paris, dont il épousa la fille, et s'attira par sa conduite la haine du clergé et du peuple. Il périt dans une bataille qu'il livra aux Lorrains révoltés (l'an 900). La domination d'Eudes en France ne dura pas non plus longtemps. Charles le Simple, protégé par les évêques et les vassaux, remonta sur le trône, et donna Regingar pour duc aux Lorrains. En Allemagne, le second fils d'Arnoul, Louis, surnommé l'*Enfant*, parce qu'il n'était âgé que de sept ans, fut reconnu roi.

RAVAGES DES HONGROIS.

Les Magyares se maintenaient en possession de la Hongrie. Après la mort de Suatopluk,

l'état fondé par les Moraves se dissolvit, et les Bohèmes se détachèrent de l'empire germanique et partagèrent avec les Hongrois le territoire occupé par Suatopluk. Les Hongrois, depuis la mort d'Arpad, avaient pour roi un enfant de treize ans, Zoldan; mais ils étaient commandés par un grand nombre de vaillants généraux, qui étendaient incessamment leurs conquêtes en remontant le Danube. Celui des fils de Suatopluk qui portait son nom périt sur le champ de bataille; le second fils de ce prince, Moymir, se réfugia auprès du duc Luitpold, qui défendait avec un bras de fer les marches germaniques. Cussal, le chef des Hongrois, fut défait deux fois, sur l'Ens, puis auprès de Vienne. Mais bientôt après (l'an 900) les Hongrois se jetèrent dans les Alpes de Carinthie, en même temps que les Obotrites, commandés par Krito, envahirent la Saxe. Cette fois encore ils furent repoussés, mais firent une course désastreuse à travers l'Italie (l'an 902). La troisième fois ils revinrent avec de telles forces, que le vaillant Luitpold fut vaincu et tué. Louis risqua une seconde bataille près d'Anasbourg en Bavière, et la perdit (l'an 907). Puis les Hongrois se jetèrent sur la Thuringe, dont le nouveau margrave, Burkhard, fut tué après avoir combattu avec le plus grand courage. L'année suivante (909), ces barbares entrèrent en France, après avoir battu et tué le comte Gebhard. Leurs ra-

vages et les horribles cruautés qu'ils exercèrent frappèrent les peuples d'une profonde terreur. Louis l'Enfant perdit tout courage après tant de défaites, conclut la paix avec les Hongrois, et s'engagea à leur payer tribut pendant dix ans. L'Ens devint la frontière de la Hongrie. Ce roi sans vigueur mourut en 911, et avec lui s'éteignit en Germanie la race de Charlemagne.

PRÉPONDÉRANCE DES DUCS.

L'extinction des Carlovingiens détruisait le lien de l'union entre les divers peuples germaniques, et la distinction établie entre les ecclésiastiques et les ordres séculiers était beaucoup moins importante pour l'élection d'un nouvel empereur que la distinction établie entre les nations : car les ordres ne tenaient qu'à l'antiquité d'origine en choisissant un chef de l'empire, tandis que les peuples entraient dans une position nouvelle, parce que chacun d'eux désirait que le souverain fût choisi dans son sein. Pour cette raison, et parce que l'autorité ducale, et avec elle la séparation des nations, avaient déjà acquis une influence si décisive sous les derniers Carlovingiens, la diète convoquée pour cette nouvelle élection ne s'assembla pas par ordres, mais par nations, et ce furent ces dernières qui votèrent. Il y avait quatre nations et quatre suffrages : les Francs ou Franconiens sous le duc

Conrad, qui avait bien moins de pouvoir que l'archevêque de Mayence, Hatton, considéré alors comme le chef spirituel de l'Allemagne; les Saxons, Frisons, Thuringiens, et quelques peuplades slaves soumises, réunis sous le duc Othon; les Souabes, avec l'Alsace et la Suisse, sous divers comtes appelés *envoyés de la chambre,* pour les distinguer des comtes qui ne relevaient pas, comme eux, immédiatement de l'empereur; les Bavarois, avec les Tyroliens et quelques Slaves orientaux subjugués, sous le duc Arnoul *le Méchant.* Une cinquième nation principale était formée par les Lorrains; mais à cette époque, ces derniers, sous leur duc Regingar, s'étaient attachés étroitement à la France. La diète songea tout d'abord à donner la couronne au plus puissant. On l'offrit au duc Othon de Saxe, qui la refusa, aimant mieux assurer à jamais dans sa famille l'hérédité de sa dignité ducale, que subir les inconvénients d'un pouvoir électif. Cette politique était celle de tous les grands vassaux.

CONRAD Ier.

Conrad, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie par l'influence de l'archevêque Hatton et avec l'essentiment du duc Othon. Sa faiblesse se révéla dès son avénement, en ce qu'au lieu de conserver comme héritage exclusif de la cou-

ronne les riches possessions allodiales de la maison carlovingienne, il fut forcé de les partager avec les autres ducs. Pourtant il sentait sa dignité, regardant comme sacrées les obligations que lui imposait le rang suprême auquel il avait été élevé, et il chercha à donner à la couronne plus de force qu'on ne s'y était peut-être attendu. Il commença par déterminer Regingar, duc de Lorraine, qui se sentait opprimé par la France, à se reconnaître de nouveau vassal de l'empire. Mais le duc Othon mourut en 912, et son fils Henri, qui avait déjà glorieusement combattu les Slaves, eut bientôt des querelles avec le vieil archevêque Hatton. L'empereur voulut détacher de la Saxe la Thuringe, qui avait été réunie à ce duché sous Othon; et en cela il fut peut-être conseillé par l'archevêque de Mayence, métropolitain de cette contrée. Henri prit les armes, et chassa de la Thuringe les partisans d'Hatton. Conrad dut, au nom de l'empire, entrer en campagne contre l'arrogant vassal, et cette guerre civile fut pour les Slaves et les Hongrois l'occasion d'une attaque. Dès cette même année 912, les Bohêmes et les Sorbes envahirent la Thuringe et la Bavière; en 913, les Hongrois pénétrèrent jusqu'en Souabe, et défirent les envoyés de la chambre Erchanger et Berthold. Arnoul de Bavière saisit cette occasion pour épouser la fille de Géisa, qui fut depuis roi de Hongrie, faire une ligue

avec les Hongrois et les envoyés de la chambre en Souabe, et tenter l'établissement d'un royaume particulier dans l'Allemagne méridionale, en instituant aussitôt des margraves en son propre nom, Rudiger de Pechlarn en Autriche, Rathold en Carinthie, et Barthold en Tyrol. Puis il excita tous les ennemis de l'empire sur les derrières des Franconiens et des Saxons, qui précisément alors étaient engagés les uns contre les autres dans une lutte décisive. Tandis que les Danois et les Obotrites détruisaient Hambourg, les hordes des Hongrois, des Bohêmes et des Sorbes s'avancèrent jusqu'à Brême (l'an 915). Cependant l'empereur n'était occupé qu'avec les Saxons. Une bataille décisive fut livrée près de Mersebourg entre Henri et Eberhard, frère de l'empereur. Celui-ci fut vaincu, et ce jour assura pour un siècle la prépondérance des Saxons sur les Franconiens. L'empereur négocia avec le vainqueur et le décida à défendre les frontières septentrionales de l'empire, tandis qu'il irait lui-même rétablir l'ordre au midi. En Souabe, l'évêque Salomon de Constance, soutenu par le bas peuple, tint le parti de l'empereur. Erchanger s'arrogea la dignité ducale, et fit prisonnier l'évêque, que sa femme Bertha mit secrètement en liberté. Le peuple tout entier se souleva contre les traîtres et leurs partisans, et bientôt Erchanger et Berthold, tombés au pouvoir de leurs ennemis, furent chargés de chaînes.

Des Hongrois essayèrent de les sauver; mais le brave paysan Hirminger fit, pendant la nuit, allumer des feux sur toutes les montagnes, et attaquer à l'improviste les Hongrois sur tous les points. Il anéantit la moitié d'entre eux près de Sekingen; l'autre moitié fit des courses en Alsace, où elle fut massacrée par le comte Lintfried. Le peuple demanda avec tant d'instance la mort des traîtres, que l'empereur fit condamner par une assemblée solennelle, tenue à Adingen en Souabe, Erchanger et Berthold, qui eurent la tête tranchée (l'an 917). Burkhard fut nommé duc de Souabe. Arnoul se retira lâchement dans son château fort de Salzbourg, et resta tranquille spectateur des événements, en attendant un avenir meilleur. Conrad mourut sans héritiers en 918. Oubliant ses anciennes querelles avec le duc Henri de Saxe, il ordonna à son frère Eberhard de porter à ce prince les ornements impériaux, et les grands de l'empire obéirent aux vœux de leur chef mourant.

LIVRE II.

Les Empereurs de la maison de Saxe.

HENRI Ier, L'OISELEUR.

Les princes, à l'exception de Burkhard et d'Arnoul, s'assemblèrent à Fritzlar, choisirent pour roi Henri, qui était absent, et lui envoyèrent des députés. Le jeune duc était précisément à une grande chasse dans les montagnes du Hartz. Il se rendit à l'appel que lui faisait la nation. Il était digne du haut rang auquel on l'élevait, et fit faire des progrès remarquables à la civilisation des Allemands. Les Germains du Sud ne reconnurent pas le choix qu'avaient fait ceux du Nord. Burkhard, en Souabe, agissait en prince indépendant, et s'était engagé dans une guerre acharnée contre Rodolfe, roi de la haute Bourgogne, qu'il vainquit dans une bataille sanglante près de Winterthur (l'an 919). Mais, redoutant la puissance de l'empereur, il fit sa soumission, et se trouva tellement resserré dans son duché de Souabe, qu'il se réconcilia avec Rodolfe, et fit avec lui une campagne en Italie, où il périt les armes à la main. Henri donna le duché de Souabe à Hermann, un de

ses parents, qui épousa la veuve de Burkhard. Comme il n'était plus possible de dissoudre les duchés et les grands fiefs, le nouveau roi de Germanie introduisit du moins, pour arriver à l'unité de l'empire, la politique nouvelle de faire occuper les duchés vacants par ses parents ou par ses partisans, ou de s'attacher les autres ducs par les liens du sang. A cette époque, une partie de la Souabe occidentale fut cédée à Rodolfe de Bourgogne, en échange de la sainte lance qui avait percé le flanc de Jésus-Christ sur la croix. Ce fait montre la foi profonde de Henri, qui fut un zélé champion du christianisme. La France renouvela en vain ses prétentions sur la Lorraine. Giselbert, fils de Regingar, obtint le duché et la main de Gerberge, fille de Henri, et par là il fut étroitement lié à la famille dominante (l'an 924). Quant à la Bavière, le duc Arnoul, allié avec les Hongrois, pouvait causer à l'empire des maux infinis. Henri sut le gagner, en mariant son fils Henri avec Judith, fille du Bavarois. Les Hongrois sentirent combien cette union leur serait défavorable, et entrèrent par bandes nombreuses sur le territoire de l'empire. Mais leur roi tomba au pouvoir des Allemands; Henri lui rendit la liberté, promettant même aux Hongrois un tribut annuel, à condition qu'ils consentiraient à une trève de neuf ans. Il voulait consacrer ces neuf années à dompter d'autres ennemis, surtout les Slaves, et à

prendre contre les Hongrois des mesures capables de briser pour toujours leur puissance.

ORIGINE DE LA BOURGEOISIE ALLEMANDE.

Nous avons vu combien les anciens Germains haïssaient les villes, et avec quelle fureur ils détruisirent partout où ils le purent les magnifiques cités romaines. Mais après la grande migration des peuples, lorsque des états nouveaux se furent élevés, des villages se formèrent autour des palais des rois, autour des églises épiscopales, autour des couvents, autour des châteaux des ducs et des comtes. Tous ces villages étaient ouverts et sans murs, et leurs habitants n'étaient pas de condition libre. Sans doute il y avait, dès le temps d'Arminius, des châteaux forts; mais ils étaient extrêmement rares. Ils devinrent plus nombreux sur les frontières septentrionales et orientales de la Saxe, parce qu'ils servaient de rempart contre les Normands et les Slaves; mais leur existence continua d'être une exception dans le reste de l'Allemagne. Henri Ier sentit qu'il ne pourrait mieux mettre l'Allemagne à l'abri des brigandages des Hongrois qu'en bâtissant des châteaux forts, et en entourant de murs les villages les plus importants, surtout les églises. Ce qui devait surtout le préoccuper, c'étaient les moyens de soustraire les garnisons de ces forteresses à l'action immédiate de la noblesse féodale; il voulut donc ne leur donner

d'autre suzerain que le chef de l'Etat lui-même, et les faire commander par des officiers de l'empire. Il ne destinait pas seulement ces garnisons à la défense des murailles ; il les exerça à combattre en pleine campagne, et en fit une infanterie formidable. Les hommes dont il se servit dans ce but étaient en général les anciens hommes libres, et la mesure qu'il prit ne fut en somme qu'une réforme de l'ancien hériban. En réunissant ces hommes libres dans les villes, Henri leur assura un centre d'appui contre les ducs et les comtes, les évêques et les abbés, et s'en fit des amis qui probablement ne lutteraient jamais pour l'aristocratie contre le roi, mais, au contraire, pour le roi contre l'aristocratie. Sans doute, en entreprenant cette grande rénovation, Henri ne songeait dans le principe qu'aux besoins militaires du moment ; mais on peut croire qu'il eut ensuite un point de vue plus élevé, qu'il songea à former une bourgeoisie indépendante, puisqu'il transporta dans les places entourées de murs les marchés, les fêtes, les assemblées publiques, toutes choses propres à développer l'industrie civile.

ORIGINE DE LA CHEVALERIE ET DES TOURNOIS.

Les mêmes motifs qui avaient déterminé Henri Ier à transformer les anciens hommes libres en infanterie régulière et en corporation bourgeoise,

l'amenèrent à transformer la noblesse féodale en cavalerie régulière et en corps de chevaliers. Le sentiment de l'honneur servit de lien à ceux-ci. Henri donna aux exercices chevaleresques une forme qui fit naître un nouvel enthousiasme pour l'honneur et de nouvelles habitudes de noblesse. Les tournois ou jeux militaires furent institués, et la présence des femmes dans ces solennités, où elles distribuaient les prix aux vainqueurs, stimula l'émulation. Des confraternités d'armes se formèrent, et la défense de la religion, du pays et des dames, fut le principal but des chevaliers. D'abord purement militaires, ces innovations devinrent donc bientôt politiques. Il y avait encore beaucoup d'hommes libres qui vivaient sans propriétés et comme au hasard, recherchant tantôt du service à la cour, tantôt se livrant au brigandage, et trop fiers pour servir à pied. Henri leur assura un entier pardon, et en forma une cavalerie légère. Il paraît aussi que dans les villes les bourgeois libres, qui, dans l'origine, n'avaient été destinés qu'à combattre dans l'infanterie, surent de bonne heure se montrer à cheval, tandis que les hommes de métier qui étaient au dessous d'eux formèrent une infanterie nouvelle.

CONQUÊTES SUR LES SLAVES AU NORD.

La conquête systématique de la partie septentrionale de l'Allemagne occupée par les Slaves entrait aussi dans les plans de Henri Ier. Ces peuples étaient ennemis de l'empire; de plus, ils étaient encore presque tous païens: leur soumission était donc à la fois un avantage temporel et un bien pour la religion. Les anciens Obotrites se maintenaient dans le Mecklenbourg, où ils étaient protégés par des forêts et des marais, non moins que par leur bravoure éprouvée. D'autre part, les peuplades isolées des Sorbes, les Hevelles sur l'Havel, les Daleminziens sur le moyen Elbe, et les Rédariens sur la Priegnitz, occupant un pays presque tout de plaines, et abandonnés par les peuples de leur race, pouvaient faire peu de résistance. Henri commença donc par eux son attaque. L'an 926, il marcha d'abord contre les Hevelles, prit Brannibor (Brandebourg), fit de leur pays une marche de l'empire, dont il remit le commandement à un margrave saxon, et y établit des colonies allemandes. L'année suivante, le roi de Germanie marcha contre les Bohêmes: il les effraya et prépara leur conversion par son influence sur Wenceslas, l'un de leurs princes. La défaite des Hevelles et celle des Bohêmes découvraient les Daleminziens. Henri les surprit, s'empara de Grona, leur capitale, bâtit

sur l'Elbe la forteresse de Meissen, et établit un margrave dans le pays (l'an 928). Les Rédariens avaient chassé leur chef Bernard, qui, sans aucun doute, était chrétien. Henri envoya celui-ci contre ses compatriotes, qui, prévoyant le sort qu'on leur réservait, combattirent près de Lunkin (Lenzen) avec le courage du désespoir, tellement qu'à l'exception de huit cents hommes qui tombèrent aux mains de l'ennemi, toute leur armée resta sur le champ de bataille (l'an 930). En conséquence, Henri fonda une nouvelle marche, à la tête de laquelle il plaça Bernard. Les Danois avaient fait aussi une nouvelle irruption dans l'empire. Pour assurer également le repos de ce côté, Henri traversa l'Eyder avec des forces imposantes, et conquit le pays jusqu'à la Slie. Les Danois furent contraints à une soumission humiliante, et leur territoire conquis fut changé en marche de l'empire, occupé par des guerriers et des colons allemands, et on y construisit le fort de Schleswig, qui donna son nom à la marche, soumise désormais (à partir de l'an 931) à un margrave saxon.

DÉFAITE DES HONGROIS PRÈS DE MERSEBOURG.

Lorsque Henri crut avoir pris toutes les mesures propres à lui assurer le succès contre les Lombards, il céda aux inspirations de sa piété, et, pour se rendre digne de la protection divine,

il fit, l'an 931, un pèlerinage à Rome, où il reçut la bénédiction apostolique, l'onction sainte et la couronne impériale; puis il repassa les Alpes. La trève avec les Hongrois étant expirée (l'an 933), les ambassadeurs de ce peuple parurent devant l'empereur et réclamèrent le paiement de l'ancien tribut. Henri leur déclara la guerre. Alors ils entrèrent sur les terres de l'empire, se divisant en deux grandes bandes, dont l'une, forte de cinquante mille hommes, fut battue près de Sondershausen par les Saxons et les Thuringiens. L'autre armée, plus nombreuse encore, rencontra l'empereur lui-même sur la Saale, non loin de Mersebourg; elle éprouva également un revers désastreux. Trente mille Hongrois furent tués; le reste prit la fuite; un nombre immense d'esclaves chrétiens furent rendus à la liberté. Il paraît que les Hongrois furent massacrés partout où on put les atteindre: on ne renvoya vivants dans leur pays que sept de leurs principaux chefs, après leur avoir coupé les mains, le nez et les oreilles. Cette nation resta désormais tranquille tant que l'empereur vécut encore. Mais à peine les guerriers allemands avaient-ils revu leurs foyers, que les Slaves des marches nouvelles se soulevèrent: Henri réunit en toute hâte son armée, et fit rentrer ces peuples dans l'obéissance par la simple terreur (l'an 934). Il mourut trois ans après

(l'an 936), et fut enseveli à Quedlinbourg, sa ville de prédilection.

OTHON Ier.

Othon Ier, fils de Henri Ier, fut à l'unanimité reconnu roi de Germanie, et son couronnement se fit avec une solennité toute nouvelle. Il eut lieu à Aix-la-Chapelle, l'ancienne résidence de Charlemagne, dont le génie sembla se transmettre au nouveau chef de l'empire. Les trois archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves se disputèrent l'honneur de sacrer Othon, et de le revêtir des ornements royaux. L'archevêque de Mayence l'emporta. Puis les ducs s'empressèrent de rendre les services personnels de la cour. Giselbert de Lorraine remplit les fonctions de chambellan, Eberhard de Franconie celles d'écuyer, Hermann de Souabe celles d'échanson, Arnoul de Bavière celles de maréchal. Ces nouveaux services honorifiques restèrent attachés aux duchés sous le nom de grandes dignités. Un fait qui n'est pas non plus sans importance, c'est qu'Edith, fille d'Edmond, roi d'Angleterre, et femme d'Othon, fut également couronnée. La famille impériale en reçut un plus grand lustre, des prétentions plus élevées, et on reconnut jusqu'à un certain point aux femmes le droit de prendre part au gouverne-

ment. Sans doute Othon ne manquait pas de bonnes qualités, mais il ne mérite pas le titre de *Grand* que lui ont donné ses flatteurs. Bien qu'il ne fût pas dépourvu de courage personnel, il se montra plus adroit et plus heureux que grand et héroïque. Henri avait eu d'un premier mariage un fils nommé Thankmar ou Thammo, qui, en droit, aurait dû lui succéder. Mais la mère de ce prince avait été répudiée pour faire place à la belle Mathilde, qui donna à Henri trois fils, Othon, Henri et Bruno. Lui-même destinait le trône à Othon; mais Mathilde désirait voir passer la couronne sur la tête de Henri, son second fils. Ce fut là l'origine de grandes discordes domestiques. Othon, peu content d'avoir frustré Thankmar du pouvoir suprême, lui enleva encore son héritage maternel, les grands biens qu'il possédait en Saxe, et les donna à l'inhumain Géro, que nous apprendrons à connaître plus tard. Thankmar se révolta, trouva des partisans parmi les Saxons, mais fut vaincu par Othon, et tué à Ehresbourg, au pied des autels, où il avait cherché un asile (l'an 937).

EBERHARD.

Le second frère d'Othon, Henri, menaçait d'être plus dangereux pour ce prince. A l'instigation de sa mère Mathilde, il forma une grande conjuration pour arriver au trône. Eberhard,

duc de Franconie, et frère de l'empereur Conrad Ier, se ligua avec lui, ainsi què le duc Giselbert de Lorraine, et l'archevêque Frédéric de Mayence, qui se prétendaient lésés dans leurs droits. Le roi de France Louis IV joua aussi un rôle dans ces affaires. Mais la désunion régnait entre ces alliés; au lieu de Henri, ils voulaient élire Eberhard roi de Germanie, et déjà le jour de l'élection était fixé à Metz. Othon se mit en marche avec des forces imposantes; mais avant qu'il eût atteint ses rivaux, ceux-ci avaient déjà été battus par ses partisans, le comte souabe Udon et le comte franconien Conrad, près d'Andernach. Le vieux duc Eberhard fut tué après une courageuse résistance; Giselbert se noya dans les flots du Rhin (l'an 939). Le roi de France, Louis, fut contraint à la paix, et, pour la confirmer, il épousa Gerberge, veuve de Giselbert et seconde sœur d'Othon. Le comte Conrad reçut le duché de Lorraine et la main de Luitgarde, fille du roi de Germanie. La Franconie fut divisée, et le fidèle Udon en obtint la plus grande partie à titre de fief. Son frère Hermann de Souabe donna sa fille Ida à Ludolf, fils aîné d'Othon, qui hérita de lui le duché de Souabe (l'an 949). Pour que la paix fût entièrement rétablie, Henri, frère d'Othon, obtint sa grâce, et, avec la main de la belle Judith, veuve d'Arnoul le Méchant, le duché de Bavière. On laissa de côté les fils d'Arnoul.

Othon mit à la tête des Saxons Hermann Billung, qui lui resta constamment fidèle. Il donna le commandement des pays slaves conquis au margrave Gero, qui contint les peuples soumis par la plus cruelle tyrannie, et fit de nouvelles conquêtes au mépris de toute justice. Cependant les Bohêmes s'étaient de nouveau soulevés sous la conduite de Boleslas, qui avait assassiné son frère Wenceslas. Depuis ce temps, Hermann Billung eut constamment à soutenir de petites guerres contre les Slaves. L'an 944, les Hongrois firent de nouvelles courses, et en 948 Othon se vit forcé de marcher contre Harald, roi de Danemarck, qui avait conquis le Schleswig, et rétabli la grande muraille opposée aux Germains (le Danewerk ou Heggedor). Il le vainquit, le força à se convertir au christianisme, et à tenir son royaume comme fief de l'empire. La marche fut rétablie, et Othon fonda trois nouveaux évêchés, à Schleswig, à Riepen, à Aarhus, et tous trois furent soumis à l'archevêché de Hambourg.

LA BELLE ADÉLAIDE.

Lorsque le vieux Bérenger eut été assassiné (l'an 925), Hugues de Bourgogne s'était rendu maître du souverain pouvoir en Italie; bientôt pourtant il avait été chassé par Bérenger II, petit-fils du premier, et margrave d'Ivrée. Son fils

Lothaire ne fut pas plus heureux, et, après la mort de l'un et de l'autre, Adélaïde, veuve de Lothaire, tomba aux mains de Bérenger. Cette princesse avait des prétentions sur l'Italie, et un parti nombreux, bien qu'il fût alors opprimé; par son esprit et sa beauté, elle était la femme la plus remarquable de son temps. Ces circonstances déterminèrent Bérenger à lui offrir la main de son fils Adalbert. La belle veuve repoussa cet ennemi héréditaire de sa maison, et Bérenger la jeta dans une tour fortifiée du lac de Garda, pour la contraindre à entrer dans ses vues. Mais un moine fidèle mina secrètement les murs de la tour, sauva Adélaïde, lui fit heureusement traverser le lac, et la conduisit auprès d'un ami dans le château fort de Canossa. Puis il se rendit avec une mission secrète d'Adélaïde en Allemagne, auprès d'Othon, pour implorer l'assistance de ce prince. Othon était également veuf depuis peu : il calcula qu'en épousant Adélaïde, il obtiendrait de grandes possessions héréditaires en Italie, ce qui, à cette époque, avait pour lui une bien plus grande importance que la simple suzeraineté impériale. Il passa donc les Alpes (l'an 951), délivra Canossa, épousa la belle captive, revint en Allemagne, et laissa au vaillant Conrad de Lorraine le soin de terminer la guerre contre Bérenger. Conrad, sentant que la conservation de l'Italie coûterait des sacrifices prodigieux, prit le parti de faire la paix, et promit

à Bérenger la paix et la possession de ses terres. Mais l'empereur sentit son orgueil humilié par ces concessions, et fit de nouveaux préparatifs. Alors Bérenger se rendit en personne en Allemagne, se soumit à Augsbourg à la prestation de foi et hommage, et reçut la permission de retourner librement en Italie, où il garda ses terres.

LUDOLF.

Ludolf, le plus énergique des fils d'Othon, était devenu gendre d'Hermann, et lui avait succédé en cette qualité dans le duché de Souabe (l'an 949). Il s'éleva entre lui et son oncle Henri de Bavière, au sujet des limites, des discussions qu'Othon décida en faveur de Henri. Ludolf en fut outré. Il semble aussi que sa belle-mère, l'orgueilleuse Italienne, le traita avec mépris, ainsi que les autres princes. D'autres lui ont reproché de s'être cru menacé dans ses droits par le nouveau mariage de son père. Quoi qu'il en soit, il conspira contre Othon, et eut pour allié Conrad, qui se sentait profondément humilié de ce que le roi de Germanie n'avait pas confirmé la parole qu'il avait donnée à Bérenger. Les Bavarois, sous les ordres d'Arnoul, fils d'Arnoul le Méchant, se joignirent également aux rebelles. Enfin l'archevêque Frédéric de Mayence entra aussi dans la ligue avec les

Franconiens mécontents; et Othon, seul avec les Saxons, se vit tout-à-coup engagé dans une guerre avec tous les autres peuples de la Germanie, à la tête desquels il voyait son propre fils. Le soulèvement commença en 953. Othon fut assez heureux pour enfermer son fils dans Mayence, et le siége ne fut pas long. Le père et le fils eurent aux portes de la ville une entrevue pour discuter la paix. Othon promit à Ludolf un entier pardon s'il voulait lui livrer ses principaux partisans. Le jeune prince fut indigné à l'idée de cette trahison, et retourna vers les siens. Favorisé par le soulèvement d'Arnoul de Bavière, qui avait de nouveau appelé les Hongrois dans l'empire, il parvint à s'échapper des bords du Rhin, et à se jeter sur le Danube. Après une lutte longue et sanglante, Conrad et l'archevêque firent leur soumission. Les Hongrois se replièrent sur la France et sur l'Italie. Mais Ludolf et Arnoul se défendirent dans Ratisbonne avec une grande bravoure. Arnoul fut tué dans une sortie, et Ludolf, ne pouvant se maintenir plus longtemps, s'enfuit en Souabe. L'évêque Ulrich d'Augsbourg offrit sa médiation; et Ludolf s'étant présenté à son père dans une partie de chasse, et lui ayant demandé grâce, fut reçu avec bienveillance, dut renoncer, il est vrai, à la Souabe, mais fut envoyé comme général en Italie, pour dompter Bérenger, qui s'était encore une fois révolté; il trouva dans

cette expédition une mort prématurée. Le duché de Souabe échut à Burkhard, fils de Burkhard I[er], et parent de l'évêque Ulrich. Le nouveau duc épousa Hedwige, fille de Henri, qui fut rétabli en Bavière. La Lorraine fut ôtée à Conrad et partagée. Le comte Godefroi obtint la haute Lorraine; la basse fut donnée au comte Frédéric, et Othon mit au dessus de tous deux, avec le titre d'archiduc, son frère Bruno, archevêque de Cologne (l'an 954).

DERNIÈRE DEFAITE DES HONGROIS SUR LE LECH.

Avec Werner, frère de cet Arnoul qui venait de succomber, un parti puissant en Bavière, entraîné par une vieille haine contre Henri, appela les Hongrois dans le pays. Ce peuple belliqueux avait réparé ses pertes depuis le désastre de Mersebourg, et, pendant les troubles qui agitèrent l'Allemagne, il avait de nouveau fait des courses; traversant l'Allemagne méridionale, ses hordes arrivèrent à Worms, entrèrent en Lorraine, et revinrent dans leur pays par l'Italie après avoir longé les Alpes. L'année suivante (en 955), elles pénétrèrent encore une fois en Bavière sous la conduite du comte Werner: Othon rassembla toutes les forces de son empire; les Bohêmes eux-mêmes se rendirent à son appel; les Saxons ne parurent pas sous ses drapeaux, parce qu'ils étaient occupés contre les

Slaves. Les deux armées se rencontrèrent sur le Lech. Les Hongrois furent battus, et perdirent, dit-on, cent mille hommes. Dans leur rage, les Hongrois donnèrent la mort à Werner. Henri de Bavière exerça les plus grandes cruautés contre les vaincus, et fit crever les yeux à l'évêque Hérold de Salzbourg, qui avait fait cause commune avec eux; par ses ordres encore, Lupus, patriarche d'Aquilée, fut horriblement mutilé. A partir de cette époque, les Hongrois restèrent dans leurs limites, et ne furent plus inquiétés par les Allemands. Henri, frère d'Othon, mourut en 955. Son fils Henri lui succéda en Bavière et en Carinthie. Comme bientôt après Burkhard, qui commandait en Italie depuis la mort de Ludolf, vint à mourir, sa veuve Hedwige obtint le duché de Souabe, et c'est le premier exemple qu'une femme ait possédé une dignité de l'empire. La Franconie resta démembrée entre Othon, fils de Conrad, qui était mort en combattant les Hongrois, et son cousin Henri, margrave de Schweinfurt.

GÉRO.

Géro gouvernait la marche de la Saxe septentrionale avec un pouvoir illimité : il voulait former les Slaves aux mœurs germaniques, et étendre toujours davantage de ce côté les conquêtes allemandes. Il se signala par sa cruauté

plus encore que par sa bravoure. Tous les moyens, le parjure même, lui étaient bons contre les Slaves. C'est ainsi qu'il invita vingt de leurs chefs à un banquet, et les fit égorger au mépris des lois de l'hospitalité. L'empereur Othon envoya de nombreux ecclésiastiques dans les marches slaves, où il institua des églises et des évêchés, ceux de Havelberg en 946, de Brandebourg, de Meissen, d'Oldenbourg en 948. Pendant que ce prince combattait les Hongrois, deux comtes saxons, Wichmann et Ecbert, se révoltèrent, et gagnèrent les Slaves à leurs intérêts. Les peuples wendes et sorbes se jetèrent de nouveau en Saxe. Leurs principaux chefs s'appelaient Nacco et Stoinneg. L'empereur fut obligé de venir au secours d'Hermann Billung, rétablit aussitôt l'ordre, condamna au dernier supplice Nacco prisonnier, et fit mettre au ban de l'empire les deux comtes qui avaient pris la fuite. L'année suivante, Géro combattit surtout les Slaves Lusiciens et Selvules en Lusace, et finit par les soumettre à un entier esclavage après avoir fait couler le sang par torrents. Mais son fils unique, Siegfried, ayant été tué dans la dernière bataille, Géro, qui frissonnait enfin à l'idée du sang qu'il avait versé, fit un pèlerinage à Rome, déposa son épée sur l'autel de saint Pierre, et mourut dans un cloître (l'an 965). Othon suivit pour les nouvelles conquêtes le même système qu'il avait

appliqué aux anciennes. Il fit de la Lusace la marche de la Saxe orientale, et la mit sous la direction d'Hermann Billung. Il fonda ensuite les deux évêchés de Mersebourg et de Zeiz, et, en 968, l'archevêché de Magdebourg. L'évêque Bucco (Burkhard) de Halberstadt, se croyant lésé par la fondation du nouveau siége métropolitain, se révolta, fut fait prisonnier, excommunia l'empereur, et fut relâché. Othon resta l'ami des Bohêmes. Sans doute dès l'an 936, saint Wenceslas avait été assassiné par son frère Boleslas, qui était païen ; mais celui-ci fut assez habile pour se joindre au puissant empereur contre les Hongrois, et plus tard il embrassa lui-même le christianisme. Par la soumission du Brandebourg et de la Lusace, l'empire s'était mis en contact immédiat avec les Polonais, auxquels la Silésie appartenait à cette époque. Les Polonais, il est vrai, étaient encore indépendants, mais ils reconnaissaient la suzeraineté de l'empire germanique chaque fois qu'ils avaient besoin de son appui contre leurs rivaux, les Bohêmes, et contre leurs voisins du nord-est, les Prussiens, les Lithuaniens et les Russes. Ils entretinrent des relations amicales avec Othon, et souffrirent qu'il fondât l'évêché de Posen et le mît sous la dépendance de l'archevêque de Magdebourg.

SECONDE EXPÉDITION D'OTHON EN ITALIE.

Pendant que ces choses se passaient en Allemagne, Bérenger agissait librement en Italie, surtout depuis la mort de Ludolf. Il voulait fonder dans ces contrées une puissance temporelle indépendante. Othon de son côté, délivré de tout embarras intérieur, revint à son ancien plan, et songea sérieusement à réunir l'Italie à l'empire. L'an 961, il passa les Alpes, battit Bérenger, le fit même prisonnier, et l'envoya à Bamberg, où il le laissa jusqu'à sa mort. Puis il se plaça la couronne de fer sur la tête à Milan, disposa de tout en Lombardie, et ne vint qu'en 962 à Rome, où le pape Jean XII le couronna empereur. Ce pontife, dit-on, reconnut la suzeraineté de l'empire, et les Romains furent forcés de jurer qu'ils n'éliraient plus de pape sans l'assentiment de l'empereur. Mais à peine Othon fut-il sorti de Rome, que le pape se souleva. Othon revint, en 963, à Rome, où il tint un concile dans lequel il fit déposer le souverain pontife. Mais les Allemands, en se mêlant de l'élection du chef de l'Eglise, que les Romains regardaient comme leur privilége exclusif, excitèrent des mécontentements. Le peuple entoura le palais d'Othon, et aurait égorgé ce prince, si la bravoure de ses guerriers ne l'avait sauvé. Les Romains furent repoussés, tandis qu'un ennemi

personnel assassinait le pape Jean. Mais son adversaire, Léon, étant mort également (en 965), il y eut de nouveaux troubles, et Othon se vit forcé, l'année suivante, de venir châtier Rome. Cette fois il fut cruel; et Rome et l'Italie se soumirent en tremblant. Othon séjourna en Italie avec son armée jusqu'en 972, pour y affermir l'ordre et la tranquillité. Pour atteindre plus sûrement ce but, il ne laissa plus subsister de duc puissant, mais il établit une foule de petits marquis dont chacun isolément ne pouvait lui être dangereux.

ALLIANCE AVEC L'EMPIRE GREC.

Othon entra doublement en contact avec les Grecs, d'abord en donnant un nouvel éclat à la couronne impériale, puis en se rapprochant des possessions grecques en Italie. Les prétendus Romains refusèrent le titre d'empereur à Othon, et ce refus entraîna de longues négociations qui n'aboutirent à rien. Mais l'animosité devint plus grande lorsqu'Othon prétendit réunir l'Italie inférieure à l'empire. Mais comme, dans l'état où se trouvaient alors les affaires, Othon voulait éviter une guerre, il envoya des ambassadeurs à Constantinople, avec mission de demander, pour son fils et successeur présomptif Othon, la main d'une princesse grecque, qui serait le gage de la paix, et dont l'Italie inférieure formerait la

dot. Mais les ambassadeurs furent assassinés en chemin par les Grecs, et Othon tira aussitôt vengeance de cette perfidie en marchant sur l'Apulie, y mettant tout à feu, et faisant mutiler ou massacrer tous les Grecs qu'on y trouva. Pourtant à la fin l'alliance fut faite avec l'empire d'Orient, à la suite d'une conjuration et d'une révolte qui portèrent un nouvel empereur sur le trône de Constantinople. Jean Zimiscès donna Théophanie, belle-fille de son prédécesseur, au jeune Othon, qui reçut en même temps pour une expectative éloignée un titre sur une partie de l'Apulie, de la principauté de Naples et de la Calabre, qui étaient encore au pouvoir des Grecs. La Sicile était soumise aux Arabes. Le jeune Othon, qui avait déjà été couronné roi et empereur, épousa solennellement sa fiancée. L'apparition de Théophanie ne fut pas sans importance pour l'Allemagne. Elle amena avec elle des Grecs et les usages de leur pays, qui changèrent immédiatement beaucoup de choses à la cour, et qui eurent avec le temps une grande influence sur la civilisation scientifique dans les monastères. La servilité devint plus grande, ainsi que le luxe; la gradation des titres et des signes honorifiques exclut l'ancienne franchise et l'ancienne confiance. L'empereur, de son côté, à l'exemple des empereurs grecs, prit le titre de majesté sacrée (*sacra majestas*). Othon Ier quitta l'Italie en 972, et tint l'année

suivante, à Quedlinbourg, une diète où il reçut les hommages de ses peuples, récapitula avec joie l'œuvre de son long règne, et fit ses dernières dispositions. Il mourut en 973 à Memleben, et fut enseveli à Magdebourg, conformément à sa dernière volonté. Il laissait dans la situation la plus florissante l'empire qu'il avait considérablement étendu. A l'intérieur, le pouvoir impérial était établi sur des bases solides. Les duchés les plus importants étaient occupés par les parents, et les margraviats par les plus fidèles serviteurs de la maison régnante. L'institution des comtes palatins, qui administraient dans tout l'empire les alleux impériaux, les régales et les revenus de la couronne, assurait, en cas de besoin, des surveillants et des rivaux contre les ducs. La dignité de comte palatin était d'origine plus ancienne; mais Othon donna à ces officiers une plus grande considération. Les villes devenaient plus nombreuses et prenaient un grand développement intérieur; elles étaient destinées à servir d'appui au trône dans la lutte qu'il devait soutenir contre l'église et les vassaux. Ce qui activa surtout la circulation de l'argent et le commerce des villes, ce fut la découverte des riches mines d'argent du Hartz (l'an 938).

OTHON II, LE ROUX.

Othon II, l'époux de Théophanie, succéda à son père Othon Ier. Après la mort de la pieuse Hedwige, la Souabe passa à Othon, fils de Ludolf. D'anciennes querelles au sujet des limites se renouvelèrent entre ce prince et Henri le Querelleur, duc de Bavière. L'empereur décida en faveur d'Othon, et Henri ranima l'esprit séditieux de la nation qu'il gouvernait. Il se ligua avec le duc de Bohême Boleslas, et la guerre commença (l'an 974). Othon victorieux fit Henri prisonnier. La Bavière fut donnée à Othon de Souabe, et la Carinthie au comte Henri de Scheyern, duquel sortit dans la suite la maison de Wittelsbach. Mais ce dernier fit cause commune avec Henri le Querelleur, se révolta et fut déposé, et la Carinthie fut concédée à Othon, fils de Conrad de Franconie, qui avait été tué en combattant les Hongrois. En 975, Harald, roi de Danemarck, fit une irruption inattendue en Saxe. Il fut vaincu de nouveau. Bientôt après Henri le Querelleur sortit de prison, leva encore une fois l'étendard de la révolte, et fut, comme précédemment, vaincu et fait prisonnier (l'an 977). L'année suivante (978) la guerre recommença à l'ouest. Charles, frère de Lothaire, roi de France, chercha à s'emparer de la Lorraine, sur laquelle sa naissance lui donnait quelques

droits. Lothaire n'avança que jusqu'à Aix-la-Chapelle, et tourna du côté de la France l'aigle impériale placée sur le palais de Charlemagne. Othon le repoussa à l'aide des Saxons, et pénétra jusqu'à Paris, dont il brûla les faubourgs; mais il ne put prendre la ville, et fut surpris dans sa retraite par le comte de Hainaut. Enfin l'on fit un accord en vertu duquel Charles devait posséder la basse Lorraine, mais séparée de la France, et comme fief de l'empire germanique. Frédéric, comte de Bar, devint duc de la haute Lorraine. Les affaires d'Italie appelaient Othon II dans cette contrée. A Rome, Crescentius s'était emparé du souverain pouvoir, et avait essayé de faire revivre les siècles antiques, en se faisant proclamer consul de la république romaine. Pour dominer le pape, il fit assassiner Benoît VII et placer sur le trône pontifical Boniface VII, l'un de ses partisans. La faction impériale, composée surtout de Toscans, suscita un autre pape, Benoît VIII. Othon vint à Rome pour appuyer ce dernier, et rétablit l'ordre, mais avec barbarie; en effet, il invita tous les illustres Romains à un banquet, fit tout-à-coup arrêter ceux qu'il considérait comme ses ennemis; ils furent, pendant le repas même, exécutés sous les yeux des autres. Pourtant il fit grâce à Crescentius. Puis il se dirigea vers l'Italie inférieure pour prendre par la force possession de la dot de sa femme. Les Grecs, qui

jusqu'alors avaient incessamment combattu les Arabes, se hâtèrent de faire alliance avec eux contre l'ennemi commun. Othon prit Naples et Tarente, et battit les confédérés en pleine campagne. Mais, en 982, ils le surprirent sur les bords de la mer près de Busantello, non loin de Tarente, et lui firent essuyer une telle défaite qu'il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval; même après la bataille, il courut les plus grands dangers. L'Italie inférieure resta au pouvoir des Grecs et des Arabes. Othon de Souabe et de Bavière mourut dans le cours de ces campagnes. L'empereur donna la Souabe à Conrad, fils d'Othon de Franconie. La Bavière et la Carinthie furent de nouveau données à Henri de Scheyern. Henri le Querelleur était toujours en prison.

SOULÈVEMENT DES SLAVES.

Hermann Billung avait été remplacé en Saxe par son fils Bernard; mais les marches slaves tombèrent aux mains de plusieurs petits margraves, Gonthier à Zeitz (Thuringe septentrionale), Dietrich dans la Saxe du Nord (Brandebourg), Dithmar en Lusace, Riddag en Misnie. Le comte Dedo se fit un parti en Bohême, surprit et pilla Zeitz, et enleva Oda, fille de Dietrich, comte de la Saxe du Nord, fiancée déjà au roi Miseko de Pologne. Dietrich, à l'exemple

de Géro, se permit les plus grandes cruautés à l'égard des Slaves soumis. Mistevoi, prince des Obotrites, était disposé à accepter le christianisme; il avait suivi les drapeaux de l'empereur Othon II, et combattu avec lui en Italie. A son retour, il voulut épouser Mathilde, sœur de Bernard de Saxe; le jaloux Dietrich de la Saxe septentrionale le traita de chien, auquel on ne pouvait donner une chrétienne et une allemande. « Si nous autres Slaves sommes des chiens, dit alors Mistevoi, nous vous montrerons que nous pouvons mordre. » Puis il excita tous les païens à la révolte, et ils le suivirent d'autant plus volontiers que Dithmar et beaucoup d'autres oppresseurs saxons avaient perdu la vie dans les guerres d'Italie. Devant l'image de leur dieu Radegast, ils jurèrent une haine éternelle aux Allemands et aux prêtres, se jetèrent à l'improviste sur eux en 983, les massacrèrent partout où ils les trouvèrent, renversèrent les églises, et détruisirent entre autres les villes de Hambourg, d'Oldenbourg, de Brandebourg et de Havelbourg. Ils exercèrent surtout leur fureur dans le pays soumis à Dietrich. Soixante prêtres chrétiens furent écorchés vifs. Dietrich et Riddag réussirent pourtant à battre ces barbares. Mais l'empereur, plus juste que son père, destitua le cruel Dietrich, et donna la marche de la Saxe septentrionale à Hodo. Riddag et son cousin le comte Dedo restèrent en Misnie, et furent la souche de la

famille de Wettin, qui garda la Misnie, qui règne encore aujourd'hui en Saxe, et donna également naissance aux comtes de Mansfeld. Riddag fut de nouveau chassé de la Misnie par les Bohêmes; mais Eckart, son cousin et son successeur, reprit ce comté. De même que Dietrich et Riddag combattaient à l'est, Bernard Billung, qui était revenu d'Italie, combattait à l'ouest les Obotrites commandés par Mistevoi. Le roi de Danemarck Suénon avait profité des circonstances pour conquérir le Schleswig. La lutte fut soutenue de tous côtés avec opiniâtreté : Brandebourg ne fut repris qu'en 994. Ce qui contribua dès lors à l'entière soumission des Slaves des marches, ce fut surtout la conversion pacifique des Bohêmes et des Polonais. Boleslas de Bohême embrassa le christianisme, et entretint par conséquent des rapports d'amitié avec l'Allemagne. Comme le prince polonais Miseko ou Miceslas, de l'ancienne race des Piast, avait épousé Debrowa, fille de Boleslas, il fut également converti par cette pieuse chrétienne. Les Bohêmes, qui, entre tous les Slaves, se montraient les plus disposés à recevoir les bienfaits de la civilisation, montrèrent bientôt tant de zèle pour la vraie religion, qu'Adalbert, évêque de Prague, se rendit en Prusse pour gagner à l'Evangile ce pays sauvage. Il y trouva le martyre (l'an 997). Ainsi l'est de l'Allemagne fut subitement calmé par le charme de la religion.

Dans le nord seulement les Obotrites et les Wiltzes s'opiniâtraient à maintenir le paganisme. Vers ce temps la race carlovingienne s'éteignit en France avec Louis V. Elle fut remplacée par la famille capétienne, dont Hugues Capet fut le chef (l'an 987), et par là furent brisés les derniers liens qui rattachaient la France à l'Allemagne. La branche collatérale des Carlovingiens, celle de Lorraine, s'éteignit également, le fils de Charles, Othon de Lorraine, étant mort sans enfants.

OTHON III, L'ENFANT MIRACULEUX.

Othon II était mort en Italie dès l'an 983. Son fils Othon III, qui n'avait que trois ans, fut reconnu pour son successeur, sous la tutelle de Théophanie et d'Adélaïde. Ces deux étrangères lui donnèrent de bonne heure une si brillante éducation, qu'on le surnomma *l'Enfant miraculeux*. Il eut pour maître le fameux Gerbert. Henri le Querelleur éleva, il est vrai, des prétentions à la couronne, et s'empara de la personne du jeune Othon; mais le parti franconien le força à se soumettre. A la tête de ce parti étaient le sage Willigis, archevêque de Mayence, puis Conrad, duc de Franconie et de Souabe, et Henri, duc de Bavière et de Carinthie. Celuici céda la Bavière à Henri le Querelleur, à condition qu'il rendrait Othon III et le reconnaîtrait

comme empereur. Conrad étant mort peu de temps après, il eut pour successeur en Franconie son fils Conrad, et en Souabe son neveu Hermann. La marche d'Autriche passa à Léopold Ier. Ce nouveau margrave montra une telle activité depuis l'an 983, qu'il ne tarda pas à chasser les Hongrois des bords de l'Ens, à prendre leur château royal de Mœlk, et à les refouler jusque dans les limites de la Hongrie actuelle. Leur roi Géisa se fit baptiser par l'évêque Pilgerin de Passau, et chercha à vivre en paix avec l'empire germanique. Pourtant ce ne fut que sous son fils, saint Étienne, qui régna de 997 à 1038, que la conversion du peuple fut entièrement achevée, et que, par son mariage avec Gisèle, fille de Henri le Querelleur, la paix fut consolidée avec l'Allemagne. Comme un enfant se trouvait à la tête de l'empire, les grands n'arrêtèrent pas leurs prétentions, et affermirent leur pouvoir dans leurs fiefs respectifs : pourtant la paix régnait à l'intérieur; mais la guerre continuait sur les frontières des Slaves, et Othon y fut amené par occasion, pour gagner ses éperons. Alors aussi le comte Arnoul de Hollande chercha à subjuguer les Frisons libres (l'an 993); mais ils le tuèrent. Lorsqu'Othon III fut arrivé à l'âge d'homme, ses regards se tournèrent vers l'Italie. Dans cette contrée, le parti national s'était relevé contre le parti impérial aussitôt après la mort d'Othon II. Crescentius

avait repris à Rome un pouvoir illimité ; il fit tuer le pape, et plaça Jean XVI sur le saint-siége. Othon III marcha une première fois sur Rome, y rétablit l'ordre, et pardonna à Crescentius (l'an 995). Mais celui-ci et le pape qu'il avait fait nommer forcèrent bientôt par une nouvelle révolte l'empereur à une nouvelle expédition contre Rome (l'an 998). Othon fut vainqueur, et le pape Jean, après avoir été promené sur un âne à travers la ville, fut honteusement mutilé. Crescentius, qui s'était jeté dans le château Saint-Ange, fut assiégé par Eckart, margrave de Misnie, pris et décapité. Othon éleva sur le saint-siége son précepteur Gerbert, sous le nom de Sylvestre II. Cependant on arrivait à l'an 1000, et, selon d'anciennes prophéties, on crut toucher à la fin du monde. La terreur qu'un moment si formidable devait inspirer, amena quelque repos; mais comme l'heure fatale s'écoula sans que rien fût dérangé dans la nature, les anciennes discordes recommencèrent. Othon profita de cette courte tranquillité pour faire un pèlerinage à Gnesne en Pologne, où il consacra une église aux restes du saint martyr Adalbert; il y fonda également un archevêché auquel il soumit les évêchés de Breslau, de Cracovie et de Colberg. La même année il fit ouvrir à Aix-la-Chapelle le tombeau de Charlemagne, et l'on y trouva cet empereur assis encore sur un trône. Puis Othon revint à Rome, dont il voulut faire

la capitale de tout l'empire. Mais le peuple soulevé l'assiégea. Il parla aux Romains du haut d'une tour, et les émut tellement qu'ils livrèrent d'eux-mêmes leurs chefs. Malheureusement Othon mourut dès l'année suivante (1002). Il avait fait sa maîtresse de la veuve de Crescentius ; elle l'empoisonna.

HENRI II LE SAINT.

Comme il ne laissait pas d'enfants, l'élection de l'empereur fut de nouveau contestée. Après quelques discussions et quelques violences, Henri, duc de Bavière, qui s'était concilié les esprits par sa piété, fut proclamé roi de Germanie, et se fit couronner, mais non sans peine, à Aix-la-Chapelle. Il eut même une lutte sérieuse à soutenir contre les principaux ducs, presque tous ses parents. Il les vanquit à Creusen, non loin de Culmbach, et leur pardonna (l'an 1003).

GUERRES CONTRE LES SLAVES.

A l'est, les choses avaient changé de face ; Boleslas, fils de Miseko, était retourné à l'idolâtrie, et chassa de Pologne sa belle-mère, la pieuse Dobrowa. En Bohême, Boleslas, fils de l'autre Boleslas, était devenu infidèle à l'empire. La race antique de Crocus dégénérait ; il s'éleva

une famille nouvelle, celle des Wrssowez, qui se mit à la tête de l'ancien parti païen, toujours populaire, mais elle ne put agir que par artifice et dans les ténèbres contre le christianisme déjà puissant. Boleslas fit tuer l'un des Wrssowez ; mais les autres formèrent une conjuration, attirèrent Boleslas vers la Pologne, lui firent crever les yeux, et livrèrent toute la Bohême, la Silésie et la Moravie à Boleslas de Pologne. Alors commença une grande et nouvelle réaction du paganisme. Les Bohêmes et les Polonais réunis se jetèrent sur la Lusace et la Misnie. L'empereur combattit tour à tour à l'est et en Italie; il réussit à arracher la Bohême aux Polonais, et à nommer duc Othelric ou Ulric, frère de ce Boleslas auquel on avait ôté la vue. Mais Othelric se montra tyran corrompu et perfide, et, pour s'assurer le trône, il fit aveugler son second frère Jaromir. Boleslas de Pologne chercha à le gagner, et chargea son fils Miseko de négocier avec lui. Othelric livra Miseko à l'empereur, qui fut assez généreux pour le relâcher. La guerre fut terminée en 1018 par la soumission de la Pologne et la paix de Bautzen. Cependant Bernard II, duc de Saxe, et Bernard, margrave de Brandebourg, avaient combattu sans relâche les Obotrites et les Wiltzes; enfin Mistevoi sentit que l'adoption du christianisme et la paix vaudraient mieux pour son peuple que cette guerre d'extermination. Il se convertit;

mais les siens le chassèrent, et il mourut à Bardewik. Pour se faire un allié puissant contre les Slaves du nord, l'empereur flatta les Danois, et leur permit de fonder pour la première fois un archevêché national à Lunden (l'an 1004).

GUERRES D'ITALIE.

Les Italiens, après la mort d'Othon III, s'étaient encore une fois donné un roi particulier, Hardouin, marquis d'Ivrée, qui n'eut d'autres adversaires que les évêques. Henri franchit les Alpes (en 1005), fut vainqueur, et se fit couronner à Pavie. Mais cette ville se révolta malgré la présence de l'empereur. Les habitants l'assiégèrent dans son palais, et il ne se sauva qu'en sautant par une fenêtre. La chute qu'il fit le rendit boiteux. Son armée le vengea; mais l'Italie lui déplaisait, et la guerre contre les Slaves l'appelait en Allemagne. Hardouin se présenta de nouveau comme roi. Henri revint en Italie (l'an 1013), châtia les rebelles, et marcha sur Rome, où il se fit couronner par le pape avec sa femme Cunégonde. A cette époque, le pape donna pour la première fois à l'empereur le globe d'or, symbole du globe terrestre, à la domination duquel l'empereur devait être appelé. A cette époque encore, Henri nomma le comte saxon Berthold de Walbek son représentant en Bourgogne; c'est de lui que descendent les

comtes de Savoie et les rois actuels de Sardaigne. Henri revint en Italie en 1023, pour humilier les Grecs de l'Italie inférieure, qui s'étaient rendus maîtres de la Pouille. En ce temps, des Normands qui se rendaient à Constantinople furent pris au service de l'empereur, qui les établit dans ces pays comme gardes avancées contre les Grecs (l'an 1022). En l'absence de Henri, des désordres de nature diverse éclatèrent en Allemagne. Les ducs, il est vrai, restaient en paix, grâce à leurs alliances avec la maison impériale; mais les comtes et les évêques moins puissants n'en cherchèrent qu'avec plus d'ardeur à s'agrandir. C'est ainsi que se révoltèrent le comte de Flandre et le nouveau margrave de Misnie. Henri les dompta. L'affection que l'empereur montrait pour sa femme Cunégonde, excita l'avidité de la famille des comtes de Luxembourg, à laquelle cette princesse appartenait, et un tout jeune homme de cette maison, Adalbéron, se plaça par violence sur le siége archiépiscopal de Trèves. L'empereur le déposa. Cependant Henri, frère de Cunégonde, devint duc de Bavière. L'empereur donna la Carinthie à un autre Adalbéron, comte de Mürtzthal. Othon, fils du Franconien Conrad, qui avait péri en combattant les Hongrois, avait possédé en même temps la Franconie et la Carinthie. Ses fils, Henri et Conrad, se partagèrent son héritage. Chacun eut un fils appelé Conrad. Ces

deux Conrad ne se rendirent pas à la décision de l'empereur, luttèrent contre Adalbéron, le battirent près d'Ulm, et le chassèrent de la plaine sans pouvoir l'expulser des montagnes. Conrad, fils de Conrad, resta duc de Franconie ; Conrad, fils de Henri, resta simple comte, mais il obtint la main de Gisèle, et une expectative sur la Bourgogne, dont le roi, Rodolfe, lui garantit (en 1018) la transmission après sa mort. L'empereur rattacha plus intimement la Lorraine à l'empire, en l'inféodant, après la mort d'Othon, le dernier Carlovingien, à Godefroi, neveu de l'ancien duc de Lorraine Giselbert (l'an 1004). Ce Godefroi essuya une épouvantable défaite à Merwe, en 1018, lorsqu'il attaqua le comte Thierri de Hollande et les Frisons. Henri II tint cinq conciles en Allemagne et fonda l'évêché de Bamberg. Il avait fait vœu de chasteté, ainsi que Cunégonde sa femme ; il n'eut donc pas d'enfants. Il mourut en 1024, désignant pour son successeur Conrad, mari de Gisèle. Les empereurs de la maison de Saxe avaient singulièrement favorisé le clergé ; par piété d'abord, ensuite pour s'en faire un appui contre les grands vassaux laïques. En même temps les villes prenaient du développement ; les bourgeoisies se formaient, et l'on pouvait prévoir une amélioration très-grande dans l'état social. Les sciences et les arts pourtant étaient fort peu cultivés.

LIVRE III.

Empereurs de la Maison de Franconie.

ÉLECTION DE CONRAD II.

Après la mort de Henri II, tous les peuples du grand empire se réunirent en une assemblée générale. Ils campèrent dans les vastes espaces de Blachfeld, entre Worms et Mayence, sur les deux rives du Rhin. Tous les ducs y étaient venus en personne, et sous leurs bannières étaient arrivés les margraves, les comtes et les seigneurs avec une innombrable suite de vassaux. De même tous les archevêques, évêques et abbés de l'empire s'étaient présentés avec leur cortége. Sur la rive droite du Rhin étaient campés les Saxons avec leur duc Bernard, les Souabes avec leur duc Ernest, les Bavarois avec leur duc Henri, les Carinthiens avec leur duc Adalbéron, les Bohêmes avec leur duc Othelric. Sur la rive gauche se tenaient les Franconiens avec leur duc Conrad, les hommes de la haute Lorraine avec leur duc Frédéric, ceux de la basse Lorraine avec leur duc Godefroi (Go-

zilon). Conrad de Franconie, dont la race avait acquis une telle considération qu'on lui avait donné le surnom de *Salique*, pour la rattacher par le souvenir aux Mérovingiens, semblait avoir des chances de succès; son cousin, le comte Conrad, époux de Gisèle, l'emporta sur lui, parce que lui-même lui donna le premier son suffrage. Il n'y eut d'opposants que Frédéric de Lorraine et l'archevêque de Cologne. Ils furent ramenés par les instances du duc Conrad.

PREMIÈRE EXPÉDITION DE CONRAD II A ROME.

Le premier soin du nouveau souverain fut de parcourir tout son empire, d'apaiser la fureur des guerres privées, et de se concilier les esprits. Mais la succession de Bourgogne le détourna bientôt de ce devoir. Le roi Rodolfe refusait de tenir à Conrad le Salique la parole qu'il avait donnée à Henri le Saxon. Conrad devait tenir à réunir à l'empire la Bourgogne qui en avait été détachée, et il réussit à décider le vieux Rodolfe à renouveler le traité. Puis Conrad entreprit une expédition à Rome. Après la mort de Henri II, les Italiens avaient résolu de considérer comme éteints les droits héréditaires de l'empereur d'Allemagne sur leur pays, et d'élire roi le fils du roi de France, pour s'assurer une puissante protection contre les Allemands. Pour étouffer cette union à sa naissance,

Conrad passa les Alpes, au delà desquelles l'attendait l'archevêque Héribert de Milan, avec le parti impérial, peu nombreux du reste (l'an 1026). Mais lorsqu'il arriva plus avant dans la Lombardie, la ville de Pavie lui opposa une résistance d'un an. L'empereur se dirigea ensuite sur Ravenne, dont les bourgeois se soulevèrent contre lui (l'an 1027). Comme les Français restèrent tranquilles, les Italiens, ne pouvant rien faire par eux-mêmes, laissèrent l'empereur marcher sur Rome, où il se fit solennellement couronner avec sa femme Gisèle. A ces fêtes assistèrent deux rois étrangers; Rodolfe, roi de Bourgogne, et Canut le Grand, le héros du Nord, qui avait réuni sous son sceptre toute la Scandinavie et l'Angleterre. Ce dernier maria sa fille Kunihild à Henri, fils de Conrad, qui, après le Luxembourgeois, obtint la Bavière. Canut reçut pour prix de cette alliance la marche de Schleswig, et le cours de l'Eyder redevint la limite de l'empire, comme au temps de Charlemagne. De Milan, Conrad dirigea une expédition contre l'Italie inférieure, où il rétablit également la tranquillité, et étendit les possessions des Normands, qui lui semblaient devoir être désormais les gardiens naturels des frontières contre les Grecs. Puis une circonstance bien triste le rappela en Allemagne.

LES WELFS.

Des troubles avaient éclaté en Souabe. Le duc Ernest, en qualité de fils aîné, issu du premier mariage de Gisèle, avait sur l'héritage de Bourgogne plus de droit que Conrad, qui était devenu son beau-père. Les droits d'hérédité avaient une telle force, qu'Ernest voulut les faire valoir à tout prix, bien que Rodolfe eût transmis son royaume de Bourgogne, non à la famille Salique, mais à l'empereur et à l'empire. Deux comtes puissants, appartenant à d'anciennes familles de la Souabe, Rodolfe Welf et Werner de Kybourg, appuyèrent Ernest. Comme à ces faits se rattache la grande importance de la race des Welfs, nous devons jeter ici un coup d'œil sur les traditions relatives à son origine. Dès le temps de Charlemagne, on voit figurer Warin, comte d'Altdorf. On dit qu'Isenbrand, son fils et son successeur, ayant vu une vieille femme accoucher de trois enfants à la fois, regarda ce fait comme tellement contraire à la nature, qu'il traita la vieille de femme adultère. Celle-ci, dans sa juste colère, pria le ciel de donner à Irmentraut, femme du comte, autant d'enfants qu'il y a de mois dans l'année. Cette prière fut exaucée, et Irmentraut eut douze fils. Mais redoutant la sévérité de son mari, elle ordonna à l'une des femmes qui la servaient de jeter à l'eau onze de ses enfants. En chemin,

cette domestique rencontra le comte, qui lui demanda ce qu'elle portait dans son panier. « Des welfs (c'est-à-dire des petits chiens), » répondit-elle effrayée. Isenbrand souleva la toile qui couvrait le panier, et, voyant la force et la fraîcheur des enfants, il pensa qu'ils lui appartenaient, ordonna qu'on les laissât vivre, et les fit élever en secret. Lorsqu'ils furent devenus grands, il les ramena à leur mère. C'est depuis cette époque que cette famille fut désignée sous le nom de Welfs. Parmi ces douze enfants fut Welf Ier, successeur d'Isenbrand. Sa fille Jutta ou Judith épousa l'empereur Louis le Débonnaire. Son frère Etichon fut le successeur de Welf Ier. Il ne voulut pas renoncer à ses alleux, et se cacha dans les sauvages retraites de la Forêt-Noire, lorsqu'il sut que son fils Henri avait accepté comme vassal des fiefs de l'empereur. Depuis ce temps, la famille de Welf s'établit à Altdorf sur le lac de Constance, et resta presque toujours étrangère aux affaires. De vieilles haines de famille se maintinrent entre cette maison et celle de Franconie ; et, au moment où cette histoire est arrivée, le duc Ernest, rejeton de la maison de Babenberg, qui avait eu des guerres privées à soutenir contre les ancêtres et les prédécesseurs de Conrad, se trouvait beau-fils de cet empereur, par lequel il se voyait lésé. Une ancienne alliance se renoua entre la maison de Babenberg et celle des Welfs.

LE DUC ERNEST DE SOUABE.

Pendant que Conrad était encore en Italie, Ernest, Welf et Werner attaquèrent les partisans et les possessions de la maison Salique. Conrad repassa les Alpes en toute hâte, et tint une diète à Ulm pour se concilier les esprits et châtier les perturbateurs. Le duc Ernest se mit à la tête des Souabes armés, et brava l'empereur. Gisèle chercha vainement à ramener la paix. Mais lorsque le moment décisif arriva, Ernest vit qu'il s'était trompé en comptant sur les Souabes. Il fut abandonné par eux à Ulm, désarmé, et enfermé comme coupable de haute trahison dans la forteresse de Giebichenstein en Saxe. Welf fut dépouillé de ses possessions; mais Werner de Kibourg se défendit avec courage pendant plusieurs mois dans son château, et réussit enfin à se sauver (l'an 1027). Trois ans après, Conrad mit son beau-fils en liberté (l'an 1030), promettant de lui rendre le duché de Souabe, s'il voulait lui révéler l'asile secret de Werner. Ernest s'y refusa; il fut mis au ban de l'empire et exilé. Il alla rejoindre Werner, et mena dès-lors la vie de brigand dans la Forêt-Noire, pour gagner sa vie de chaque jour. Tous deux trouvèrent un allié dans Adalbert de Falkenstein, qui leur donna son château pour asile. De là ils étendirent leurs brigandages. Les

Souabes réunirent une armée sous les ordres du comte Mangold de Veringen, pour s'emparer d'eux, et ils y parvinrent. Cependant Hermann, frère puîné d'Ernest, rentra en possession du duché de Souabe (l'an 1037). La tradition populaire a singulièrement altéré, en lui donnant un caractère romanesque, l'histoire du duc Ernest.

RÉUNION DE LA BOURGOGNE.

Cependant des soins divers avaient occupé Conrad. En Pologne, Boleslas avait eu pour successeur son fils Miseko, qui refusa l'hommage à l'empereur et prit le titre de roi (l'an 1029). Conrad fit contre lui une expédition infructueuse. Othelric de Bohême et Étienne de Hongrie, animés par quelques discussions relatives aux frontières, envahirent le territoire de l'empire. Conrad les vainquit. Bientôt après (l'an 1031), Miseko fut déposé par les Polonais, et chercha un asile auprès d'Othelric, qui le retint prisonnier et le remit aux mains de l'empereur. Conrad lui rendit généreusement la liberté, et les Polonais le replacèrent sur le trône. A la suite de ces événements, Miseko fit avec l'empire une paix durable. Une nouvelle révolte d'Othelric fut réprimée comme l'avait été la première (l'an 1034). Vers ce temps, Udo, fils de Mistevoi, fut assassiné par les Saxons. Son fils

Gottschalk, qui avait été élevé dans un couvent d'Allemagne, se mit à la tête de son peuple, et tira une vengeance sanglante du meurtre d'Udo. Mais traversant un jour les pays qu'il avait dévastés, il fut saisi d'une profonde pitié, et se remit volontairement aux mains des Saxons (l'an 1036). L'empereur, voyant combien il désirait la paix, lui rendit la liberté, et Gottschalk ne négligea rien pour convertir les Slaves au christianisme, ce qui le rendit suspect et lui attira bien des haines. Comme sur ces entrefaites il devint gendre de Canut le Grand, ses peuples hésitèrent longtemps à se soulever. Les Liutizes seuls (le principal peuple des Wiltzes de la Poméranie) osèrent le braver. Dans leurs villes commerçantes régnait une civilisation assez développée et bien supérieure à celle des Saxons. Les deux partis convinrent de faire décider par un duel solennel leurs discussions et la supériorité de leur religion. Le Liutize païen fut vainqueur du Saxon chrétien. Les Saxons continuèrent néanmoins la lutte; alors les Liutizes outragèrent le Dieu des chrétiens et souillèrent un crucifix. Là-dessus Conrad entra dans leur pays, mettant tout à feu et à sang; mais leurs forêts et leurs marais l'empêchèrent de pénétrer jusqu'aux côtes. Une guerre s'éleva aussi au sujet de la Bourgogne. Rodolfe mourut en 1032. Eudes, comte de Champagne, fils d'une des filles de Rodolfe, plus âgée que celle qui

avait donné le jour à Gisèle, fit valoir ses droits à cet héritage. Conrad, il est vrai, était parent de Rodolfe, à un degré plus éloigné; mais il regardait la Bourgogne comme réversible à l'empire, et non comme l'héritage de sa famille. Il prit en conséquence, de force, à Genève, la couronne de Bourgogne. Vers ce même temps il chassa de Carinthie son ancien ennemi Adalbéron, et fit rentrer cette province dans sa maison. Les Italiens profitèrent des dispositions hostiles du comte Eudes pour l'attirer dans leur parti. La sévérité de Conrad déplaisait à tous, et Héribert lui-même, archevêque de Milan, se souleva contre lui, et offrit à Eudes la couronne de Lombardie. Conrad fit en conséquence une seconde expédition au-delà des Alpes (l'an 1036), tandis que Eudes se jetait sur la Lorraine avec une nouvelle fureur. Après la mort de Frédéric, ce duché avait été de nouveau réuni sous un seul chef, Godefroi ou Gozilon, qui vainquit Eudes et le tua dans un combat. Conrad rétablit l'ordre en Italie; mais de cruelles maladies désolèrent son armée, et lui-même en fut atteint; il repassa les Alpes, et mourut l'année suivante (1039). Il fut enseveli à Spire.

TRÊVE DE DIEU ET LOIS FÉODALES.

La France et la Bourgogne, plus encore que l'Allemagne, étaient agitées par la fureur des

guerres privées et par le droit du plus fort. L'influence de la religion put seule calmer jusqu'à un certain point ces désordres. *La paix de Dieu* fut instituée, grâce à un abbé de Cluny. On décida que chaque semaine, à partir du mercredi soir jusqu'au lundi matin, et de plus depuis l'Avent jusqu'au huitième jour après l'Epiphanie, et depuis la Septuagésime jusqu'au huitième jour après Pâques, toute guerre privée cesserait sous peine d'excommunication. Cette injonction fut acceptée avec joie par les princes et par le clergé, d'abord en France, l'an 1027, puis en Bourgogne, l'an 1032 ; renouvelée en 1038 et 1041 malgré les réclamations de la noblesse, et établie en loi sous le nom de *paix* ou *trève de Dieu*. Bientôt toute l'Allemagne l'adopta, et en retira de grands avantages, malheureusement trop éphémères. A la suite de la dernière expédition de Conrad à Rome, des lois féodales très-importantes furent également introduites en Allemagne. En Italie, les vassaux, moins soumis à l'influence de l'autorité impériale, cherchaient sans mesure à satisfaire leurs intérêts privés. L'hérédité des fiefs et même des arrière-fiefs s'y était complétement introduite aux dépens du pouvoir des suzerains de tout rang. Conrad crut devoir régler ces nouvelles positions par des lois qui d'abord ne durent s'appliquer qu'à l'Italie, mais qui ne tardèrent pas à être adoptées aussi en Allemagne. Voici quelles en

étaient les principales dispositions : Tout vassal, sans distinction, devait transmettre son fief à son fils à titre héréditaire. Aucun suzerain ne devait aliéner un fief sans l'assentiment de ses arrière-vassaux. Ceux-ci ne devaient plus désormais être jugés par le suzerain, mais par un tribunal composé de leurs pairs. Ces trois dernières dispositions surtout sont importantes. Elles assuraient le bien-être et l'honneur des vassaux de l'ordre inférieur, qui formaient encore la majeure partie de la nation : elles établissaient un nouveau lien entre ceux-ci et l'empereur, dont la puissance reçut par là une force qu'elle n'avait plus depuis longtemps.

HENRI III.

Henri III succéda à Conrad son père, et peu d'empereurs gouvernèrent avec autant de sévérité et un pouvoir aussi arbitraire. Il contint les prétentions des ducs, aussi bien que celles du clergé. Il laissa quelque temps la Souabe sans chef, puis il la donna à un homme sans vigueur, à Othon, margrave de Schweinfurt. Après quelque hésitation, il donna la Carinthie à Welf, fils de l'ancien Welf, et mit par là un terme à la haine que cette famille portait à la maison Salique (l'an 1047). Welf mourut sans enfants en 1055, et avec lui s'éteignit la descendance mâle de cette race. Pourtant sa sœur Cu-

négonde eut d'Azzo, l'un des marquis d'Italie, un fils nommé Welf, qui continua cette famille célèbre. Henri remit la Bavière à sa propre femme Agnès. A cette époque, le comte Berthold, neveu de Ratbod de Habsbourg, se distinguait dans le Brisgau. Henri, qui disposait de tous les duchés selon son bon plaisir, promit de lui assurer la Souabe après la mort d'Othon. Bernard de Saxe conservait seul au milieu de son peuple la considération attachée à la dignité ducale. Henri jugea convenable de le ménager ; et néanmoins il lui donna un contre-poids dans la personne de voisins puissants. C'est par ce calcul qu'il enrichit en Lusace son gendre et son favori, le comte Wiprecht de Groitsch, qui fit rentrer les Bohêmes dans l'obéissance, lorsque Spitignew, fils de Brzetislaws, chassa tous les Allemands et même sa propre mère Jutta. L'empereur érigea de nouveau la Thuringe en landgraviat indépendant, et la concéda à Louis le Barbu, dont les descendants conservèrent longtemps ce pays. Enfin, il favorisa de toute manière l'habile archevêque de Brême, Adalbert, auquel obéissaient douze évêchés, parmi lesquels on en distinguait deux nouveaux, ceux de Ratzebourg (Lubeck) et de Mecklenbourg (Schwerin). De plus, Henri, lorsqu'il était en Allemagne, se tenait toujours à Goslar, au centre de la Saxe, pour exercer sur ce pays une surveillance incessante et sévère. Il

humilia aussi l'archevêque de Mayence, autrefois si redouté, en donnant la prééminence à l'archevêque de Cologne, lors du couronnement de son jeune fils.

CONDUITE DE HENRI III A L'ÉGARD DES PAPES.

Ce fut contre les Bohêmes que Henri eut tout d'abord à lutter. Le fils d'Othelric, Brzetislaws, cherchait à se rendre indépendant, et l'évêque même de Prague, Sévère, tâchait de se soustraire à l'autorité supérieure de l'Église. Henri les soumit après une guerre de deux ans (en 1040). Les années suivantes les Bourguignons se révoltèrent. Henri les dompta également, et épousa, pour affermir la paix, Agnès de Poitou, alliée à la puissante maison des comtes de Bourgogne (l'an 1044). Puis des troubles éclatèrent en Hongrie, où saint Etienne mourut sans enfants. Sa femme Gisèle, qui était Allemande, fit placer sur le trône son neveu Pierre; mais les vices de ce prince et la prépondérance des Allemands à la cour excitèrent à la révolte les Hongrois, qui, après avoir déposé Pierre, donnèrent la couronne à Aba. L'empereur se mit en campagne contre celui-ci, et le battit à Menfew (l'an 1044). Pierre fut rétabli, et Aba mis à mort. Mais le parti national se souleva de nouveau, creva les yeux à Pierre, et proclama André. Henri entra donc de nouveau en Hongrie;

mais il se trouva dans une position dangereuse au milieu des ennemis, ayant à souffrir de la famine, et ne put se sauver que par une retraite aussi habile que malheureuse, laissant derrière lui tous les malades, qui furent massacrés par les paysans hongrois. Il revint avec des forces plus considérables (l'an 1051), et, s'il reconnut André pour roi, il le força du moins à reconnaître de son côté la suzeraineté de l'empire germanique, et à admettre la constitution bavaroise, en vertu de laquelle la Hongrie est encore aujourd'hui divisée en *comitats* ou comtés. L'Italie était de nouveau livrée à la plus grande confusion, causée cette fois par un schisme élevé entre plusieurs papes qui se disputaient le pouvoir. Les diverses factions italiennes avaient simultanément élevé trois papes, Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI. Là-dessus Henri se décida à une expédition à Rome (l'an 1046), et tint à Sutri un concile où il décida comme arbitre au sujet des papes, qu'il fit déposer tous les trois ; il plaça sur le saint-siége l'Allemand Luidger de Bamberg, sous le nom de Clément II. Ensuite Henri se rendit dans la Pouille, où il étendit les concessions faites aux Normands que conduisaient les douze fils de Tancrède de Hauteville. Les Romains ne pouvaient supporter le pape allemand. Clément II mourut bientôt après. Son successeur Damase II, qui était aussi Allemand, ne vécut pas beaucoup plus longtemps. Henri toutefois donna de nou-

veau la tiare à un Allemand, à Léon IX, un de ses parents, qui eut des querelles avec les Normands à cause de l'extension que prenaient leurs possessions. Il marcha contre eux, mais fut fait prisonnier, et mourut en captivité. Alors vivait à la cour pontificale le moine Hildebrand, fils d'un charpentier, mais doué de hautes facultés. Cédant à son influence, Léon IX se déchaîna dès lors contre la décadence de la discipline ecclésiastique, et surtout contre la simonie ou trafic des dignités de l'Église, et contre le mariage des prêtres. En ce moment, le premier soin d'Hildebrand fut de flatter l'empereur, et de le déterminer à rendre au saint-siége la considération qu'il avait perdue au milieu des factions auxquelles Rome était en proie. Hildebrand se rendit lui-même en Allemagne à la tête d'une ambassade, et l'empereur envoya encore une fois avec lui en Italie un pape allemand, Victor II.

FIN DE HENRI III.

Sur ces entrefaites, une grande guerre s'éleva en Lorraine (l'an 1043). Dans la haute Lorraine, Thierri, fils de Frédéric, était mort sans enfants. Godefroi le Barbu, duc de la basse Lorraine, prétendit à son héritage; mais l'empereur le donna à Adalbert, comte d'Alsace, que Godefroi tua dans un combat. Henri donna la succession en

litige à Gérard, neveu d'Adalbert, et battit Godefroi ; il lui pardonna cependant à cause de sa bravoure, et l'envoya en Italie pour y maintenir l'ordre. Ses plus fidèles partisans, Baudoin, comte de Flandre, et Thierri, comte de Hollande, qui continuèrent la guerre qu'il avait commencée, furent enfin domptés en 1054, et le dernier perdit la vie. Godefroi était à peine arrivé en Italie, que son malheur lui concilia le parti opposé à l'empereur. A la tête de ce parti était Béatrix, veuve et héritière du puissant marquis de Toscane, dont les fiefs comprenaient à cette époque la plus grande partie de l'Italie supérieure. Godefroi épousa cette femme, et se déclara contre l'empereur (l'an 1055). Henri, ayant de nouveau passé les Alpes, remporta la victoire, et emmena Béatrix prisonnière en Allemagne. Pourtant Godefroi et son fils, qui portait le même nom, conservèrent leur parti après la retraite de l'empereur. Celui-ci était appelé ailleurs, parce que le roi de France Henri Ier renouvelait les prétentions de sa couronne sur la Bourgogne et la Lorraine. Les deux souverains eurent une entrevue à Ivois (1056). L'empereur, en signe de déclaration de guerre, jeta son gant à terre; mais le roi de France ne voulut pas le ramasser, et retourna dans son pays. Un ennemi plus acharné pressait l'empire. Les Liutizes eurent de nouveau le dessus, malgré les efforts de Bernard de Saxe,

de Guillaume de Brandebourg, et de Gottschalk, prince chrétien des Obotrites. Guillaume périt dans une bataille. La même année fut signalée par des tremblements de terre, des maladies pestilentielles, des famines en Allemagne, désastres précurseurs de désastres plus grands encore. Car l'empereur lui-même était malade, et il mourut dans la force de l'âge (en 1056). Il laissait l'empire à son fils Henri, âgé de cinq ans, au nom duquel l'impératrice Agnès devait gouverner. Les rênes de l'Etat étaient donc remises aux mains d'une femme et d'un enfant, dans un temps où pour les tenir avec succès toute l'énergie d'un homme aurait à peine suffi.

L'IMPÉRATRICE AGNÈS.

L'impératrice Agnès, régente, était une femme très-pieuse, remplie d'excellentes intentions et douée d'un esprit élevé; mais elle manquait d'énergie. Sentant bien qu'il lui serait impossible de se passer de ducs, à l'exemple de son mari, pour gouverner de si vastes états, elle rendit les duchés à ceux qui en avaient été dépouillés, cherchant en même temps à contenir l'ambition des prélats. L'arrogant comte Rodolfe de Rheinfelden enleva par la violence sa fille Mathilde, et Agnès fut assez bonne, non-seulement pour lui pardonner, mais aussi pour lui donner la Souabe et la Bourgogne (l'an 1058).

La Souabe avait besoin d'un chef, car les nobles de ce duché étaient constamment en guerre entre eux. C'est dans une de ces guerres que figure pour la première fois un comte de Hohenzollern. Pour satisfaire aux justes réclamations du comte Berthold, Agnès l'investit du duché de Carinthie et du comté de Vérone en Italie (l'an 1060), et il conserva en même temps en propre le Brisgau. Sa famille prit le nom de maison de Zaehringen, de Zeyring, une de ses propriétés, située non loin de Judenbourg. Agnès donna la Bavière au Saxon Othon de Nordheim ; elle rendit la Lorraine à Godefroi le Bossu, fils de Godefroi, son ennemi héréditaire, et elle n'eut pas à s'en repentir. Indépendamment de la Lorraine, ce Godefroi conserva le vaste marquisat de Toscane par son mariage avec Mathilde, fille de Béatrix. A cette époque, les Frisons se firent de nouveau remarquer par une lutte heureuse contre la noblesse, qui voulait les soumettre à d'injustes extorsions (l'an 1060). Les principaux conseillers de l'impératrice étaient le pieux Henri, évêque d'Augsbourg, et l'énergique Guibert, archevêque de Ravenne.

HILDEBRAND.

Le pape Victor II mourut dès l'an 1057. Les Italiens élevèrent sur le trône pontifical

Etienne IX, frère de Godefroi le Bossu, et ce nouveau pape mourut l'année suivante. Ils choisirent alors Benoît X, auquel Hildebrand s'opposa. Cet esprit énergique voulait toujours relever la dignité du saint-siége par l'influence impériale, pour atteindre ensuite un but plus grand. Il demanda donc encore une fois un pape à l'impératrice, qui envoya Nicolas II. Celui-ci embrassa avec ardeur les projets d'Hildebrand. Les talents de ce moine sublime et sa pureté irréprochable devaient lui assurer bientôt une action décisive sur les affaires spirituelles et temporelles de son siècle; et, malgré les accusations qu'ont élevées contre lui des hommes qui ne l'ont pas compris, l'Eglise doit le reconnaître pour l'un de ses plus grands pontifes. Il fut vraiment pape sous le nom de Nicolas II, et trouva un auxiliaire habile et dévoué en la personne de Pierre Damiani, ainsi que dans Lanfranc, le célèbre théologien. Dans le principe, Hildebrand, qui voulait arriver par l'influence religieuse à la réforme des mœurs, dut ménager la dignité impériale pour la rendre favorable à l'Eglise, et arriver ensuite à soumettre toutes les grandeurs temporelles au trône pontifical. Ses projets se révélèrent, sous le pontificat de Nicolas II, par deux actes importants d'un concile tenu à Rome en 1059. Par le premier, l'élection du pape fut déclarée entièrement indépendante de l'empereur, et les cardinaux furent

institués. Par le second, le pape obtint une suzeraineté féodale telle que l'empereur seul l'avait eue jusqu'alors. Effectivement les Normands établis dans l'Italie méridionale furent déclarés vassaux exclusifs du saint-siége. Nicolas II mourut en 1061, et les cardinaux élurent Alexandre II. Alors seulement Agnès se rappela ses droits comme impératrice, déclara non valable cette élection faite sans son assentiment, et fit nommer à Bâle, par les évêques allemands, un autre pape, Honorius II.

SAINT ANNON.

Parmi les Allemands destinés à un grand rôle dans ce siècle, se présente au premier rang Annon, archevêque de Cologne. Cette métropole, ainsi que Brême, avait été favorisée par Henri III pour servir de contre-poids au siége si puissant de Mayence; mais Annon se sentait à la hauteur d'une position plus élevée. On l'a accusé à tort d'avoir voulu séparer l'église d'Allemagne de l'église romaine; mais ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il se croyait fait plus que personne pour réunir dans ses mains et exercer avec éclat le pouvoir politique ainsi que le pouvoir spirituel. Il voulut d'abord éloigner Agnès des affaires. Une tentative avait déjà été faite contre la vie du jeune Henri. Othon, frère de Guillaume de Brandebourg, avait été exclu de sa succession, et à sa place

Udo, comte de Stade, avait été nommé margrave. Dans sa colère, il excita un soulèvement. Beaucoup de Saxons, vieux ennemis de Henri III, se joignirent à lui, et songèrent même à le proclamer roi et à faire périr le jeune Henri ; pourtant il se battit en duel avec Ecbert, comte de Brunswick, zélé partisan de la maison Salique, et les deux adversaires succombèrent dans ce combat (l'an 1057). Annon prit une voie plus sûre. Il détestait Agnès et l'évêque d'Augsbourg, et considérait leur gouvernement comme honteux. Il voulait régner lui-même au nom du jeune roi. La même ambition animait Othon de Nordheim et Ecbert, margrave de Misnie. Ces trois hommes formèrent un complot pour enlever le prince. Ils invitèrent l'impératrice à venir avec son fils passer les fêtes de Pâques à Kaiserswerth (en 1062), prétextèrent après le repas qu'ils voulaient montrer à l'enfant un beau bateau, le conduisirent sur les bords du Rhin, le firent monter dans le bateau, et s'éloignèrent à force de rames. Dès que le courageux enfant s'aperçut qu'on voulait l'enlever à sa mère, il se jeta dans les flots ; mais Ecbert le suivit, et tous deux furent ramenés dans le bateau. En vain Agnès redemanda son fils à ces vassaux perfides ; en vain les habitants de la campagne poursuivirent assez loin les ravisseurs sur les deux rives du fleuve. Annon emmena le roi à Cologne. Agnès renonça en pleurant à la tutelle, et passa en

Italie, où elle s'enferma dans un cloître. Pour colorer son entreprise, Annon fit prendre par les princes une résolution en vertu de laquelle le gouvernement serait remis aux mains de tout évêque dans le diocèse duquel le roi se trouverait pendant sa minorité. Il fut donc chargé lui-même de l'administration, puisqu'il retenait Henri à Cologne, où il l'éleva avec une grande dureté. Annon, en qualité de régent, fut appelé en Italie, par la querelle élevée entre Honorius II et Alexandre II. Il se prononça pour ce dernier, qui resta pape. Mais au retour d'Annon, Henri était tombé en d'autres mains, et plus tard l'archevêque n'arriva plus que deux fois pour peu de temps à la tête des affaires. Il eut à réprimer, vers 1063, une sédition dans sa propre ville de Cologne, que du reste il embellit et décora de plusieurs nouvelles églises. Après sa mort, il fut mis au rang des saints.

ADALBERT DE BRÊME.

Tandis qu'Annon était en Italie, Henri IV tomba aux mains d'Adalbert, archevêque de Brême, qui se regardait comme seul capable de gouverner l'État et de donner au jeune monarque une éducation convenable : il se distinguait effectivement par une foule de belles qualités dont la réunion était rare chez les hommes du moyen-âge. Au lieu de soumettre Henri à la sévé-

rité excessive qu'Annon lui avait fait sentir, il lui laissa dès l'abord une liberté dont les conséquences devaient être nuisibles pour le caractère de ce prince. Il lui donna en même temps l'exemple de cette simonie sans frein qui plus tard devait inspirer au pape Grégoire VII une si juste indignation. Il lui inspira de plus pour les ducs un profond mépris, et pour les Saxons une haine sans bornes, deux sentiments qui causèrent tant de maux à Henri. Dès 1063, Adalbert conduisit l'empereur à une expédition contre les Hongrois. Chez ce peuple, Bela s'était révolté contre André, l'avait tué, et avait chassé Salomon, fils de ce prince, auquel Jutta, sœur de l'empereur, avait été promise en mariage. Adalbert rétablit Salomon, et lui donna, avec la sœur de Henri, la couronne de Hongrie, comme fief de l'empire. L'an 1065, Henri fut solennellement proclamé majeur à Worms.

MAUVAISE ADMINISTRATION DE HENRI IV.

Il tint à Goslar sa cour, où dominaient Adalbert et Werner. Il soumit les campagnes environnantes à des impôts et à des corvées injustes, et se livra à de coupables débauches. Une telle conduite irrita bientôt tout l'empire. Une conjuration se forma à laquelle tous les princes participèrent. Tout-à-coup Annon s'occupa de nouveau des affaires, convoqua de sa propre

autorité une diète à Tribur, et traduisit Henri devant le tribunal de l'empire. Le palais de l'empereur fut cerné; on fit ce prince prisonnier. Adalbert eut peine à sauver sa vie, et se cacha pendant trois ans dans une profonde retraite, tandis que les Saxons dévastaient ses terres. Werner fut mis à mort; on chassa tous les courtisans. Henri fut contraint de promettre de changer de conduite, et, comme première preuve d'amendement, d'épouser Berthe, fille du comte italien de Suse. Mécontent, il retourna à Goslar avec sa femme (l'an 1066). Annon fut de nouveau maître du gouvernement; mais l'empire resta livré à une grande confusion. Les Slaves du Nord en profitèrent pour se soulever. Les païens, commandés par Cruco, prince des Rugiens, furent partout vainqueurs. Ordulf, fils de Bernard, et, après sa mort, son fils Magnus combattirent en vain, ce qui ne fit qu'accroître le danger des Saxons et la haine qu'ils portaient à l'inaction et aux vices de Henri. Hambourg et Mecklenbourg furent détruites par les païens; Jean, archevêque de Mecklenbourg, fut immolé aux idoles; le noble Gottschalk tué au pied des autels, et sa femme chassée nue (l'an 1066). Cruco régna sur tous les Wendes, et les Saxons furent hors d'état de le contenir, parce que malheureusement toutes leurs forces étaient dirigées contre l'empereur lui-même. Henri ne tarda pas à reprendre sa vie de débauches. Il alla

même jusqu'à rappeler Adalbert à la cour (en 1069). Siegfried, archevêque de Mayence, s'engagea à favoriser le divorce de l'empereur, si celui-ci voulait lui assurer les dîmes de la Thuringe. Henri lui promit ce qu'il voulut, et déclara à la diète de Worms qu'il avait une antipathie insurmontable pour Berthe, qu'il n'avait pas même consommé son mariage, et qu'il voulait le divorce. Cependant son plan échoua, car le pape envoya en Allemagne le pieux et énergique Damiani, dont les paroles fermes et sévères ébranlèrent l'audacieux empereur, qui pourtant eut recours aux moyens les plus ignobles pour perdre sa femme. La constance de Berthe finit par la réconcilier avec son époux; elle eut de lui plusieurs enfants, et fut jusqu'à sa mort sa compagne la plus dévouée dans tous ses malheurs.

SÉVÉRITÉ OUTRÉE DE HENRI IV.

Peu de caractères offrent autant de contrastes que celui de Henri IV. Débauché, insolent, léger, irascible jusqu'à la fureur, avide de vengeance, perfide et lâche jusqu'à la bassesse, on le voit aussi touché d'une piété sincère, généreux, aimant, compatissant, doué d'une résolution audacieuse et d'une héroïque bravoure, selon les circonstances qui le dominent et auxquelles il cède avec une surprenante facilité. Il montra à l'égard des ducs une sévérité outrée et

dangereuse. Il manifesta surtout une haine indomptable contre les Saxons, traita avec mépris le duc Magnus et les margraves, ainsi que les partisans qu'Annon comptait parmi les évêques, chargea le peuple d'impôts, encouragea les Wendes, comme s'ils lui rendaient service contre une nation ennemie, fit secrètement alliance avec les Danois contre une attaque possible des Saxons, et menaça constamment la Thuringe de lui faire payer les dîmes que réclamait l'archevêque de Mayence. Les Saxons se virent donc traités en peuple conquis et prêt à se révolter. Ils comptaient sur Othon de Nordheim en Bavière, qui de fait était leur chef et leur âme. Mais tout-à-coup un certain Eginon accusa Othon de l'avoir engagé à prix d'argent à assassiner Henri. On prétendit que ce dernier avait lui-même suscité l'accusateur pour perdre Othon. On ordonna que la chose serait décidée par un duel; mais Othon ne parut point, parce qu'il redoutait avec raison quelque trahison. Alors Henri le déclara coupable, et lui ôta le duché de Bavière pour le donner à l'Italien Welf (l'an 1071), qui n'avait ni sagesse, ni dignité, ni noblesse dans le caractère, et qui, dans les troubles dont l'empire fut le théâtre, n'eut d'autre soin que de s'attacher toujours au parti le plus puissant. Othon se rendit en Saxe, fit alliance avec Magnus, et excita des troubles. Mais tous deux furent faits prisonniers sous

prétexte d'une réconciliation. Magnus resta enfermé sous une étroite surveillance : Othon fut rendu à la liberté, sans qu'on en connaisse les motifs (l'an 1072). Adalbert mourut la même année, et Annon reprit pour quelque temps la direction des affaires. Mais Henri, encouragé par le succès, voulut humilier les autres ducs. Il attaqua d'abord le plus faible, Berthold, et lui ôta le duché de Carinthie, qu'il donna à Ludolfe, fils de l'ancien duc. Pendant ce temps, la France établissait sa suzeraineté sur la Flandre, aux dépens de l'empire d'Allemagne.

GUERRE DE SAXE.

Henri IV, dès ce moment, tourna tous ses efforts contre les Saxons. Lui-même, de son château de Hartzbourg, tyrannisait le peuple. De plus, il fit bâtir dans tout le pays une multitude de places fortes, dont les garnisons se composèrent exclusivement de Franconiens et de Souabes. Ceux-ci ne pourvoyaient à leur subsistance qu'en pillant les villages environnants. On n'aigrit pas moins les évêques. Le roi tint un concile à Erfurt, et enleva de force la cession des dîmes de la Thuringe à l'archevêque de Mayence (l'an 1073). Alors une conjuration se forma en Saxe sous la direction d'Othon de Nordheim. Les chefs de cette ligue furent le comte Hermann, frère de Magnus, qui était toujours

prisonnier, Udo de Stade, margrave de Brandebourg, Ecbert, margrave de Misnie, et Dedo, margrave de Lusace, tous deux fils de cet autre Ecbert qui jadis avait enlevé Henri; Louis, margrave de Thuringe, fils de Louis le Barbu, Frédéric, comte palatin de Saxe, les comtes de Holstein, de Waldeck, de Suplinbourg, et beaucoup d'autres. Parmi les ecclésiastiques, on vit au nombre des confédérés Wezilo de Magdebourg, Bucco de Halberstadt, et tous les évêques saxons, à l'exception de ceux de Brême, de Zeiz et d'Osnabruck; ces trois derniers furent chassés du pays parce qu'ils tenaient pour le roi. Parmi tous ces hommes se trouvait aussi une femme, Adèle, épouse du margrave Dedo, qui, animée par l'ambition et la haine, stimulait incessamment les princes saxons contre Henri. Les plaintes des Saxons n'étaient pas injustes, mais on affecta de n'en tenir aucun compte. La conjuration des princes n'avait nullement pour but le bien des peuples, mais simplement l'indépendance des grands, des ducs, des margraves et évêques; mais, comme de nouvelles jalousies s'élevèrent entre les princes de l'Allemagne méridionale et ceux de l'Allemagne septentrionale, ils ne purent encore s'entendre pour choisir parmi eux un nouvel empereur, et ils se contentèrent d'humilier et d'affaiblir Henri sans le déposer. Les Saxons et les Thuringiens envoyèrent des députés à

Goslar ; mais Henri ne répondit que par un souverain mépris à leurs observations. Ils prirent alors les armes, et soixante mille hommes, en s'avançant sur Goslar, forcèrent à la fuite Henri, qui se retira avec peine en Hesse. On détruit ses châteaux, ses forts; on égorge ses soldats; on le force à rendre la liberté à Magnus. L'empereur négocie avec les rebelles. Une trève suspend les hostilités; puis, trouvant encore trop dures les propositions qu'on lui fait, Henri les rejette, et se voit abandonné de tous les princes; car ils ne veulent pas servir contre les Saxons. Il marche avec les troupes qui lui restent, et va joindre les Saxons sur la Werra ; mais ses soldats refusent d'engager le combat, et le contraignent ainsi à traiter avec ses ennemis. Mais, pendant les négociations, il parvient à se former une armée, reprend les hostilités, bat les Saxons qui se soumettent : pourtant il fait mettre aux fers les chefs d'une députation que lui envoient les vaincus, et les relègue comme prisonniers dans différentes villes de l'empire. Les Saxons indignés s'attroupèrent de nouveau ; mais, privés de leurs chefs, ils posèrent les armes d'eux-mêmes, et confièrent le soin de leur vengeance au pape, au tribunal duquel ils avaient déjà porté leurs plaintes contre Henri.

LE PAPE GRÉGOIRE VII.

Ce pape était le fameux Hildebrand, qui avait, en 1073, succédé à Alexandre II, sous le nom de Grégoire VII. Il s'était fait élire sans le consentement de l'empereur; mais, après quelques discussions insignifiantes, il fut sacré avec l'assentiment de Henri. La conduite de Grégoire VII, qui a excité tant de passions et donné lieu à tant de déclamations, avait pourtant un but noble et élevé, celui de régénérer la société, partout en proie à l'effroyable empire des passions les plus violentes. La politique moderne peut blâmer les prétentions théocratiques de ce pontife; elle peut lui faire un crime des moyens qu'il employa : mais, en toutes choses, il faut se mettre au niveau des hommes que l'on juge, leur tenir compte des circonstances et de l'époque où ils vivent. Cette règle, appliquée à l'étude du caractère de Grégoire VII, conduira tout esprit impartial à rendre justice à la droiture de ses intentions, à la noblesse de son but, à la hauteur de ses pensées. Ses lettres surtout nous le font apprécier. Il agit énergiquement et avec pureté, conformément à l'esprit de son époque, et les écrivains protestants eux-mêmes sont forcés aujourd'hui de lui rendre justice. Le seul tort qu'il eut, ce fut de prétendre à une suzeraineté absolue sur les empires, les royau-

mes, les principautés, les marquisats, les comtés, et de vouloir faire ses vassaux des rois d'Espagne, de Hongrie, de France, de Pologne, etc. Quant aux Deux-Siciles, des conventions avaient été sanctionnées, et il était rigoureusement en droit d'en réclamer la stricte exécution. Mais ne doit-on pas l'admirer dans ses efforts pour détruire le trafic des choses saintes, la simonie, cette vente à prix d'argent des dignités sacerdotales, plus odieuse encore que la vente des dignités civiles et politiques? Ce qui facilitait aux princes séculiers cet ignoble commerce, c'était la double position des chefs des églises, à la fois prêtres et seigneurs féodaux. Pour parer à ce dernier inconvénient, il fallait rompre les liens qui attachaient les prélats aux rois par le rapport de vassal à suzerain; il fallait détruire l'investiture, ce symbole du contrat vassalitique. Grégoire VII entreprit cette grande tâche. Or, en quoi consistaient les investitures? Le voici : les princes avaient le droit de nommer aux bénéfices ecclésiastiques, et de plus celui d'*investir* les bénéficiers, c'est-à-dire de les rendre réellement, par une cérémonie extérieure et symbolique, propriétaires des biens qui leur étaient concédés. Ces domaines ne dépendaient ni de l'élection ni de la consécration des évêques et des abbés du premier ordre; c'étaient de pures possessions féodales dont la collation dépendait uniquement des

rois : mais combien d'ambitieux captivaient la faveur des princes pour obtenir la promesse de ces fiefs, et se faire ensuite élire évêques par la protection des souverains, auxquels ils promettaient entière fidélité, dans un but purement mondain ! Grégoire VII voulut rompre ce lien matériel. Depuis la naissance du gouvernement féodal, la coutume était établie en Allemagne d'investir les ecclésiastiques par une crosse et un anneau qui leur étaient donnés par le prince. Grégoire vit dans cette cérémonie une véritable simonie, et les faits ne justifiaient que trop son opinion. Dans un concile tenu en 1074, il défendit à tout prêtre, sous peine d'excommunication, de recevoir l'investiture d'un laïque, quel qu'il pût être; malheureusement cette défense amena une lutte désastreuse entre le sacerdoce et l'empire. Le pape prit encore des mesures rigoureuses contre le concubinage d'un grand nombre de clercs qui violaient impunément la loi ancienne du célibat ecclésiastique, l'un des fondements de la discipline de l'Église. Il envoya de plus des *légats* ou ambassadeurs pontificaux dans tous les pays soumis à son autorité spirituelle, pour veiller au maintien des droits de l'Église et à la pureté du dogme et de la discipline.

EXCOMMUNICATION DE HENRI IV.

Dans sa querelle avec les Saxons, Henri avait fait en quelque sorte le pape son protecteur et son juge. Les Saxons l'ayant à leur tour accusé au même tribunal comme un tyran, un monstre plongé dans les plus honteuses débauches, trafiquant des charges de l'État et des dignités de l'Église, Grégoire envoya en Allemagne (l'an 1076) des légats qui ordonnèrent au monarque, sous peine d'excommunication, de comparaître à Rome au temps fixé, pour s'y justifier des crimes dont on l'accusait. Mais les circonstances avaient changé; la guerre de Saxe était terminée; Henri rentrait triomphant dans Goslar lorsqu'il reçut cette sommation. Il répondit à Grégoire VII en le faisant déposer par un concile assemblé à Worms. Le pape réunit à son tour un concile, et, après avoir fait son apologie, il prononça l'excommunication et la déposition de l'empereur. La publication de cette sentence causa aux Saxons une joie bien vive. Les ennemis du roi, après quelques conférences particulières, indiquèrent une assemblée à Tribur. Elle fut sans résultat. On convint seulement de tenir une nouvelle réunion à Augsbourg, d'y inviter le souverain pontife, et de s'en rapporter à son jugement. On signifia cette décision à Henri, comme une grâce qu'on lui faisait; mais

on lui signifia en même temps qu'il eût à se retirer à Spire jusqu'à l'arrivée du pape, pour y vivre en excommunié, exclu de l'église, et privé de tout exercice de l'autorité royale : on lui déclara que si, dans un an, il n'était pas absous de l'excommunication, il perdrait la couronne. On exigea de plus qu'il congédiât le peu d'amis qui lui restaient. Henri, désespéré, ne vit qu'un moyen de prévenir sa perte, c'était d'acheter l'absolution à tout prix : il résolut de passer en Italie, d'aller implorer la miséricorde de Grégoire VII. Il passa les Alpes au cœur de l'hiver, et arriva en Lombardie (l'an 1077). Le bruit courut qu'il venait pour déposer le pape. Les Lombards, excommuniés comme lui, lui offrirent leurs services ; Grégoire, effrayé de la disposition des esprits, demanda un asile à la comtesse Mathilde de Toscane, qui le reçut dans son château de Canossa.

HENRI IV A CANOSSA.

Henri avait rejeté les offres des Lombards. Il se présenta à Canossa avec l'humilité d'un pénitent, et demanda une audience. Le pape la lui refusa d'abord, parce que les lois de l'Église ne permettent pas d'entendre un accusé en l'absence des accusateurs ; mais il se laissa fléchir par les prières de Mathilde, et consentit qu'on permît l'entrée à l'empereur. Une triple en-

ceinte de murailles défendait Canossa. On exigea d'abord de Henri qu'il congédiât sa suite, du reste peu nombreuse, et qu'il se livrât seul à la garde du pape. On l'introduisit alors dans la première cour; on l'y dépouilla de toutes les marques de la royauté; on ne lui donna pour tout vêtement qu'une chemise de laine. Puis, nu-pieds, il passa dans la seconde cour, où il resta trois jours exposé à la rigueur du froid (c'était à la fin de janvier), réduit pour toute nourriture à quelques morceaux de pain, avant que Grégoire voulût l'entendre. Enfin le pontife consentit à le voir le quatrième jour. Il lui donna l'absolution, à condition que l'empereur comparaîtrait à la diète qui devait se tenir en Allemagne, répondrait aux accusations dirigées contre lui, se soumettrait au jugement du pape, renoncerait à la couronne si le pape le jugeait coupable, ne ferait aucune fonction de la royauté, serait toujours soumis et obéissant au saint-siége, en cas que son innocence fût reconnue, et enfin, se tiendrait pour convaincu et légitimement excommunié s'il manquait à sa parole.

RODOLFE DE SOUABE NOMMÉ ROI DE GERMANIE.

Les Lombards, irrités de la conduite de Henri, menacèrent de lui arracher la couronne, de la donner à son fils Conrad, et d'élire un nou-

veau pape. L'empereur rompit son traité avec le pape : les Lombards lui formèrent une armée; ses anciens amis vinrent le rejoindre. Mais les rebelles d'Allemagne s'assemblent à Forcheim, et invitent Grégoire VII à s'y rendre. Henri lui ayant coupé le passage en Allemagne et le retour à Rome, il ne put qu'envoyer ses légats. L'empereur fut déposé, et on élut à sa place Rodolfe, duc de Souabe, auquel on ne laissa qu'une ombre de royauté, et dont le premier soin, après son couronnement à Mayence, fut d'envoyer des ambassadeurs au pape pour lui notifier son élection et lui promettre une entière obéissance. Grégoire crut sage de ne se prononcer pour aucun des deux antagonistes. Cette politique excita le mécontentement des partisans de Rodolfe et surtout des Saxons. Depuis deux ans (l'an 1080), Henri et Rodolfe se disputaient la couronne les armes à la main : parmi des succès et des revers alternatifs, la fortune avait semblé favoriser le premier : le duché de Souabe avait été enlevé à Rodolfe et donné au comte Frédéric de Hohenstauffen, souche de la maison de ce nom, qui occupa plus tard le trône impérial. Enfin Rodolfe remporta à Fladenheim une victoire qui, sans être décisive, détermina le pape à convoquer à Rome un concile où il renouvela ses anathèmes contre Henri, le privant encore des royaumes de Germanie et d'Italie, le déclarant déchu de la dignité royale,

et défendant à tout chrétien de lui obéir comme à son roi. Henri, de son côté, assembla à Brixen les évêques et les seigneurs de son parti. On déposa dans cette réunion le pape Grégoire VII, auquel on donna pour successeur Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III. L'empereur alla ensuite chercher son rival au cœur de la Saxe : on se battit sur l'Elster avec une fureur sans exemple; l'armée impériale succomba. Henri crut tout perdu et se prépara à la fuite; mais le vaillant Godefroi de Bouillon, qui fut depuis roi de Jérusalem, rappela la victoire sous ses drapeaux; ce jeune héros fondit tout-à-coup sur Rodolfe et le renversa demi-mort. La fortune changea à l'instant : les Saxons consternés et sans chef furent taillés en pièces, et Rodolfe mourut de ses blessures le lendemain. L'alarme se répandit jusque dans Rome (l'an 1084). Le vainqueur passa les Alpes avec son armée et son antipape. Mais Grégoire avait su se ménager des secours. La comtesse Mathilde, dont il dirigeait la conscience, lui était entièrement dévouée; les princes normands, que pourtant il avait excommuniés naguère, étaient en ce moment disposés à le défendre. Henri vint mettre le siége devant Rome, dont il ne put s'emparer qu'après trois tentatives. Les Romains reconnurent pour pape Clément III, dont le premier acte fut de couronner Henri et sa femme. L'empereur assiégea Grégoire dans le

château Saint-Ange. Les Romains venaient de lui témoigner tant de bonne volonté, qu'il crut pouvoir leur confier la poursuite du siége pour retourner en Allemagne, où de nouveaux soulèvements le rappelaient. Grégoire allait succomber, quand le Normand Robert Guiscard arriva à son secours, le délivra, et le conduisit au palais de Latran; mais de là le pape se retira à Salerne sous la protection de son libérateur. Il y mourut l'année suivante (en 1085), en prononçant ces paroles tirées de l'Ecriture : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi je meurs en exil.*

HERMANN PROCLAMÉ ROI DE GERMANIE.

L'Allemagne était en feu à l'arrivée de l'em pereur. Les Saxons et les autres rebelles avaient élu un nouveau roi, Hermann de Luxembourg, qui, par sa lâcheté, devint bientôt l'objet de leur mépris. Welf, duc de Bavière, qui s'était déclaré pour le pape, persécutait dans la haute Allemagne la faction impériale : il avait pris et pillé Augsbourg, lorsque Henri accourut à la défense de sa couronne et de ses amis. Augsbourg fut repris, rendu à l'évêque, et Hermann s'enfuit en Saxe sans oser combattre. Cependant le sentiment des malheurs publics inspira des projets de réconciliation. Une conférence où l'on discuta beaucoup sans rien décider devint un champ de

bataille. Des conciles qui suivirent ne servirent à rien. Les impériaux, assemblés à Mayence, excommunièrent, déposèrent les évêques saxons; ceux-ci leur rendirent à Quedlinbourg anathèmes pour anathèmes; et les armes, qui vinrent bientôt à l'appui des censures, renouvelèrent les fléaux de l'Allemagne. Enfin les Saxons se soumirent en 1088. Hermann, qu'ils chassèrent, obtint de l'empereur d'aller mourir en Lorraine, où il se fit tuer peu après. Un autre rebelle, Ecbert, margrave de Thuringe, qui eut l'audace de viser au trône, ne fut pas plus heureux; il fut égorgé deux ans après dans un moulin. Pendant que ces désordres agitaient l'Allemagne, le champ restait libre aux Slaves. Wrastislaw de Bohême soutint Henri IV, et reçut dès l'an 1086 le titre de roi en récompense de sa fidélité. Son frère Conrad fut le premier margrave de Moravie. Boleslas de Pologne prit également le titre de roi en 1076. A cette époque l'empire germanique fut pour la première fois en relation avec les Russes : Henri, après la mort de Berthe, épousa une princesse de cette nation, nommée Praxedis. La Russie appartenait dès lors à l'église grecque. Praxedis (appelée Agnès en Allemagne) accrut le malheur de Henri. Elle l'accusa publiquement de l'avoir entraînée aux débauches les plus inouïes, et le rendit ainsi de nouveau méprisable aux yeux des peuples. On dit qu'elle retourna en Russie. D'autre part, les Sla-

ves païens continuaient sans relâche leur guerre désastreuse au sein de l'Allemagne. Magnus et Udo les éloignèrent avec peine des frontières chrétiennes. Cruco régna sur tous les Slaves du Nord, après qu'il eut fait assassiner Buthue, fils de Gottschalk. Cependant le frère de Buthue, Henri, qui était chrétien, parvint enfin à donner la mort au formidable prince des Rugiens, et à vaincre dans un grand combat, à l'aide des Saxons, Rantzo, fils de Cruco (l'an 1105).

RÉVOLTE DE CONRAD, FILS DE HENRI IV.

Les rebelles d'Allemagne étaient abattus avec leurs chefs; mais les querelles avec les papes n'étaient pas arrivées à leur terme. Victor III, élu en 1086, n'avait eu que le temps de renouveler les sentences de Grégoire VII, son prédécesseur. Urbain II, qui l'avait remplacé l'année d'après, avait encore foudroyé les investitures, l'empereur et l'antipape Guibert. La comtesse Mathilde était le principal appui des pontifes. Lorsque Henri fut délivré de ses rivaux, il passa les Alpes (1090), et porta le fer et le feu dans les domaines de la comtesse. Mantoue, emportée après un long siége, inspira la terreur; presque toute la Lombardie se soumit; les Romains épouvantés replacèrent sur la chaire apostolique Guibert qu'ils avaient chassé. Urbain excommunia de nouveau l'empereur, qui, au mo-

ment de retourner en Allemagne, avait laissé le commandement de ses troupes à son fils Conrad. Urbain et Mathilde eurent avec ce prince une conférence où ils le décidèrent à se révolter contre son père. Il reçut la couronne de Lombardie des mains de l'archevêque de Milan, et épousa la fille de Roger, comte de Sicile. Henri reparut en Lombardie, dans le dessein de punir son fils; mais il n'eut que des revers, et fut réduit à se cacher dans une forteresse au pied des Alpes. Urbain s'efforça de l'abattre en le foudroyant de nouveau dans deux conciles, à Plaisance et à Clermont en Auvergne. Mais Henri se releva (en 1097) et réunit de nouveaux partisans. Il convoqua une diète à Mayence, où il fit mettre au ban de l'empire le rebelle Conrad, et désigna pour son successeur au trône impérial son second fils Henri. Trois ans après, dans une diète d'Aix-la-Chapelle, ce prince fut couronné; mais il jura auparavant de ne pas se mêler de l'administration de l'État, de ne jamais prendre les armes contre son père, en un mot, de ne pas se révolter.

DERNIÈRES ANNÉES DE HENRI IV.

L'empereur parut perdre de vue Conrad et les Italiens pour essayer de rétablir l'ordre en Allemagne. Entre autres mesures, il ordonna qu'un tribunal, composé des seigneurs et des

évêques de la province, jugerait les ecclésiastiques coupables de quelque crime capital; que les affaires qui intéresseraient le clergé et le peuple tout ensemble seraient portées et décidées à ce même tribunal; que nul, lors même qu'il serait ajourné par le pape, ne pourrait appeler en cour de Rome sans l'agrément des États. Ces mesures restreignaient l'autorité pontificale. Les évêques et les abbés portèrent leurs plaintes au pape Paschal II. Celui-ci avait succédé en 1099 à Urbain II. Clément III, chassé de Rome encore une fois, était mort en 1100; et trois autres antipapes, que l'empereur avait créés, ne s'étant pas mieux soutenus, Paschal fut enfin seul maître du saint-siége. La mort de Conrad, en 1101, le privait d'un soutien; pourtant il confirma toutes les sentences de ses prédécesseurs contre Henri IV. Celui-ci promettait de faire oublier les folies de sa jeunesse; il publiait qu'il voulait aller au secours des chrétiens de la Palestine, et laisser l'empire à son fils: il faisait ainsi oublier pour un temps son excommunication. Mais bientôt son fils Henri, dévoré par une ambition démesurée, se déclara défenseur de l'Église, et prit les armes contre son père. Les Saxons se soulevèrent et reconnurent le jeune prince pour leur roi. Celui-ci assembla aussitôt un concile à Nordhausen, et témoigna la plus respectueuse déférence aux évêques. Le concile, après qu'il eut parlé, se mit à prier, et demanda

au ciel la conversion de l'empereur et la prospérité de son fils. Après avoir désarmé son père qui le poursuivait et l'avoir réduit à fuir, Henri convoqua une assemblée générale à Mayence. L'empereur rassembla tout ce qui lui restait de partisans, et se mit en marche pour se rendre à la diète. Le rebelle est d'abord décontenancé de cette fermeté; pourtant il vole à la rencontre de son père jusqu'à Coblentz, se jette à ses genoux, lui demande pardon, promet la plus parfaite obéissance, s'offre à l'accompagner à Mayence, s'engage à lui soumettre tous les rebelles, à le réconcilier avec le saint-siége, lui inspire de la confiance, et lui persuade de ne garder qu'une petite suite par ménagement pour les seigneurs. Henri pardonne à son fils et le suit sans soupçon jusqu'à Bingen. Là le parjure ose porter la main sur l'auteur de ses jours: il l'arrête, il l'enferme, et court à Mayence annoncer à ses complices le succès de sa trahison. Les légats du pape confirment l'excommunication du monarque, et toute l'assemblée convient de le priver de l'empire en faveur de son fils. Les archevêques de Mayence et de Cologne, députés avec l'évêque de Worms et un seigneur laïque, vont dans sa prison lui redemander les ornements impériaux: *Je les tiens*, leur dit-il, *de Dieu et du consentement des princes de l'empire; si vous ne craignez ni la vengeance du ciel ni les remords de vos consciences, portez vos mains parjures sur votre*

souverain.. Ils lui arrachèrent les ornements, et les remirent à l'assemblée. Cependant on n'était pas sans frayeur de la part des villes, presque toutes attachées à l'empereur. Afin de prévenir les soulèvements, ce prince fut conduit à Ingelheim, et la diète l'y suivit (l'an 1106). On l'obligea de faire l'aveu de ses fautes, de se reconnaître incapable de gouverner, et de déclarer son abdication volontaire. Il rendit les joyaux de la couronne, et devint triste spectateur de l'élection de son fils. On lui refusa l'absolution qu'il demandait en suppliant, et son fils lui donna Ingelheim pour prison. On prétend que, réduit à l'extrême indigence, il demanda et ne put obtenir un canonicat dans l'église de Spire. Durant les fêtes du couronnement de son fils, le malheureux empereur s'évada d'Ingelheim, et se sauva à Liége, chez l'évêque Otbert, qui l'avait constamment soutenu. Henri essaya de recouvrer sa couronne : un seul ami prit les armes pour lui, et avait déjà remporté un avantage, lorsque l'empereur mourut à Liége.

LES CROISADES.

Un événement remarquable qui se rapporte au règne de Henri IV, c'est le commencement des *croisades* ou guerres saintes, entreprises pour délivrer la Terre-Sainte du joug des infidèles. Grégoire VII en avait formé le premier projet ;

mais Pierre l'Ermite, pieux pèlerin venu de Jérusalem, eut la gloire d'enflammer l'enthousiasme des chrétiens d'Occident, d'entraîner le pape Urbain II, qui fit un solennel appel aux princes et aux fidèles de tout rang, et de provoquer ainsi la première croisade (l'an 1095). Urbain la prêcha lui-même avec succès au concile de Clermont. Une première troupe de croisés périt en Hongrie; d'autres bandes eurent le même sort : mais après elles vint une armée formidable, qui inquiéta l'empereur grec Alexis Comnène; celui-ci éloigna de ses états les croisés, qui subirent quelques revers dont leurs discordes furent la principale cause. Mais enfin Jérusalem fut prise, et Godefroi de Bouillon fut proclamé roi de la cité sainte.

HENRI V.

Les guerres entre l'église et l'empire semblaient devoir cesser avec Henri IV (l'an 1106): elles se renouvelèrent avec plus de violence que jamais. Henri V soutint les investitures qui avaient attiré les anathèmes des pontifes sur la tête de son père. Il se hâta cependant d'envoyer des députés à Paschal II, et de lui promettre une obéissance filiale. Le pape était en chemin pour se rendre en Allemagne, lorsque les ambassadeurs l'assurèrent de son hommage et de sa soumission. Cette démarche mit le comble à la

confiance de Paschal : aussitôt il foudroya les investitures dans un concile tenu à Guastalla ; mais quelle fut sa surprise au mécontentement que lui témoignèrent les ambassadeurs ! Leur opposition décelait les desseins et la perfidie de leur maître. Paschal, au lieu d'aller en Allemagne, chercha en France un asile à l'abri des nouveaux orages qu'il prévoyait. L'empereur alors demanda une conférence dans le dessein de terminer la querelle qui divisait le sacerdoce et l'empire : elle fut indiquée à Châlons-sur-Marne (l'an 1107). Le pape y alla en personne, accompagné d'un grand nombre d'évêques, et Henri y envoya ses ambassadeurs. Ceux-ci finirent par menacer le pontife de l'épée. Ces menaces n'empêchèrent point Paschal de renouveler, dans un concile qu'il tint à Troyes, les décrets de Grégoire VII et d'Urbain II contre les investitures. Cependant, en conséquence de la protestation des ministres que Henri y avait envoyés, il consentit à suspendre son décret, accordant le délai d'une année pour que l'empereur pût discuter lui-même sa cause dans un concile à Rome, s'il jugeait à propos de s'y rendre. Des guerres malheureuses en Hongrie et en Pologne ne permirent pas au monarque de s'occuper de cette querelle ; mais la paix eut à peine terminé les hostilités, qu'il déclara aux états, dans une diète tenue à Ratisbonne, son projet de campagne en Italie. On lui fournit des

secours : il passa les Alpes à la tête de quatre-vingt mille hommes (l'an 1110). Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception de Novare, qui fut réduite en cendres : il reçut la couronne de Lombardie à Milan, puis il marcha sur Rome. Les secours que le pape avait demandés aux Normands n'arrivèrent point; Paschal conclut avec l'empereur le traité de Sutri (l'an 1111). On convint, d'une part, que l'empereur renoncerait par écrit aux investitures, et en présence du peuple et du clergé, le jour du couronnement; qu'il *rétablirait* le saint-siége dans la possession des domaines que les empereurs avaient donnés à St Pierre; qu'il n'entreprendrait rien contre la dignité, la vie et la liberté du pontife : de l'autre, que le pape ordonnerait au clergé d'Allemagne de restituer les régales, c'est-à-dire les domaines, les fiefs, les droits, les priviléges que le clergé tenait dela libéralité des princes, et qui l'obligeaient à l'hommage; qu'il donnerait même au monarque une bulle par laquelle il serait défendu, sous peine d'excommunication, aux prélats allemands de jamais former la moindre prétention sur les régales; enfin, qu'il couronnerait Henri empereur. L'échange que celui-ci faisait de l'investiture contre la restitution des régales devait être ratifié par le clergé et les états d'Allemagne. Henri entra dans Rome. Après l'avoir désigné empereur,

Paschal, avant de le couronner, lui demanda la renonciation aux investitures. Le prince lui opposa la clause dont on vient de parler; et aussitôt le pontife lut la bulle qui obligeait le clergé d'Allemagne à la restitution des régales. Les prélats de la suite du prince protestèrent contre le décret du pape : Paschal refusa le couronnement, et fut arrêté prisonnier avec ses cardinaux, ses évêques et ses prêtres. L'empereur n'avait que sa garde auprès de lui : le peuple de Rome égorgea tous les Allemands qu'il rencontra dans la ville, et fondit sur l'empereur et sa garde. Henri gagna avec peine son camp, où il fut encore attaqué par les Romains. Paschal, touché des malheurs publics, fit un nouveau traité; il promit à Henri de lui confirmer par une bulle le droit pur et simple des investitures, de ne jamais prononcer d'anathème contre lui, de le couronner, et de l'aider de bonne foi à conserver l'empire. L'empereur s'engagea à rendre à l'église romaine ce qui lui avait été enlevé, et d'obéir au saint-siége, sauf l'honneur de sa couronne et de l'empire. Le couronnement eut lieu; mais le clergé de Rome se souleva contre Henri (l'an 1112) et contre Paschal, aussitôt que l'empereur eut quitté l'Italie. Le pontife assembla un grand concile dans le palais de Latran, et annula son traité avec l'empereur comme étant le fruit de la violence. Dans presque toute l'Europe les légats

excommunièrent Henri V, et les ennemis que celui-ci s'était faits par sa dureté profitèrent de l'occasion pour se venger.

ADALBERT, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

Adalbert, archevêque de Mayence, qui plus que tous les autres avait excité l'empereur à faire le pape prisonnier, se posa alors comme le défenseur de l'Église : Henri le fit jeter dans une prison où il languit trois ans. Mais les troubles continuèrent. Le fisc étant ruiné par les guerres intestines qui avaient désolé l'Allemagne , Henri voulut rentrer dans les domaines de la couronne qui le composaient anciennement; par là, il révolta les princes possesseurs de ces biens (l'an 1113). Le comte de Weimar étant mort dans cet intervalle sans héritiers, il essaya de réunir ses biens au fisc; et cette réunion, quoique agréée des états, arma toute la Saxe. Lothaire, comte de Suplenboug, duc de Saxe, et Sigefroi, comte palatin du Rhin, étaient à la tête des Saxons avec l'évêque de Halberstadt. Henri, d'abord vainqueur, fut vaincu à son tour. Ses ennemis triomphants députèrent en hâte vers Thierri, légat du saint-siége en Hongrie, le priant de se rendre en Allemagne et d'excommunier l'empereur. Celui-ci crut conjurer le danger en convoquant une diète à Mayence; mais il s'y trouva

presque seul et au milieu de ses ennemis. Le peuple de cette ville menaça de massacrer l'empereur avec les siens, s'il ne rendait la liberté à l'archevêque Adalbert. L'empereur céda, et le prélat délivré, ligué avec le légat Thierri, indiqua à Cologne une assemblée des évêques et des seigneurs de son parti. Tout annonçait à Henri la révolution la plus funeste : retiré à Spire avec quelques princes qui lui restaient fidèles, il tâcha en vain d'empêcher cette conférence. Elle eut lieu malgré la mort même du légat, et l'on avisa aux moyens de traiter le fils comme on avait traité le père. Tel était l'état violent de l'Allemagne, lorsque l'empereur en laissa le gouvernement à ses neveux, Frédéric, duc de Souabe, et Conrad, duc de Franconie, pour passer en Italie (l'an 1116). La comtesse Mathilde venait de mourir, après avoir renouvelé la donation qu'elle avait faite de ses états au saint-siége, du temps de Grégoire VII. Elle possédait la Toscane et une partie de la Lombardie; états composés la plupart de fiefs de l'empire, dont elle n'était pas en droit de disposer. Henri en prit possession. Un autre motif de son voyage au-delà des Alpes était de faire lever les sentences que les légats avaient fulminées contre lui. Paschal rejeta toutes ses propositions à ce sujet, assembla un concile, renouvela le décret de Grégoire VII contre les investitures, et confirma les conciles nationaux tenus par ses légats.

Henri venait (en 1117) de soumettre quelques places qui avaient voulu résister dans les États de Mathilde : il marcha sur Rome dans le dessein de faire une seconde fois le pape prisonnier; mais Paschal s'était sauvé à Bénévent. L'empereur se fit de nouveau couronner, sous de vains prétextes, par Maurice Bourdin, légat qui lui était dévoué : il continua pourtant de négocier avec Paschal, mais sans succès. Paschal mourut l'année suivante, après avoir excommunié le légat Bourdin, et fait des efforts inutiles pour rentrer dans Rome. Les cardinaux de son parti se hâtèrent d'élire, sous le nom de Gélase II, Jean Cajétan, ancien religieux de Cluni. L'empereur, qui était retourné en Lombardie, fut irrité d'une élection faite sans son agrément : il le fut plus encore au refus du nouveau pape de confirmer l'investiture. Il reparut si précipitamment devant Rome, que Gélase n'eut que le temps de se sauver chez les Normands. Le pontife ne voulut pourtant pas se rendre aux offres que lui fit Henri, et ce dernier se décida à lui opposer un antipape : il fit élire le légat Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII, et se fit de nouveau couronner par lui. Gélase rentra dans Rome avec le secours des Normands : mais il en fut aussitôt chassé, et alla mourir à Cluni. On lui donna pour successeur Gui, archevêque de Vienne en Dauphiné, qui se fit nommer Calixte II, et termina la querelle entre l'église et

l'empire. Cependant l'Allemagne était plus que jamais en proie aux plus affreux désordres (l'an 1119). Les évêques et les seigneurs avaient convoqué une diète à Wurtzbourg, sommant l'empereur d'y comparaître sous peine d'être déposé. Henri revint en Allemagne; sa présence aigrit encore les esprits, et les violences reprirent avec une nouvelle force. Dans une assemblée générale des évêques et des seigneurs tenue à Tribur, on tâcha bien d'en arrêter le cours par quelques règlements, mais on ne toucha point à leur cause. Enfin le pape et l'empereur s'entendirent pour terminer la querelle des investitures; mais les préliminaires de leur réconciliation furent orageux. La hauteur de Henri força le pontife à l'excommunier encore une fois. Adalbert, archevêque de Mayence, souleva de nouveau le peuple, arma les Saxons, et marcha contre l'empereur. Au moment de combattre, les partis convinrent de s'en rapporter à la décision d'une diète générale. Elle se tint à Wurtzbourg : on y ordonna d'abord la paix publique; il fut défendu de prendre les armes, de troubler le repos de ses concitoyens; afin de détruire jusqu'au prétexte de nouvelles révoltes, on restitua aux églises, au prince, aux particuliers, les usurpations faites pendant les troubles; mais on n'osa rien décider au sujet de l'excommunication de l'empereur, ni des investitures qui en étaient la cause. On résolut d'envoyer

des ambassadeurs au pape, avec prière d'assembler un concile général, afin que le Saint-Esprit décidât ce qui ne pouvait être terminé par aucun jugement humain. L'évêque de Spire et l'abbé de Fulde allèrent porter aux pieds de Calixte les vœux de la diète (en 1122). Le pontife, qui venait, avec le secours des Normands, de prendre l'antipape Bourdin dans Sutri, et de le jeter dans une prison où il finit ses jours, entra en conférence avec les députés. On convint des articles suivants : « L'empereur re-
» noncera aux investitures par la crosse et
» l'anneau; procurera la liberté des élections
» canoniques; restituera ou fera restituer les
» biens et les régales de Saint-Pierre (ces ré-
» gales étaient les droits de suzeraineté sur les
» domaines de l'Église), qui ont été enlevés à
» l'Église romaine depuis le commencement de
» la dispute; rendra les possessions des autres
» églises, des seigneurs et des particuliers; enfin,
» donnera une vraie paix à Calixte, à l'Église
» romaine, et à tous ceux qui sont ou qui ont
» été du parti du saint-siége. De son côté, le
» pape accorde que les élections se fassent en
» présence de l'empereur ou de ses commis-
» saires, sans contrainte ni simonie; que l'élu
» soit investi, non par la crosse et l'anneau,
» mais par le sceptre; qu'il s'acquitte de tous les
» devoirs attachés aux fiefs. » Telles furent les conventions que les ambassadeurs rapportèrent

de Rome; elles furent examinées dans une diète générale tenue à Worms, et l'empereur finit par les ratifier avec les évêques et les seigneurs. Les légats qui avaient accompagné ses députés lui remirent l'engagement du pape; le cardinal d'Ostie leva alors son excommunication, célébra la messe, et lui donna la communion. Tous ceux qui avaient eu part au schisme furent de même absous. L'année suivante, dans un concile général de Latran, devant plus de trois cents évêques, Calixte confirma solennellement la paix entre le sacerdoce et l'empire. Henri V mourut à Utrecht, en 1125. L'année précédente, il avait inutilement essayé d'humilier le roi de France. Il ne laissa à ses successeurs qu'une autorité affaiblie et d'odieux souvenirs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

Temps anciens jusqu'à la mort de Charlemagne.

LIVRE PREMIER.

ORIGINE ET MOEURS DES ANCIENS GERMAINS.

LIVRE II.

GUERRES CONTRE LES ROMAINS.

LIVRE III.

LA MIGRATION DES PEUPLES.

LIVRE IV.

TRANSITION DU PAGANISME AU CHRISTIANISME.

LIVRE V.

LUTTE ENTRE LES GOTHS ET LES FRANCS.

LIVRE VI.

CHARLEMAGNE.

SECONDE PARTIE.

Le moyen-âge.

LIVRE Ier.

LES EMPEREURS FRANCS DE LA MAISON CARLOVINGIENNE.

LIVRE II.

LES EMPEREURS DE LA MAISON DE SAXE.

LIVRE III.

EMPEREURS DE LA MAISON DE FRANCONIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME I[er].

POITIERS. — IMP. DE F.-A. SAURIN.

